



المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية
ⵏⴰⵎⴰⵣⵉⵖⴰⵏ | +8000 400000000
INSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

ⵏⴰⵎⴰⵣⵉⵖⴰⵏ *Asinag*

Revue de l'IRCAM - Numéro 12

ⵝⵓⵍⵓⵎⵓⵙⵉⵏⵓⵏ ⵏ ⵓⵙⵉⵏⵓⵏ – *Asinag*

Revue de l'Institut Royal de la Culture Amazighe
Numéro 12 – 2017

Asinag-Asinag est une revue scientifique et culturelle marocaine dédiée à l'amazighe avec ses composantes linguistique et civilisationnelle. Elle est plurilingue et multidisciplinaire et comprend des dossiers thématiques, des articles, des entretiens, des comptes rendus, des résumés de thèses, des créations littéraires et des chroniques bibliographiques. La revue *Asinag-Asinag* est dotée d'un comité scientifique et ouverte à la communauté scientifique nationale et internationale.

© IRCAM
Dépôt légal : 2008 MO 0062
ISSN : 2028-5663
..... – Rabat 2017

Sommaire

Présentation	7
Abdelaziz Berkai	
Les interférences de l'arabe et du français avec l'amazighe en Algérie. Cas du kabyle à la radio Soummam de Béjaïa	11
Rdouan Faizi	
Amazigh and Moroccan Arabic in Contact: The Effects on Stress Assignment	29
Hassan Makhad	
Cliticization : An Epiphenomenon Of Tense Projection	41
Mohamed Marouane	
Initial Syllable Prominence in Moroccan Arabic. Loanwords Adjustment	57
Abdelâali Talmenssour	
La symbolique de la 'main' en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème <i>afus</i> □□□□ en contexte phraséologique	69
Souad Moudian	
Images de la femme dans les proverbes rifains et kabyles	97
Mohamed Amarir	
<i>Tawargit d imikk</i> de Mohamed Akounad : un récit fondateur	115
Nora Belgasmia	
Les chants amoureux traditionnels à caractère réfractaire dans la tradition orale kabyle	133

Comptes rendus

Khalid Ansar : Featural Dissimilation in Tashlhit – Avoiding the Repetition of Labial and Round de Karim Bensoukas 155

Résumés de thèses..... 159

Présentation

La présente livraison de la revue *asinag-Asinag* ne contient pas de dossier thématique, mais réunit douze articles variés ; cinq en français, trois en anglais et quatre en arabe. Des contributions qui, animées par l'idée-force d'apporter de nouveaux éclairages sur tel(s) aspect(s) ou/et telle(s) dimension(s) du système pratico-représentationnel amazighe, s'inscrivent dans les champs disciplinaires suivants : linguistique, littérature (volet latin) et histoire (volet arabe).

Le volet latin renferme huit articles dont cinq traitent de la langue, trois portent sur des faits littéraires. Dans sa contribution, par laquelle s'ouvre la partie linguistique de ce volet, A. Berkai s'intéresse au phénomène de l'interférence linguistique de type rétroactif, c'est-à-dire la situation où une langue acquise postérieurement interfère avec la langue maternelle. Il applique ce concept d'interférence linguistique aux langues en usage à la radio Soummam de la ville de Béjaïa (Algérie) ; en l'occurrence, l'arabe et le français avec l'amazighe.

R. Faizi s'interroge sur l'éventualité de l'incidence que le contact entre l'amazighe et l'arabe dialectal marocain peut produire sur l'accent. Réflexion faite, il constate, dans ces deux langues, une différence des éléments déterminatifs de l'assignation de l'accent et son imperméabilité aux attraits extérieurs malgré le contact continu des deux langues et son effet sur la majorité des niveaux linguistiques. En règle générale, les mots empruntés à l'arabe gardent leur accent d'origine. Mais ils peuvent être accentués suivant les normes d'accent de l'amazighe s'ils sont atteints par un processus réducteur de la structure syllabique ou un processus morphologique.

Pour sa part, H. Makhad, partant du fait que les clitiques sont l'objet d'une attention particulière en linguistique moderne et qu'ils partagent des propriétés syntaxiques, morphologiques et phonologiques, apporte un éclairage sur les caractères singuliers de la cliticisation dans le parler tachelhit, à savoir sa position au sein de la phrase et la nature de son hôte syntaxique. Arguments à l'appui, l'auteur explique le comportement énigmatique des clitiques dans le tachelhit suivant l'hypothèse que la construction de la phrase en tachelhit contient un composant temporel et que c'est ce dernier qui reçoit les éléments clitiques.

L'article de M. Marouane examine le processus d'intégration prosodique qui affecte notamment la syllabe initiale d'une catégorie d'emprunts du tachelhit à l'arabe dialectal marocain. Les mutations qui affectent les mots empruntés résultent

essentiellement de trois mécanismes d'assimilation : l'épenthèse de voyelle pouvant être d'ordre aussi bien phonologique que morphologique, le renforcement du schwa et la gémination de la coda de la syllabe initiale. De tels agencements, souvent abordés dans le cadre de la phonologie des emprunts, sont prosodiquement significatifs en ce sens qu'ils altèrent surtout la syllabe initiale et en entraînent ainsi l'accentuation. Dans son analyse, M. Marouane s'appuie sur la théorie de l'optimalité selon laquelle l'adaptation des emprunts émane de l'application des contraintes *Align* et *Parse* et de leur classification.

Dans son texte, A. Talmenssour aborde la symbolique de la *main* en amazighe (variante tachelhite). Il la traite à travers un essai d'analyse des différents sens que revêt le mot *afus* [afus] (main) en contexte phraséologique. L'auteur essaye de préciser, en contexte idiomatique, les propriétés sémantiques et les significations prépondérantes. Par ailleurs, il met en évidence les représentations symboliques et les valeurs sémantiques liées à cette partie du corps.

Relevant du domaine de la littérature, la contribution de S. Moudian est une étude comparative des proverbes rifains et kabyles. Des proverbes qui revêtent un « caractère archaïque » du point de vue linguistique (lexèmes anciens et tournures très peu usitées) et qui ont pour objet principal les images – positives et négatives – attribuées à la femme : mère, épouse, fille ou belle-mère. Dans ces proverbes mais aussi dans la réalité, soutient l'auteur, l'image de la femme, à l'exception de la mère, s'avère négative.

M. Amarir discute les implications épistémologiques de l'un des premiers récits rédigés en amazighe moderne, le roman de Mohamed Akounad : *Tawargit d imik*. Amarir tient ce roman pour une œuvre inauguratrice d'un mode original d'expression littéraire de langue amazighe et pose, en termes de réflexion critique, quatre questions fondamentales. « A quel point la forme de l'écrit est-elle marquée par l'oralité ? », « S'agit-il d'une littérature écrite amazighe ou de la littérature amazighe écrite ? », « Y a-t-il une démarcation entre l'esthétique narrative orale et l'esthétique narrative écrite ? » et, enfin, « L'écriture et la parole sont-elles deux formes de la même création ? ». Le texte apporte les réponses à ces questions.

N. Belgasmia porte intérêt au verbe féminin kabyle concernant le sujet tabou de l'amour. Et ce, à travers une série de poèmes oraux. L'explication des vers choisis met en lumière les non-dits relatifs, surtout, à la relation homme *versus* femme dont les rôles et positions respectifs sont profondément enracinés et bien définis dans une culture à dominance masculine. L'article de N. Belgasmia montre comment, dans ce contexte culturel, la licence poétique a pu non seulement affranchir la femme, mais aussi l'exposer puis l'imposer. Il montre également comment la femme, en s'appropriant la poésie, extériorise, entre autres, son sentiment amoureux et, par la même occasion, dévoile les sentiments de l'homme. De surcroît, cet article révèle que la poésie féminine, par une expression discursive

implicite et truffée d'insinuations et de non-dits, intervient dans le monde masculin pour le persuader ou le convaincre de reconsidérer son rapport à la femme et d'y voir une partenaire à part entière.

Dans la rubrique *Comptes rendus*, Khalid Ansar livre une lecture de l'ouvrage de Karim Bensoukas : *Featural Dissimilation in Tashlhit – Avoiding the Repetition of Labial and Round*.

Dans la rubrique *Résumés de thèses*, destinée à faire connaître les travaux universitaires de type doctoral portant sur la langue et/ou la culture amazighes, on trouvera trois résumés de thèses de doctorat soutenues en 2015. L'une, en français, soutenue à Rabat par Lahoucine Amouzay, porte le titre : *La proposition relative en amazighe marocain : approche comparative*. Les deux autres, en arabe, intitulées : *Livre de la traduction des sens du saint coran de Jouhadi El Houssaine : esquisse pour une critique et une amélioration de la traduction* et *Enseignement de l'histoire et construction de l'identité nationale : contribution à l'analyse socio-éducative du discours historique scolaire secondaire au Maroc*, sont soutenues respectivement à Saïs-Fès par Mohamed Ladimat et à Rabat par Ali Mourif.

Le volet arabe regroupe trois contributions qui relèvent toutes du champ de l'histoire. Elles seront présentées par ordre chronologique croissant.

La première contribution est due à El. Abrzak. Elle traite de Tassint du XIX^e siècle, une des oasis de Bani, sise au sud-est de l'Anti-Atlas, à mi-chemin entre Tata à l'ouest et Fom-Zguid à l'est. El. Abrzak appréhende ce microcosme oasisien à travers les données recueillies sur le terrain par l'explorateur Charles de Foucauld et publiées dans son livre *Reconnaissance au Maroc* (1888). Il le présente sous forme de monographie, c'est-à-dire dans ses multiples aspects : milieu naturel, activités agro-pastorales, échanges commerciaux, habitat, physionomie des habitants, structures sociales, costume, régime alimentaire, vie religieuse, situation politique, etc. Ces aspects et toute l'information collectée au sujet de Tassint, soutient-il, fût traitée et exposée avec une grande précision scientifique bien que la mission de son collecteur s'effectuât dans le cadre de la vision idéologique d'expansion coloniale.

La deuxième, sous la plume d'A. Amal, gravite autour d'une institution importante dans l'histoire de la ville de Tanger au Moyen Âge, à savoir son atelier de fabrication de la monnaie (دار السكة Dar As-Sikkah). L'auteur y aborde les monnaies frappées, sous les dynasties omeyyade et idrisside, au nom des familles qui ont régné sur le Maroc médiéval ou exercé leur influence sur Tanger et sa région. Afin de soutenir et illustrer son propos, il cite des exemples de pièces de monnaie et en explique les indications et les expressions qui y sont gravées, souhaitant par ce fait puiser dans les avers et les effigies des informations

susceptibles d'aider à écrire quelques pages de l'histoire de « la perle du Détroit » ; histoire dont certaines étapes demeurent obscures.

Enfin, la troisième et dernière contribution, fournie par M. Aït Addi, porte sur l'image du Maroc de la fin du XVI^{ème} siècle à travers les écrits du savant Ahmad Baba, issu d'une tribu sanhajienne du Sahara, notamment les textes de son exil à Marrakech au temps du sultan Ahmad Almansour et sous le règne de son successeur Moulay Zidan. Textes où l'auteur clarifie deux faits : d'un côté, le recours des tribus amazighes à l'application des règles du droit coutumier ; de l'autre, l'autorisation qu'il accorda - en tant que grand *mufti* - aux *inflas* de gérer les affaires de leur communauté en l'absence localement du représentant de l'autorité centrale (le souverain).

*
* *

La Direction et le Comité de Rédaction de la revue *Asinag-Asinag* tiennent à exprimer leurs vifs remerciements à tous les chercheur(e)s qui ont bien voulu apporter leur précieuse contribution à la réalisation de ce numéro : Omar Afa, Khalid Ansar, Driss Azdoud, Mokhtar Belaarbi, Saïd Bennis, Khalid Bensghir, Fatima Boukhris, Aïcha Bouhjar, Abderrahim Chaabane, Ahmed Choukri, Bahija Echadili, Mohamed Yassir Elhilali, Moulay Hachem Jarmouni, Mohamed Kbiri Alaoui, Abdelaziz El Khayari, Mohamed Elmeghraoui, El Houssain El Moujahid, Abdallah El Mountassir, Naïma Elomari, Hassan Essadiki, Mohamed Fatha, Rachid Laabdelaoui, Mohamed Ladimat, Khadija Mouhsine, Samira Moukrim, Ouahmi Ould Braham, Rachid Ridouane, Mohamed Sguenfel, Ahmed Saleh Tahiri et Miloud Taifi.

Comité de rédaction

Les interférences de l'arabe et du français avec l'amazighe en Algérie : cas du kabyle à la radio Soummam de Béjaïa

Abdelaziz Berkai
Université de Béjaïa

This contribution aims at studying the Arabic and French interferences with the Berber on the Béjaïa radio, commonly called radio Soummam. A Kabyle speaking-radio, with some news and rare Arabic broadcasts, hosted by journalists trained essentially in Arabic and secondarily in French, but not in their native language (Kabyle). Language (phonetic, morphologic, semantic, syntactic and lexical) interferences are taken from a corpus of sentences made in different programs and news by these journalists. The objective is to know the nature of these deviations (Weinreich) by trying to analyze them within the sociolinguistic framework of language contact. We first discuss the concept of linguistic interference and its various manifestations by trying to give it a sufficiently clear definition to be rigorously applied on our corpus. We conclude with the analysis of our material and the resulting conclusions. We will make, before that, a brief presentation of radio Soummam.

Agzul

Awettas (iswi) n umenni-ya (umagrad-a) d tazrawt n yimyudaf n tefransist d taerabt akk d tmaziyt deg umaṭṭaf (anezway) n Bgayet mamu (mami) ttinin *radyu Sumam*. D amaṭṭaf yessawalen s teqbaylit, yas llan kra n yeymisen d tedwilin (isuyas) drusent s taerabt, tugett (kigan) n yineymasen-is ɣran ugar s taerabt, imik s tefransist, walayenni ur ɣrin s tutlayt tayemmatt-nzen (taqbaylit). Imyudaf utlayanen (imsislanen, isnalyanen, inamkanen, iseddasanen d yinmawalen) ttwakksen-d seg usagem (ugriw/ammud) n tinawin (tinayin) i d-nnan yineymasen n umaṭṭaf-a deg tedwilin d yeymisen yenxallafen. Awettas d tigi (afham) n *tzelgiwin-a* (Weinreich) s tesleḍt-nsent (asefsi-nsent) deg unnar asnilesmetti n uneremis (amugger) n tutlayin. Ad nebdu amenni-nney s usbadu (asenmel) yefran n yimmekti n umyadef, d wudmawen akk s d-yetteḍhar, ara nesnes yef usagem-nney. Ad nfakk s tesleḍt n tanga-nney d tegrayin i tt-id-iḍeffren. Ad d-nessiwel s tewzel, qbel aya, yef umaṭṭaf Sumam.

Introduction

On doit le concept d'*interférence linguistique* au linguiste américain Uriel Weinreich qui l'a longuement abordé dans son livre datant de 1953 et intitulé : *Languages in Contact. Findings and Problems* (chap. 2, notamment). Il y définit l'interférence linguistique comme une « déviation des normes d'une langue,

attestée dans le discours de locuteurs bilingues comme le résultat de leur familiarité avec plus d'une langue (...) »¹. La définition sociolinguistique la plus simple et la plus connue du concept d'interférence est incontestablement celle de William F. Mackey qui le définit ainsi : « L'interférence est l'emploi d'éléments appartenant à une langue lorsque l'on parle ou que l'on écrit dans une autre. Elle relève du discours et non de la langue² ». Ces « éléments » sont donc étrangers au système linguistique d'accueil. Mais il arrive que des éléments de ce type, à force d'être réitérés dans le discours, finissent par perdre leur caractère « étranger », c'est-à-dire interférentiel, et devenir familiers à la langue d'accueil. En l'occurrence, on n'est plus dans l'interférence, mais dans l'emprunt (*borrowing*³, en anglais). Ce même concept d'interférence est défini autrement dans deux autres domaines des sciences humaines et sociales, à savoir la psychologie appliquée et la didactique des langues. En psychologie appliquée, on parle d'« effet négatif d'un apprentissage sur un autre » (Galisson et Coste (dir.), 1976 : 291), qu'on appelle aussi *transfert négatif* s'opposant au *transfert positif* (ou *transfert* tout court) considéré au contraire comme un « effet positif », lorsqu'un apprentissage A facilite un autre apprentissage B (*ibid.* : 569). On parle dans ce cas de *facilitation*, dans le cas contraire, c'est-à-dire d'interférence, on parle d'*inhibition*. En didactique des langues c'est la « difficulté rencontrée par l'élève et faute qu'il commet en langue étrangère du fait de l'influence de sa langue maternelle ou d'une autre langue étrangère étudiée antérieurement » (*ibid.* : 291). Chez les élèves qui maîtrisent souvent mieux leur langue maternelle que la langue qu'ils ont apprise à sa suite, c'est quasiment toujours la première qui interfère dans l'usage de la seconde. On parle en l'occurrence d'*interférence proactive*. Mais lorsqu'il arrive, chez des locuteurs plus âgés, que c'est la langue apprise postérieurement qui interfère dans l'usage de la langue maternelle ou d'une autre langue apprise antérieurement, on parle d'*interférence rétroactive* (Debyser, 1970 : 37).

C'est précisément de ce dernier type dont il s'agira dans notre exposé sur les interférences à la radio Soummam de Béjaïa. Un phénomène qui se manifeste chez des sujets qui utilisent de plus en plus la langue apprise postérieurement et de moins en moins leur langue maternelle. Il se produit en l'occurrence de « l'oubli » ou de « la dégradation d'apprentissages anciens » (*ibid.*). C'est plus souvent la langue la mieux maîtrisée qui interfère dans l'usage de celle qu'on maîtrise moins.

L'interférence ne se produit pas seulement à l'usage ou à l'encodage, elle se manifeste aussi à la réception ou au décodage. Un kabylophone qui entend

¹ « Deviation from the norms of either language which occur in the speech of bilinguals as a result of their familiarity with more than one language (...) » (Weinreich, 1970 (*seventh printing*) : 1). A. Hassan utilise le terme « violation », plus fort, à la place de déviation : « violation inconsciente d'une norme d'une langue par l'influence des éléments d'une autre langue », cité par H. Belkacem (2009 : 285).

² « Interference is the use of elements from one language while speaking or writing another. It is a characteristic of the message, not of the code » (Mackey, 1965 : 239).

³ « "Borrowing", on the other hand, generally refers to interference after it has become accepted into a community norm » (Poplack, 1983 : 119). C'est-à-dire que l'emprunt est un phénomène social, « collectif » (Calvet, 2013 : 19), alors que l'interférence relèverait de la parole, du discours, et constitue au contraire un fait « individuel ».

l'énoncé en arabe *halaka* en comprenant : « il est tombé malade », commettrait une interférence lexico-sémantique au décodage du kabyle avec l'arabe. En kabyle, le verbe *hlek* (syn. *ađen*) signifie « être/tomber malade » et non « mourir », sens que le verbe *halaka* a en arabe.

L'interférence peut se manifester aussi à l'intérieur du même système linguistique par la production d'un segment linguistique fautif par analogie ou ressemblance avec un autre. Lorsqu'on écrit : « quelque soit », au lieu de « quel que soit », une erreur très fréquente par ailleurs, on commet une interférence intralinguistique graphique. On utilise aussi et surtout, dans ce cas, le terme de *contamination* linguistique. Pour l'exemple donné ici, à savoir « quelque soit », il s'agit plus précisément d'un *solécisme*, puisque le segment produit existe dans la langue. L'usage de la forme pronominale du verbe *rappeler* avec la préposition *de* en langue familière, *se rappeler de*, est une contamination par le verbe pronominal *se souvenir de* (Dubois et al., 2002 : 115). « Avancer de l'avant » de Franck Ribéry¹ est aussi un cas de contamination par la locution « aller de l'avant ».

Dire : « il ne faut pas le basculer »², en utilisant le verbe *basculer* au lieu de *bousculer*, c'est faire une interférence *paronymique*. La paronymie où deux mots ne diffèrent que par un seul phonème ou ont des consonances très proches est à l'origine de beaucoup d'interférences intralinguistiques. *Taceqquft umezgun* « pièce de théâtre (litt. pièce de souci/chagrin) », au lieu de *umezgun* « du théâtre », est une interférence de ce type qu'il n'est pas rare d'entendre en kabyle³.

Après cette présentation générale du concept d'interférence en linguistique et ses diverses « projections » dans d'autres sciences connexes, nous aborderons dans ce qui suit ses manifestations aux différents niveaux de l'analyse linguistique en donnant à chaque fois la définition qui convient avec des exemples illustratifs originaux. C'est la partie théorique qui servira de base à l'analyse de notre corpus qui s'en suivra. Nous terminerons par les résultats et les conclusions qui en découlent. Nous ferons, avant l'analyse du corpus, une brève présentation de la radio Soummam

1. Les niveaux linguistiques de l'interférence

L'interférence se rencontre à tous les niveaux de la langue : phonétique, morphologique, syntaxique, lexical et sémantique et même aux niveaux culturel, suprasegmental et gestuel.

¹ Erreur commise par ce joueur du Bayern Munich lors d'une interview donnée le 29 avril 2014, à l'issue de la défaite de son équipe en demi-finale de la ligue des champions face au Real Madrid.

² C'est un énoncé fait par un collègue lors d'une réunion à l'Université.

³ *Atmaten-nney i iqeddcen deg umezgun* « nos frères qui activent dans le souci (en voulant dire *deg umezgun* « dans le théâtre ») » (journal de 18h du 20/02/2014 à la radio Soummam).

1.1. Au niveau phonétique

L'interférence est ici une adaptation, souvent inconsciente, d'un son au système phonétique d'une langue en parlant une autre langue¹. La différence importante des systèmes phonologiques de l'arabe et de l'amazighe d'avec celui du français, notamment au niveau des voyelles, engendre beaucoup d'interférences des premières dans l'usage de la seconde dans le discours des Maghrébins. On entend souvent « huit », « nuit » et surtout « juin », articulés [wit], [nwi] et [ʒwe□]. La semi-voyelle antérieure labialisée [ɥ] du français n'étant pas attestée en amazighe et en arabe. On entend aussi des sons attestés dans les deux premières langues comme des variantes phonétiques contextuelles articulés comme leurs correspondants phonémiques : [e] articulé comme un [i] (ou inversement), [o] et [œ]² comme un [u] et surtout [ɛ] comme un [i] ou [e] (ce que nous faisons nous-mêmes parfois) : *télé* articulé [tile] ou [tīli] ; *mot, politique, sérieux* articulés [mu], [pūlitik], [sirju] ; *mais, avec*, articulés [mi/me] [avik/avek], etc. Même l'amazighe et l'arabe qui ont des systèmes phonologiques relativement proches connaissent des interférences lorsque les sons n'ont pas la même coloration dans les deux langues. Un kabylophone prononce souvent le ع (عين) arabe, en parlant cette langue, comme une sonore faible³, à l'image des autres sonores du kabyle, alors que cette consonne est forte en arabe. Un arabophone prononcerait [acal/akal] *akal* « terre, sol » en parlant kabyle, alors que la palatale sourde est fricative dans ce contexte [açal], parce que cette consonne n'est pas attestée dans sa langue maternelle.

1.2. Au niveau morphologique

L'interférence à ce niveau est l'usage d'un trait morphologique caractéristique d'une langue dans une autre langue. L'absence de l'état d'annexion des noms, dépendants en énoncé, en arabe, engendre des interférences de cette langue dans l'usage de l'amazighe chez des locuteurs arabophones bilingues asymétriques. On entend des énoncés comme : *yusa-d argaz-nni* « l'homme (en question) est venu », au lieu de *urgaz-nni*, nom en fonction de complément explicatif, donc en état d'annexion. En position libre, on dira en effet *argaz* « homme ». En arabe, il n'existe qu'un seul état du nom : *ḡā'a rraḡulu. Tecbeh taqcict-a* « cette fille est belle », au lieu de *teqcict-a*, etc. L'interférence des genres est aussi attestée chez des bilingues asymétriques. On entend parfois chez des émigrés vivant en France : *telha zzit-a* « cette huile est bonne », au lieu de *yelha zzit-a* « litt. il est bon huile-ce ». En kabyle, le nom *zzit* « huile » est généralement un masculin. C'est une interférence morphologique du français avec le kabyle.

¹ La définition de Mackey ne rend pas compte de l'interférence à ce niveau. Les éléments phoniques objets de la « déviation » ne sont pas nécessairement spécifiques à la langue « interférente ».

² Cette voyelle et toutes les autres voyelles antérieures arrondies ainsi que les nasales ne sont pas attestées en amazighe et en arabe.

³ Dans certains parlars des Igawawen (Tizi-Ouzou) cette consonne pharyngale sonore est à peine perceptible. On y entend par exemple : *açal ssa* (< *ssaēa*) « quelle heure est-il ? (littéralement : combien l'heure) ».

1.3. Au niveau syntaxique

L'interférence consiste ici à transposer dans une langue, à l'oral ou à l'écrit, un ordre de succession des unités caractéristique d'une autre langue. Il n'est pas rare d'entendre un arabophone ne maîtrisant pas bien le kabyle dire : *kečč ayyul* « tu es un âne (litt. toi âne) », au lieu de *kečč d ayyul*, oubliant la particule de prédication *d* de l'énoncé nominal en kabyle équivalant dans ce contexte à la copule « être » en français. En arabe l'énoncé nominal est constitué simplement d'un sujet suivi de son attribut : *nta ħmar* ou *anta ħimar* (en arabe classique) « litt. toi âne ». L'omission de la copule « être » en français est aussi une interférence que font des apprenants arabophones en français : « Nabil professeur », au lieu de : « Nabil est professeur » (Rabadi et Odeh, 2010 : 167). *Lgerra tekkat s xilla g yal n temnađin n Bgayet* (Aloui et Messaoudi, 2003) « la pluie tombe abondamment dans toutes les régions de Béjaïa ». Il y a ici au moins deux interférences de l'arabe : la locution prépositionnelle *s xilla* « litt. avec beaucoup » est calquée sur l'arabe dialectal : *bel bezzaf* « litt. avec beaucoup » ou classique *bi yazāratin* « litt. avec abondance ». L'adverbe *xilla* « beaucoup » s'utilise en kabyle sans la préposition *s* « avec ». Une autre interférence encore moins acceptable est l'usage du prédéterminant nominal indéfini *yal* « chaque ; tout, tous, toute(s) » suivi de la préposition *n* « de (appartenance, dépendance) » et du nom déterminé au pluriel¹. En arabe : *kul elmanātiq* (pl. de *minṭaqa*) « litt. toutes les régions ». En kabyle le prédéterminant *yal* est toujours suivi d'un nom au singulier et jamais de préposition. On dira ici normalement : *tekkat lgerra xilla g yal tamnađt n Bgayet* « litt. elle frappe la pluie beaucoup/abondamment dans chaque région de Béjaïa » ou *g temnađin akk n Bgayet* « litt. dans les régions tout(es) de Béjaïa ».

1.4. Au niveau sémantique

L'interférence consiste, à ce niveau, à utiliser un signifiant (simple ou complexe) d'une langue avec un signifié caractéristique d'une autre langue. On parle aussi de calque sémantique en l'occurrence. L'acception « se rendre compte de, comprendre » qu'a prise le verbe *réaliser* en français est à l'origine une interférence sémantique de l'anglais *to realize*. *Yeṭtef-d lehlak/aṭtan* « litt. il a attrapé une maladie » est une interférence sémantique du français avec le kabyle qu'on entend souvent à la radio. En kabyle c'est la maladie qui attrape la personne et non l'inverse. On dira justement : *yeṭtef-it lehlak/waṭtan* « litt. elle l'a attrapé la maladie. Il a attrapé une maladie ».

1.5. Au niveau lexical

Le niveau le plus instable et ouvert de la langue est incontestablement celui du lexique et c'est naturellement là que l'interférence est la plus courante. Elle l'est

¹ Cette interférence relevée dans un mémoire de licence datant de 2003 (v. bibliographie) est devenue aujourd'hui tellement courante qu'il est difficile de la considérer toujours comme telle. Elle est plus utilisée aujourd'hui, dans cette radio, dans cet emploi interférentiel que dans son emploi correct.

d'autant plus que le bilinguisme est massif et que les langues en contact sont fonctionnellement différentes. L'interférence à ce niveau est l'usage d'un mot, simple ou composé, spécifique à une langue dans une autre langue. On entend souvent dans le discours des Maghrébins bilingues des mots du français qui ont des équivalents dans leurs langues maternelles et qui ne sont pas évidemment intégrés. Des mots relevant du discours et non de la langue, des xénismes ou pérégrinismes « de luxe »¹ : voiture, bonbon, chaussure, méchant, gris, (c'est) difficile, (c'est) facile... *Yusa-d si Fransa yewwi-d* « la voiture », *lqecc, yerna-d* « les bonbons » « il est rentré de France en ramenant une voiture, des effets et des bonbons ».

1.6. Au niveau culturel

Les mots et les référents auxquels ils renvoient sont parfois porteurs de charges culturelles partagées² par une communauté linguistique qu'on ne retrouve pas nécessairement chez d'autres communautés, a fortiori éloignées. Le mot *lune* (*ayyur/aggur...* en amazighe et *qamar/gmar* en arabe³) est porteur d'une charge culturelle « favorable » chez les Maghrébins et symbolise chez eux, en particulier, la beauté. Mais dire d'une femme en français que « c'est la lune » pour exprimer sa beauté, c'est faire une interférence culturelle de l'amazighe ou de l'arabe dans l'usage du français où le mot *lune* est porteur plutôt d'une charge « très négative » comme l'idiotie rendue par la locution *con comme la lune* (v. Le Grand Robert, 2005, sous *con* ou *lune*).

L'interférence intervient aussi au niveau suprasegmental et même gestuel, lorsqu'un locuteur utilise un accent ou un geste caractéristique d'une communauté linguistique en s'exprimant dans une langue d'une autre communauté linguistique.

2. Les interférences de l'arabe et du français avec l'amazighe (kabyle) à la radio Soummam de Béjaïa

La radio Soummam⁴ de Béjaïa (Bgayet pour ses habitants) a été créée le 19 août 1996 avec un volume horaire quotidien de quatre heures qui progresse à huit, puis à douze, pour atteindre les treize heures actuellement couvrant toute la journée de 7h à 20h. En dehors de cet intervalle horaire, cette chaîne est reliée à la radio nationale d'expression arabe chaîne 1, à la « radio coran » et à la « radio culture »⁵. Pendant

¹ A propos des différentes étapes d'évolution de l'emprunt linguistique, voir A. Berkai (2009).

² Abrégée en CCP par Robert Galisson (1989).

³ Et même en arabe classique où le mot *badr* « lune » est encore plus chargé par cette qualité que le mot *qamar* (Elfoul, 2006 : 154).

⁴ C'est le nom d'une région de la wilaya (préfecture) où s'est tenu en 1956 le congrès qui porte son nom et ayant organisé au double plan politico-militaire la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Et c'est justement pour rendre hommage à cette région que le nom « Soummam » a été choisi pour cette radio.

⁵ Les informations relatives à cette partie sont puisées essentiellement dans une « Fiche technique de la radio Soummam » établie par les services de cette radio et qui est

les événements de Kabylie de 2001, appelés communément « printemps noir », le siège de cette radio, situé au chef-lieu de la wilaya à la vieille ville, fut incendié et saccagé par des manifestants qui reprochaient à la direction de cette chaîne une mauvaise couverture de ces événements tragiques, une information et un programme aseptisés et peu soucieux des problèmes et préoccupations des citoyens de la région et un usage jugé excessif de la langue arabe dans une région amazighophone. A la reprise de la diffusion, les programmes furent améliorés avec plus d'informations de proximité et une diffusion plus importante dans la langue locale : quasiment toutes les émissions et la plupart des rendez-vous d'information. Même le relais des programmes locaux, pendant la soirée, fut assuré pour un temps par la radio nationale d'expression amazighe, chaîne 2, ce qui est plus conforme aux besoins de la population locale, avant de revenir, pour des considérations certainement politiques, en tout cas pas communicationnelles, au mauvais choix initial. En plus de 11 rendez-vous d'information entre flashes, synthèses et journaux complets, la rédaction de la radio Soummam produit une dizaine d'émissions hebdomadaires traitant différents thèmes et questions d'intérêt local ou national : l'agriculture, l'économie, la prévention routière, le développement dans les communes, l'éducation, les questions juridiques, la chanson et la poésie, le sport... ainsi que des rendez-vous culturels quotidiens : le « radio-réveil », la revue de presse, l'agenda culturel, jeux et dédicaces, conseils de santé, etc. Les services d'information et animation sont assurés par des journalistes formés, pour la plupart, essentiellement en langue arabe et subsidiairement en français et très accessoirement en anglais, mais pas en amazighe, leur principale langue de communication à la radio. Le manque de formation dans leur langue maternelle conjugué à l'omniprésence de ces langues « secondes » dans le paysage médiatico-social national et international et leur « incontournableité » comme supports d'information, matière première des journalistes, impacte¹ nécessairement le discours de ces derniers dans leur langue « première » - en termes d'apprentissage, mais pas nécessairement d'usage.

Notre corpus est constitué d'énoncés produits en kabyle et diffusés dans divers programmes (émissions, journaux et pub) à la radio aux mois de janvier, février et mars 2014². Des énoncés transcrits et traduits en français avec précision de la date et heure auxquelles ils sont diffusés. Nous avons relevé la plupart des ces énoncés immédiatement après les avoir entendus et reconnus pour ne pas avoir à réécouter de longues heures d'enregistrement³. Nous n'avons pas jugé nécessaire de préciser

disponible en format numérique à travers les différentes rubriques du site internet de cette radio www.radio-béjaia.dz.

¹ *Impacter* au sens de « avoir un impact sur, influencer » est une autre interférence de l'anglais avec le français à laquelle semble résister encore les grands dictionnaires français.

² Il nous a d'abord servi de matière première à une communication sur le même thème présentée à un colloque international qui s'est tenu au mois d'avril 2014 à l'Université d'El Jadida au Maroc.

³ Nous écoutions régulièrement la radio Soummam pendant cette période, à la maison comme dans la voiture, et il nous arrivait de nous garer précipitamment pour noter une interférence que nous venions de reconnaître pour ne pas l'oublier ou la « louper ». Ce sont, pour un bon nombre d'entre elles, des interférences que nous avons déjà « détectées » au

les noms des journalistes auteurs des interférences, ni les titres de leurs émissions pour éviter de personnaliser notre étude, même si la date et l'heure données ici permettent d'y accéder. Notre objectif étant d'étudier ce phénomène de façon pédagogique à travers des exemples concrets que nous essayerons d'expliquer et de sérier pour permettre une meilleure compréhension de ce phénomène qui est tout à fait normal en situation de bi- ou multilinguisme où les langues ne remplissent pas les mêmes fonctions sociales. Les énoncés étant produits en kabyle et sont faits par des journalistes dont cette dernière est la langue maternelle. Il s'agira donc d'interférences rétroactives de langues apprises postérieurement, l'arabe et le français en l'occurrence, avec la langue maternelle, le kabyle. Les « effets » de la langue seconde sur la langue maternelle se produisent « en particulier lorsque la pression sociale de la seconde langue est forte, et que les locuteurs y sont constamment exposés, par exemple chez des immigrants ou des groupes minoritaires dominés » (Calvet, 1997 : 178). Même si l'amazighe est la langue maternelle d'une large majorité des habitants de la ville de Béjaïa¹, son usage vernaculaire demeure strictement cantonné à l'expression de « la vie de tous les jours ». Dans quasiment tous les autres « espaces », en particulier les plus formels, comme l'école et l'enseignement, les médias et la communication nationale et internationale, la littérature... Ce sont les deux autres langues, le français et l'arabe, qui dominent très nettement. Leur contact permanent avec l'amazighe chez les bilingues², dont les journalistes, qui constituent certainement la majorité de la population d'une ville comme Béjaïa³, est tel, dans tous les discours, qu'ils finissent par la pénétrer jusque et y compris dans ses compartiments les plus « étanches », comme la syntaxe, et à tous les autres niveaux et plus encore à celui du lexique. C'est ce qui transparaît clairement ci-dessous à travers l'analyse d'un échantillon du discours des journalistes de la radio Soummam. Nous répartirons les interférences selon les différents niveaux de la langue.

2.1. Les interférences syntaxiques

Il y a une interférence syntaxique courante qui consiste à intercaler la conjonction *dakken* « que » entre deux énoncés qui n'en ont pas besoin, par interférence de l'arabe classique « ان » ou du français où l'asyndète est rare :

cours de notre longue écoute de cette chaîne de radio. Ce qui nous a grandement facilité le recueil des données.

¹ L'arabe « bougeote », un parler citadin profondément pénétré par le kabyle, est aujourd'hui en perte de vitesse dans son fief même que constitue la Haute ville (v. Aoumer, 2009).

² Le bilinguisme suppose pour nous même la simple intellection, c'est-à-dire comprendre deux langues et pouvoir parler seulement une seule.

³ Les arabophones s'y expriment dans leur langue parce qu'ils se font généralement comprendre et on leur parle dans leur langue. Les seuls arabophones qui apprennent l'amazighe sont ceux qui sont « enclavés » (Kahlouche, 1992 : 34) dans des zones strictement amazighophones. Les enfants des anciens instituteurs ramenés d'Egypte, de Syrie ou d'autres pays arabes et qui travaillent dans des villages ou petites villes de Kabylie, finissent toujours par parler la langue locale comme les locaux et se font même facilement passer pour des Kabyles.

- *Yettueeyyen dakken ad telli yiwet n lwekla tamaynut* « il est prévu l'ouverture d'une nouvelle agence (litt. il est attendu qu'il s'ouvrira...) » (pub, 16/01/14, 7h57). De l'arabe : *yataeayyanu 'an taftaḥa...* « litt. il est prévu que s'ouvrira... ». C'est plus conforme à la syntaxe du kabyle, et de l'amazighe en général, de dire simplement en éliminant la conjonction adventice *dakken* : *yettueeyyen ad telli...* « litt. il est prévu s'ouvrira... » ;
- *yilen dakken d iswi* « ils ont cru que c'était un but » (émission, 01/02/14, 15h-17h), au lieu de dire plus simplement et surtout correctement : *yilen d iswi* (litt. ils ont cru c'est un but). Une autre interférence relativement courante consiste à calquer¹ le complexe prépositionnel arabe *εala* « sur » + suffixe personnel :
- *Ilaq fell-awen ad truḥem...* « il vous faut aller/il faut que vous alliez (litt. il faut sur-vous que vous alliez) » (pub, 20/01/14, 11h28), au lieu de : *ilaq-awen ad truḥem* « litt. il faut-à vous ». C'est une interférence de l'arabe : *yaḡibu εala-ykum...* (litt. il faut sur-vous) ;
- *Wid yufan ttezdami-agi fell-asen ad y-t-id-awin yer da yur-ney* « ceux qui ont trouvé le portefeuille en question doivent le rapporter ici chez nous » (émission, 11/03/14, 14h-15h), alors que la construction correcte est exactement la même phrase, mais sans le complexe prépositionnel *fell-asen* (arabe : *εala-yhim*, litt. sur-eux) ;
- Du même type : *yal tak^webbanit ad texdem ayen fell-as akken...* « chaque entreprise fera ce qu'elle pourra afin de... » (journal, 20/01/14, 8h), au lieu de : *ad texdem ayen i wumi tezmer* (litt. ce que pour qui elle peut). *Ayen fell-as* (litt. ce que sur-elle) est une interférence de l'arabe : *mā εala-yha*. D'autres types d'interférence :
- *Di yakk^w tiyiwani n Bgayet* « dans toutes les communes de Béjaïa » (journal, 15/01/14, 8h), au lieu de : *di tiyiwani akk^w n Bgayet*. L'adjectif/pronom indéfini *akk* suit toujours en kabyle le nom qu'il détermine. C'est une interférence de l'arabe : *fi kulli baladiyat...* (litt. dans toutes les communes). En arabe, ce déterminant (*kulli*) est invariable quand il précède le nom qu'il détermine, mais varie en genre et en nombre lorsqu'il le suit : *fi baladiyat Biḡaya kulli-ha* « litt. dans les communes de Béjaïa toutes » ;
- Du même type : *wid yebyan ad d-seknen isafaren-nsen deg merra imattafen n rradyu tayelnawt* « ceux qui voudraient montrer leurs produits dans toutes les stations de la radio nationale » (pub, 28/02/14, 17h58), au lieu de : *deg yimattafen merra n rradyu* (litt. dans les stations tout(es) de la radio). *Merra* « tout, tous, toute(s) » étant, comme *akk/akk^w*, invariable en genre et en nombre en kabyle ;

¹ « Calquer » c'est combiner des signes existants dans une langue selon le modèle d'une autre langue (Martinet, 1980 : 170). Le calque est donc un cas particulier d'interférence dans la mesure où il relève du discours, de « la parole », et non de la langue.

- Une autre interférence sémantico-syntaxique courante à cette radio consiste à calquer mot pour mot la locution prépositionnelle du français « dans le but de » qui donne un « salmigondis » peu « digestible » en kabyle : *deg iswi n*. Il serait plus acceptable, si l'on veut calquer, d'utiliser la préposition *s* « avec » à la place de *deg* « dans », comme on le fait en arabe (*bi hadafi* « avec le but (de) ») : *deg iswi n usenqes n laksidat* « dans le but de diminuer les accidents » (journal, 22/01/14, 8h). On peut dire ici plus simplement en contournant la locution française : *akken ad neqsent laksidat* « litt. pour que diminuent les accidents » ou en utilisant le mot *iswi* « but » : *iswi d asenqes n laksidat* « le but étant de diminuer les accidents », etc. ;
- Même interférence: *deg iswi amer ahat ad yili...* « litt. dans le but peut-être qu'il y ait... » (journal, 23/01/14, 8h). *Akken ahat ad yili* « pour qu'il y ait peut-être » est plus conforme à la langue ;
- Une autre interférence du français du même registre consistant à calquer la locution prépositionnelle « en plus de » qui donne : *s zzyada n* qui n'existe pas dans la langue commune : *tarbaet n Lezzayer d tin i ieeddan s zzyad n terbaet n Tunes d Maşer* « l'équipe algérienne est qualifiée en plus de celles de Tunisie et d'Égypte » (journal, 26/01/14, 8h). Il existe en kabyle une locution prépositionnelle qui exprime exactement la même chose : *tama n/d tama n*, litt. « à côté de » qui a aussi en français le sens de « en plus de » : *teedda terbaet n Lezzayer tama n terbaet n Tunes d tin n Maşer* « litt. elle est qualifiée l'équipe algérienne à côté de celles de Tunisie et d'Égypte » ;
- *Tanemmirt i wid yellan did-ney srid n umaţţaf n Ssumam* « merci à ceux qui sont avec nous en direct de la radio Soummam » (émission, 04/02/14, 15-16h). Usage ici de la préposition *n* « de » par confusion avec *celle* du français qui est fonctionnellement son hyperonyme, alors que dans ce contexte c'est la préposition *seg/si* exprimant la provenance/le lieu, exprimée par la même préposition en français, qui convient : *srid seg umaţţaf n Ssumam* « litt. en direct de la radio Soummam » ;
- Une autre interférence du même genre, mais de l'arabe, consistant à calquer la locution prépositionnelle *min aşli* « de/sur un ensemble (litt. de l'origine) » qui donne là aussi un mélange incompréhensible pour un auditeur qui ne comprend pas l'arabe : *si laşel n* « litt. de l'origine de ! » : *iħuza 50 lmitrat si laşel n 90 lmitrat i yesea şşur-a* « il a touché 50 mètres sur les 90 qu'a ce mur » (journal, 24/01/14, 12h). Il suffit d'enlever ici le mot *laşel* calqué sur l'arabe et d'utiliser simplement la préposition *si/seg* « (à partir) de, sur », comme en français, pour que le même énoncé ait le sens qu'il est censé avoir. D'autres interférences :
- *Weread nezra-ten* « nous ne les connaissons pas encore » (émission, 25/02/14, 16h-17h). L'usage du complexe adverbial *weread* (*wer-ead* « litt. sans-déjà ») « ne pas encore » en kabyle implique l'attraction des pronoms affixes: *weread ten-nezra*. C'est une interférence de l'arabe où les suffixes pronominaux sont inamovibles ;
- *Akken ad kfun iyebtan i ttidiren-ten* « pour que cessent les problèmes qu'ils vivent » (journal, 09/03/14, 10h). La reprise anaphorique du nom *iyebtan*

« problèmes » par l'affixe pronominal *-ten* « les » est agrammaticale ici. On dira simplement : *iyeblan i ttidiren* « les problèmes qu'il vivent », avec une syntaxe identique en l'occurrence à celle du français. C'est une interférence de l'arabe où le nom antéposé au syntagme verbal est repris par un pronom affixe : *elmacākil llati yaēicūna-ha* « litt. les problèmes qu'ils vivent-les » ;

- *Yekkes fell-i uḥulfu n uebbud icuffen* « je n'ai plus (litt. il est enlevé de moi) la sensation du ventre gonflé » (pub, 19/01/14, 9h58). L'usage de la locution prépositionnelle *fell-i* « de moi, litt. sur-moi » est une interférence de l'arabe : *intaha əala-ya...* « litt. il est terminé sur-moi... ». On dira plus simplement en kabyle : *yekkes-yi uḥulfu...* « litt. il est enlevé-(de)moi la sensation... », etc.

2.2. Les interférences sémantiques

L'une des interférences qui montrent le poids écrasant des langues véhiculaires sur la langue locale, pour les journalistes, est le calque morphosémantique mot pour mot du français « gaz de ville » par *lgaz n temdint*, alors qu'à Béjaïa-même on utilise un équivalent plus pertinent qui corrige même sémantiquement la dénomination du français : *lgaz n lḥit* « litt. le gaz du mur » :

- *Asenfar n lgaz n temdint ad yelheq yer tyiwant n At Meeuc* « le projet du gaz de ville touchera la commune de At Maouche » (journal, 25/01/14, 18h). L'une des interférences qu'il n'est pas rare d'entendre à la radio dans les émissions de santé est celle qui consiste à calquer mot pour mot la locution verbale française : « attraper une maladie » par *ttēf lehlak/aṭtan* (v. § I. 4) :
- *Llan widak yessawed lxuf n yeqjan alammi i ttēf lehlak n ladyabbat* « il y a ceux qui ont une telle peur des chiens qu'ils ont attrapé le diabète » (émission, 19/02/14, 15h-16h). On dira dans la langue commune : *[...] alammi i ten-ittef lehlak n ladyabbat* « litt. jusqu'à ce qu'elle les a attrapés la maladie du diabète ». D'autres interférences :
- *Herset atas yef tmacinin ileḥhun s lgaz* « surveiller attentivement (litt. beaucoup) les machines qui fonctionnent au gaz » (pub, 19/01/14, 10h58). Le verbe *ḥres* est utilisé ici au sens de « surveiller » qu'il n'a pas en kabyle. C'est une interférence lexico-sémantique de l'arabe. On dira communément ici : *easset atas timacinin ...* « litt. surveiller beaucoup les machines... ». Même la préposition *yef* « sur » est adventice ici ;
- *Leqdicat ad ruḥen alamma d smana i d-iteddun* « les activités dureront (litt. iront) jusqu'à la semaine prochaine » (journal, 23/01/14, 10h). Le verbe *ruḥ* « aller » n'a pas l'acception « durer » en kabyle. C'est une interférence lexico-sémantique du français. On utilisera plus couramment en kabyle le verbe *ttēf* « tenir ; durer... » : *ad ttēf leqdicat...* « litt. elles dureront les activités... » ;
- *Yebya ad yawi awal netta* « il veut prendre la parole (lui) » (émission, 03/02/14, 10h30-11). *Awī awal* « litt. prendre la parole » n'existe pas comme collocation ou locution en kabyle, c'est une interférence du français, directement ou via l'arabe qui connaît aussi cette collocation. On dira plus

correctement : *yebya ad d-immeslay ula d netta* « litt. il veut parler même lui » ;

- *Netta s ššifa-ines d imdebber deg tyiwant n Bgayet* « lui en sa qualité de responsable à la commune de Béjaïa » (émission, 04/02/14, 15h-16h). Le nom *ššifa* n'a pas en kabyle le sens de « qualité (abstraite) » qu'il a en arabe. C'est un calque sémantique de l'arabe *bi ššifati-hi* « litt. avec sa qualité ». On dira en kabyle plus couramment : *netta s yiman-is d imdebber...* « lui personnellement (litt. avec sa personne) est responsable... » ;
- *Tettkemmil i wass wis tlata d uneggaru* « elle se poursuit pour le troisième et dernier jour » (journal, 09/03/14, 10h). L'usage en kabyle de la préposition *d* « et », calquée sur celle du français, implique que le *dernier* (*aneggaru*) est un autre jour, ce qui n'est pas le cas. On dira plus correctement : *i wass wis tlata aneggaru* « litt. pour jour le troisième dernier ».

2.3. Les interférences morphologiques

- *Tezram d acu-t lbađna-inu : d lyawurt* « activia » « vous savez c'est quoi mon secret : c'est le yaourt « activia » (pub, 20/01/2014, 11h 28). *Lbađna* « secret » est féminin en kabyle, alors qu'ici ce mot est utilisé comme un masculin : *d acu-t* [ðafju-θ] (litt. c'est quoi-ce), au lieu de *d acu-tt* [ðafju-tʰ] [(litt. c'est quoi-cette)]. Il y a même une interférence sémantique du français, puisque le mot *lbađna* est utilisé ici au sens de « recette » qu'il n'a pas en kabyle ;
- *Sbiṭer asdawi n Bgayet* « l'hôpital universitaire (CHU) de Béjaïa » (journal de 12h, 10/02/14). Universitaire se dit plus commodément *asdawan* (de *tasdawit* « université »), avec usage de l'adjectifeur amazighe *-an*. L'usage de l'adjectifeur *-i* de l'arabe constitue une *interférence* morphologique, même si ce morphème est bien attesté en langue commune : *Azdayri* « Algérien », *Ameṛṛuki* « Marocain », *axuxi* « rose »...
- *Ncalleh telha yakk^w zzit-nsen* « j'espère que (litt. si Dieu le veut) toutes leurs huiles sont bonnes » (émission, 14/01/14, 11h-12h). le nom *zzit* « huile » est utilisé ici comme un féminin (*telha* « elle est bonne », au lieu de *yelha* « il est bon »), alors qu'il est « généralement » un masculin en kabyle ;
- Une autre interférence morphosémantique de l'arabe, relativement courante, consiste à utiliser la forme *ad* + aoriste qui exprime, en amazighe en général, l'« irréal »/un procès en devenir, non encore réalisé, non-effectif, comme équivalent absolu de l'inaccompli arabe : *rradyu tayelnawt ad d-(te)nced wid yebyan ad seğğlen...* « la radio nationale invite ceux qui voudraient enregistrer... » (pub, 29/01/14, 15h58). La forme verbale convenable ici est l'accompli/prétérit ou l'inaccompli/aoriste intensif puisqu'il s'agit d'un procès effectif, réel (la radio invite effectivement) : *tenced-d/tnecced-d* (accompli/inaccompli + indice 3^{ème} pers. fém. *t-*) *rradyu tayelnawt wid yebyan...* En arabe, on utilisera en l'occurrence l'inaccompli qui peut être traduit dans certains contextes par *ad* + aoriste, mais pas dans celui-ci : *tastadei* (inaccompli + indice 3^{ème} pers. fém.) *el'idāea elwaṭaniya...* Il y a

même ici une interférence syntaxique du français puisque les éléments de l'énoncé s'organisent dans l'ordre : sujet + verbe + complément, alors qu'en amazighe, et même en arabe, l'ordre canonique est : verbe (amalgamé avec l'indice de personne) + complément¹.

2.4. Les interférences lexicales

Ce sont sans doute les interférences les plus fréquentes dans le discours étant donné la nature ouverte et illimitée du lexique et son intégration plus facile à la langue. L'interférence concerne ici des mots de l'arabe ou du français qui ont des équivalents disponibles et connus en kabyle. Il s'agit souvent de mots, du français² en particulier, bien attestés dans le discours des bilingues lorsqu'ils parlent leur langue maternelle. Nous donnerons ci-dessous quelques exemples seulement des nombreuses et flagrantes interférences relevées dans notre corpus.

- *Smekti-yay-d "llongaj"-nni* « rappelle-nous ce langage-là » (émission, 14/01/14, 11h-12h). Le mot *llongaj* « langage » est sans doute très connu des bilingues, mais beaucoup de locuteurs kabyle l'ignorent complètement. Il a un équivalent très connu en kabyle : *ameslay*. Deux autres interférences dans la même émission :
- *Zemren ifellahen ad swibin akk...* « tous les agriculteurs peuvent suivre... ». Même si le journaliste prend la peine d'amazighiser le verbe « suivre » en *swibi* [swivi], il aurait été mieux inspiré d'utiliser ses équivalents bien connus en kabyle : *tbeε* [θvεs], *dfer* ;

¹ Il s'agit ici du complément explicatif ou référentiel (Chaker) qui « explique » le sujet, identifie l'indice de personne.

² Le français est considéré favorablement par la plupart des locuteurs kabyles qui y voient un moyen d'accès aux sciences et au savoir universel digne d'être acquis. Aussi profitent-ils, les bilingues en particulier, de la moindre occasion pour l'utiliser ou du moins saupoudrer leur discours en kabyle de quelques bribes de cette langue pour le rendre plus « sérieux » ou savant et se faire passer pour des connaisseurs à moindres frais. Il y a évidemment des situations où l'usage de mots français dont les équivalents ne sont pas connus en kabyle est tout à fait imparable. « Outre l'incompétence du bilingue en tant qu'individu, l'interférence peut être dictée par un manque de ressources dans la langue cible indépendamment de la compétence du locuteur », écrivent à juste titre J.-F. Hamers et M. Blanc, cités par Kahlouche (1992 : 54). A la radio, des journalistes qui invitent souvent leurs invités parlant trop en arabe ou surtout en français à parler davantage en kabyle, sont amenés eux-mêmes parfois à s'exprimer abusivement dans ces langues, soit pour des raisons strictement communicatives, oubliant momentanément leur obligation professionnelle, soit pour d'autres raisons moins objectives. Mais en l'occurrence on n'est plus dans l'interférence, mais bien dans un registre plus « corrompu » préparant par strates successives et rapidement le passage à la langue « dominante ». Selon que les codes sont mélangés ou alternés, on parle de « mélange » ou d'« alternance » de codes de l'anglais *code switching* et *mixed code*. Ces « codes » diffèrent d'avec l'interférence en ce qu'ils constituent un usage de L2 dans/avec L1, alors que cette dernière est plutôt un usage de L1 selon L2. Il est intéressant de compléter le présent travail par un autre qui aborderait ce phénomène à la radio Soummam.

- « *la valeur-ines* » « sa valeur ». Là aussi le mot « valeur » possède deux équivalents très connus en kabyle : *azal* et *lqima*. Il y a même ici une interférence phonétique avec l'usage dans un énoncé en kabyle de la voyelle mi-ouverte antérieure arrondie [œ] inexistante dans cette langue et adaptée en l'occurrence par certains locuteurs, les émigrés surtout, en « o » : [la valor^s];

Une interférence pléonastique où le journaliste s'étant peut-être rendu compte de l'ignorance par une partie de ses auditeurs du mot arabe qu'il venait de prononcer le fait suivre de son équivalent en kabyle :

- *Xușușen lada* « litt. surtout surtout » (journal, 15/01/14, 12h). L'adverbe arabe *xușușen* ne connaît quasiment aucun usage en kabyle, contrairement à celui du français prononcé *surtu* [surtu] qu'on peut considérer déjà comme un emprunt intégré.
- ...*Tsebbem* [θsəbvəm] *g* « *el'infığar* » « ...vous avez causé une explosion » (pub, 22/01/14, 10h58). Le mot *el'infığar*, plus que l'adverbe *xușușen*, est complètement inexistant dans la langue courante. Il a plusieurs équivalents dont le plus connu est *ațerdeq/ațerțeq* ;
- *Nessaram tfehmem* « bien » « *le message-agi* » « nous espérons que vous avez bien compris ce message » (émission, 28/01/14, 11h15-12h). Les mots « bien » et « message » très connus et usités par les bilingues et même par les monolingues pour le premier dans sa forme adaptée phonétiquement (*byan*), possèdent des équivalents bien connus dans la langue commune : *izen* « message », *akken ilaq/mlih* « bien » ;
- *Ad d-yili* « *le tirage au sort* » *ass n tlata* « il y aura un tirage au sort le mardi » (journal, 30/01/14, 8h). Le journaliste s'est rattrapé juste après en utilisant l'équivalent de l'expression « tirage au sort » en kabyle : *ajbad n tesyart* « litt. tirage de bâtonnet/bûchette » ou plus simplement *tasyart* « litt. bâtonnet/bûchette ».

2.5. Les interférences phonétiques

Les interférences phonétiques relèvent ici exclusivement des emprunts au français que les journalistes articulent comme des mots non encore intégrés morpho-phonologiquement au kabyle. « Les bilingues ont tendance à maintenir le xénisme dans le cadre linguistique de la langue source », écrit à juste titre F. Chériguen (2002 : 222). L'auteur parle de « xénisme », mais dans notre cas il s'agit bel et bien d'emprunts intégrés que les journalistes « restituent » à la langue source. Ce sont généralement les monolingues qui se chargent de l'adaptation des emprunts à la structure linguistique d'accueil. Les interférences phonétiques *proactives* du français sont plus nombreuses (v. § I.1), étant donnée l'absence de beaucoup de phonèmes vocaliques de cette langue en kabyle. Voici des exemples de ces emprunts intégrés que les journalistes articulent avec des voyelles étrangères à la langue d'accueil :

- *D acu i d* « *lemoyen* » *i tituliziđ* « quel est le moyen que vous avez utilisé ? » (émission, 16/02/14, 15h-16h). Le mot *lemoyen* « moyen » articulé

[ləmwaǰε□], avec une voyelle nasale [ε□] complètement absente du système phonético-phonologique du kabyle. Même s'il possède un équivalent très connu en kabyle, à savoir *ttawil*, ce mot est intégré morphophonologiquement au kabyle : *lemwayan/lemm^wayan*. Un autre mot dans le même énoncé, très utilisé chez les bilingues, mais inconnu de beaucoup de monolingues, est le mot « utiliser », adapté ici morphologiquement par le journaliste, mais pas phonétiquement : *tituliziǰ* est articulé [θitylizið^s] avec la voyelle antérieure fermée arrondie [y], inexistante en kabyle et dans la plupart des langues d'ailleurs ;

- *U s-fkin ara « vraiment »...* « on ne lui a pas (litt. ils ne lui ont pas) vraiment donné... » (émission, 17/01/14, 15h-16h). L'adverbe « vraiment », très usité chez les bilingues, est articulé par le journaliste avec la voyelle nasale [ã] inexistante en kabyle : [vrēmã]. Bien qu'il possède des équivalents bien connus en kabyle (*s tidett*, *s ššeh* « litt. avec vérité »), cet adverbe est bien attesté en langue *commune* avec une variante intégré : *brimma* [vrimma]...

Conclusion

Nous l'avons bien vu, les interférences de l'arabe et du français sont nombreuses et concernent tous les niveaux de l'analyse linguistique. Une quarantaine d'interférences dont plus d'un tiers concerne la syntaxe, c'est-à-dire la structure de la langue, son niveau le plus stable. Ce qui est révélateur de la profondeur et de l'intensité du contact des trois langues à la radio Soummam et plus généralement chez les bilingues dans la ville de Béjaïa. On y relève plus d'interférences de l'arabe que du français et les premières sont parmi les plus inacceptables comme énoncés. Cela s'expliquerait par le fait que les journalistes¹ de cette radio soient plus étroitement exposés à l'influence de l'arabe. C'est la langue essentielle de leur formation et même l'une de leurs deux langues de travail. Ce sont les mêmes journalistes qui présentent les journaux en kabyle et en arabe à la radio et certaines interférences pourraient être de « mauvaises » traductions, des *transferts négatifs*, de l'arabe. Les interférences lexicales, plus conscientes ou moins inconscientes que les autres, sont plus nombreuses du côté du français étant donné le prestige, déjà évoqué ci-dessus, qu'a cette langue auprès des locuteurs kabylophones. Cette langue est aussi la seule à avoir interféré phonétiquement avec le kabyle étant donnée la différence importante des systèmes phonétiques, en particulier vocaliques, des deux langues. Le système phonétique de l'arabe n'étant pas assez éloigné de celui du kabyle pour engendrer des interférences à ce niveau. On relève enfin un équilibre entre les deux langues « interférentes » aux niveaux intermédiaires : le morphologique et le sémantique. L'interférence qui est « à peu près inévitable dans les situations de contact de langues » (Garmadi, 1981 : 163), comme c'est le cas dans la ville de Béjaïa, n'est pas nécessairement un « problème » dans la mesure où elle aboutit à un meilleur équilibre dans l'usage des deux langues. Elle est même « l'indice d'une compétence bilingue » (G. Lüdi et B. Py, 2003 : 142), et on ne peut jamais en tout cas passer de la situation de

¹ Il est évident par ailleurs que les journalistes de cette radio n'ont pas la même maîtrise du kabyle et des autres langues et que certains font plus d'interférences que d'autres.

monolinguisme à celle de bilinguisme « équilibré », sans passer par des stades intermédiaires où les deux langues interfèrent, se mélangent, se bousculent... Et puis, pour reprendre Martinet, « Il n'y a, en fait, que quelques virtuoses qui soient capables de manier deux ou plus de deux langues sans que se produisent jamais chez eux les phénomènes qu'on désigne sous le nom d'interférence linguistique » (1980 : 169).

Bibliographie

Aloui A. et Messaoudi K. (2003), *La langue de la radio Soummam : interférences et emprunts*, Mémoire de licence de langue et culture amazighes, Université de Béjaïa (en amazighe).

Aoumer, F. (2009), « Renversement de situation : l'arabe de Bougie, un très ancien parler arabe citadin menacé par le berbère », Journée d'étude : 7 avril 2009, MMSH (Aix-en-Provence), *Langues et littératures berbères et arabe maghrébines : dynamiques et enjeux actuels*, LACNAD/IREMAM, disponible sur : www.centrederechercheberbere.fr/renversement-de-situation-larabe-de-bougie-un-tres-ancien-parler-citadin-menace-par-le-berbere.html

Belkacem, H. (2009), « Les interférences lexicales d'ordre phonétique dans la production écrite d'élèves de terminale », *Synergies Algérie*, n°4, p. 281-294.

Ben Amor Ben Hamida, Th. (2009), « Erreurs interférentielles arabe-français et enseignement du français », *Synergies Tunisie*, n°1, p. 105-117.

Berkäï, A. (2009), « Quel aménagement de l'emprunt en amazighe ? », *Asinag*, revue de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, n° 3, p. 97-109.

Calvet, L.-J. (1997), « Interférence », in Moreau, M.-L. (éd.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Liège, Mardaga, p. 178-179.

Calvet, L.-J. (2013), *La sociolinguistique*, Collection *Que sais-je ?*, Presses Universitaires de France.

Chériguen, F. (2002), *Les mots des uns, les mots des autres : le français au contact de l'arabe et du berbère*, Alger, Casbah Editions.

Debyser, F. (1970), « La linguistique contrastive et les interférences », *Langue Française*, n°8, p. 31-61.

Dubois, J. et al. (2002), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

Elfoul, L. (2006), *Traductologie littéraire comparée. Etudes et essais*, Alger, Casbah Editions.

Galisson, R. (1987), « Accéder à la culture partagée par l'entremise des mots à CCP », *E.L.A.*, n°67, p. 119-140.

Galisson, R. et Coste, D. (dir.) (1976), *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris, Hachette.

Garmadi, J. (1981), *La sociolinguistique*, Collection *Le linguiste*, Paris, Presses Universitaires de France.

Kahlouche, R. (1992), *Le berbère (kabyle) au contact de l'arabe et du français : Etude socio-historique et linguistique*, Vol. I, Thèse pour le Doctorat d'Etat en linguistique, s. la dir. de D. Morsly, Université d'Alger.

Le Grand Robert de la langue française, 2005, version 2.0, Paris, Le Robert-SEJER, bureau Van Dijk.

Lüdi, G. et Py, B. (2003), *Etre bilingue*, Bern, Peter Lang SA.

Mackey, W.-F. (1965), "Bilingual Interference : its Analysis and Measurement", *Journal of communication*, Volume 15, Issue 4, p. 239-249.

Martinet, A. (1980), *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.

Poplack, S. (1983), "Bilingual Competence : Linguistic Interference or Grammatical Integrity ? ", In *Spanish in the U.S. Setting : Beyond the Southwest*, Olivares E. (ed.), Arlington : National Clearinghouse for Bilingual Education, p. 107-131.

Rabadi, R. et Odeh A. (2010), « L'analyse des erreurs en FLE chez des apprenants jordaniens et bahreïniens », *Jordan Journal of Modern Languages and Literature*, Vol. 2, n° 2, p. 163-177.

Weinreich, U. (1970), *Languages in Contact : Findings and Problems*, Mouton The Hague-Paris, *Seventh Printing*.

Amazigh and Moroccan Arabic in Contact: The Effects on Stress Assignment

Rdouan Faizi
ENSIAS, Mohammed V University

L'objectif de cet article est d'examiner l'impact potentiel que le contact entre l'amazigh et l'arabe marocain peut avoir sur l'accent. À cet égard, nous avons découvert que les critères déterminant l'assignation de l'accent dans les deux langues sont distincts. Ainsi, malgré le fait que le contact prolongé entre les deux langues a un effet immense sur la plupart des niveaux linguistiques, l'accent reste insensible aux influences extérieures. En ce qui concerne les mots arabes empruntés en amazigh, nous avons remarqué qu'ils gardent généralement leur accent d'origine. Toutefois, si ces emprunts subissent un processus de réduction de la structure syllabique ou un processus morphologique, ils sont accentués selon les règles d'accent de l'amazigh.

Introduction

Amazigh has historically been in contact with a variety of languages, amongst which are Arabic, French and Spanish. But the most intensive kind of contact is clearly that existing between Amazigh and Moroccan Arabic (MA). Since the arrival of Islam to North Africa in the seventh century, the two languages have been in constant daily contact. Consequently, both languages have had a tremendous impact on each other. The notion of contact is interpreted here as including not only geographical proximity, but also the social and cultural relations between the communities concerned.

The objective of this article is two-fold: first to find out whether the prolonged contact that has been obtaining between MA and Amazigh for centuries has an effect on stress assignment or not, and second to examine the stress patterns of MA loanwords in Amazigh.

The present paper is divided into three sections. The first section is concerned with the impact that MA has on the lexicon of Amazigh varieties and with the set of changes that the borrowed items may undergo when they are part of the recipient language. The second section draws a comparison between the stress systems of different MA and Amazigh varieties. Finally, the third section examines stress placement in MA loanwords used in Amazigh.

1. The Impact of MA on Amazigh

Given that the contact between MA and Amazigh has been for a number of centuries, each of these languages has been influenced by the other. In the present section, we will be concerned with the impact that MA has on the lexicon of Amazigh varieties (chiefly Goulmima Amazigh (GA), and with the changes that loanwords may undergo when they are used in the recipient language.

According to a study conducted by Dallet (1982) on Amazigh lexicography, 1590 stems out of the 6000 most frequently used in Kabyle Berber are borrowed from Arabic. Equally, Taifi in his Tamazight-French dictionary (1992) states that about 1260 roots out of a set of 5000 items are common to both Amazigh and Moroccan colloquial Arabic. However, the great impact that Arabic has had upon Amazigh, inferred from the very large number of lexical items that both languages have in common, varies from one variety to another. Tamazight, for instance, which is surrounded by Arab-speaking communities, is more influenced than Tashelhiyt and Tarifiyt, which are more autonomous at the geographical level and hence at the linguistic level (cf. Boukous (1997) and Sadiqi (1997)).

In Amazigh, borrowings are present in all domains: religious, political, judicial, commercial, etc. It seems then that most domains of this Amazigh variety are open for borrowing. Nonetheless, there is a restriction on the set of items to be transferred. An analysis of Arabic loanwords in Amazigh reveals that only members of 'open' classes (nouns, verbs, adjectives) are more readily borrowed than those of 'closed' classes (pronouns, conjunctions, prepositions). Within the former class, nouns are the most frequently borrowed. Here is a sampling of such lexical items.

(1)	MA	GA	Gloss
a- Religious	<i>ssla</i>	<i>taɣallit</i>	"prayer"
	<i>ssyam</i>	<i>uzum</i>	"fasting"
	<i>lhəɣ</i>	<i>lhidɣ</i>	"pilgrimage"
b- Political	<i>ddustur</i>	<i>ddustur</i>	"constitution"
	<i>lhizb</i>	<i>lhizb</i>	"political party"
	<i>nnyab</i>	<i>nnyab</i>	"deputy"
c- Judicial	<i>lqanun</i>	<i>lqanun</i>	"law"
	<i>ttuhma</i>	<i>ttuhma</i>	"accusation"
	<i>lqadi</i>	<i>lqadi</i>	"judge"
c- Commercial	<i>lbiɣu fra</i>	<i>lbiɣu fra</i>	"commerce"
	<i>ləhsab</i>	<i>ləhsab</i>	"counting"
	<i>ssəlfə</i>	<i>ssəlift</i>	"goods"

Nouns are most susceptible to borrowing in all the world's languages. This distribution might, however, be to some extent a reflection of the overall sizes of the classes concerned and of the fact that the great majority of borrowed words are the names of new objects or materials (cf. Bynon (1977)). Other members belonging to open classes are also susceptible to borrowing. For illustration, let us consider the following verbs.

(2)	MA	GA	Gloss
	<i>fərḥ</i>	<i>fərḥ</i>	"to be happy"
	<i>qnəʕ</i>	<i>qnəʕ</i>	"to be satisfied with"
	<i>rḥəl</i>	<i>rḥəl</i>	"to move away"
	<i>mərd</i>	<i>mərd</i>	"to be ill"
	<i>qra</i>	<i>γəɾ</i>	"to learn /read"
	<i>sməʕ</i>	<i>səmməʕ</i>	"to listen /hear"
	<i>ʕəttəl</i>	<i>ʕəttər</i>	"to be late"

As is shown in (2), verbs are also borrowed; yet their number is much smaller than that of nouns. Members of closed classes (namely pronouns, conjunctions and prepositions) are less frequently borrowed into Amazigh. In GA, only some of these units are transmitted. This is illustrated below.

(3)	MA	GA	Gloss
	<i>γir</i>	<i>γir</i>	"just"
	<i>baf</i>	<i>baf</i>	"in order to"
	<i>walakin</i>	<i>walaçin</i>	"but"
	<i>kulfi</i>	<i>çulfi</i>	"everything"
	<i>bəzzaf</i>	<i>bəzzaf</i>	"a lot of"
	<i>fwiya</i>	<i>fwiya</i>	"little / few"

It seems likely that borrowing from closed classes is only possible in situations of intense linguistic exchange since it presupposes the cross-linguistic equations of syntactic patterns, whereas mere lexical borrowing from open classes would require only a minimum of bilingual speakers in the transmission process (cf. Bynon (op. cit.)).

Now that we have given an idea on lexical items that are candidates for borrowing, we should mention that once these words are transferred into GA, they may not undergo phonological or morphological changes. Loans of this kind are said to be partially assimilated because they still contain features that are foreign to the GA system. Illustrations are given below.

(4)	MA	GA	Gloss
	<i>lbab</i>	<i>lbab</i>	"door"
	<i>ləhlib</i>	<i>ləhlib</i>	"milk"
	<i>lmus</i>	<i>lmus</i>	"knife"
	<i>lmut</i>	<i>lmut</i>	"death"
	<i>lləft</i>	<i>lləft</i>	"turnips"
	<i>zzitun</i>	<i>zzitun</i>	"olives"

As is clearly shown, the MA loanwords in (4) keep their original phonological and morphological structures when they are used in GA. However, in some varieties of Amazigh (Ayt Ndhir, Ayt Mguild), forms such as *lmut* and *lləft* are subject to the phonological process of spirantization (viz. *lmuθ* and *lləfθ*). This entails that the internal phonemic modification that the borrowed item may undergo does not depend on the word itself but on the phonological and/or morphological system of the recipient language. Some borrowed words which appear to be felt as being in some way abnormal by native speakers have to be integrated completely to the productive phonological rules of the recipient language. For this purpose, three phonological processes are at work (see also Boukous (op. cit.)).

- (5) a- *Sound substitution: in this process, the borrowers apparently make a kind of distinctive feature analysis of foreign sounds and assign them to the closest native bundle.*
 b- *Segmental deletion.*
 c- *Syllable structure reduction*

These phonological processes which may apply either individually or collectively are illustrated below.

(6)	MA	GA	Gloss
a-	<i>Lkas</i>	<i>lças</i>	"cup"
	<i>garru</i>	<i>jarru</i>	"cigarettes"
b-	<i>lʔiman</i>	<i>liman</i>	"faith"
	<i>lʔislam</i>	<i>lislam</i>	"Islam"
c-	<i>ləmraya</i>	<i>ləmri</i>	"mirror"
	<i>Lbidaya</i>	<i>ləbdi</i>	"beginning"

Since only the spirantized variants of the velar stops (*k*, *g*) exist in GA, the words in (6a) (which comprise this set of phonemes) should undergo a process of sound substitution so as to meet the requirements of the dialect's phonological system. Moreover, as GA's consonantal inventory does not include the glottal stop /ʔ/, the latter sound deletes in the borrowed words in (6b). As for the items in (6c), owing to the fact that their shapes are felt to be peculiar (probably because of the word-final *ya*), syllable structure reduction and vowel alternation are compulsory. By virtue of these transformations, the aforementioned loanwords get fully assimilated

and thus berberized. The sounds that they contain and the distribution of these are similar to those of native words.

In addition to these phonological changes, most borrowed items are subject to the morphological rules of the recipient language. Henceforth, nouns and adjectives have to be inflected for gender and number. Consider the following illustrations.

(7) a- **Gender Inflection**

Masculine	Feminine		Gloss
<i>asəhhar</i>	<i>tasəhhart</i>	(< <i>səhhar</i> >	"magician"
<i>afəllah</i>	<i>tafəllaht</i>	(< <i>fəllah</i> >	"peasant"
<i>afəffar</i>	<i>tafəffart</i>	(< <i>fəffar</i> >	"thief"
<i>Abasal</i>	<i>tabasalt</i>	(< <i>basal</i> >	"rioter"
<i>aqəhwi</i>	<i>taqəhwiyt</i>	(< <i>qəhwi</i> >	"brown"
<i>Alimuni</i>	<i>alimuni</i>	(< <i>limuni</i> >	"orange (adj.)"

b- **Number Inflection**

Singular	Plural		Gloss
<i>ahəddad</i>	<i>iḥəddadən</i>	(< <i>həddad</i> >	"blacksmith"
<i>aḥəzli</i>	<i>iḥəzlay</i>	(< <i>ḥəzəl</i> >	"calf"
<i>Aqdim</i>	<i>iqdimən</i>	(< <i>qdim</i> >	"ancient"
<i>Təzdidd</i>	<i>tiḥdidin</i>	(< <i>zdid</i> >	"new"
<i>tabrat</i>	<i>tibratin</i>	(< <i>bra</i> >	"letter"
<i>taḥəssast</i>	<i>tiḥəssasin</i>	(< <i>ḥəssas</i> >	"guard"

By being inflected for gender and number, the forms in (7) follow the productive morphological rules of GA. As such, they behave phonologically and morphologically as Amazigh words.

Within the set of borrowed nouns from or via MA, there are many items which retain the Arabic definite article. In fact, in words such as *taləfluḥt* «boat», *taddart* «house», *talbitt* «small room», the definite article /l/ loses its syntactic function and appears as an inseparable part of the stem. In contradiction, borrowed verbs reject, without exception, the use of all MA inflections and acquire those of the recipient language. Examples are given below.

(8) a-	Simple form	Causative	Gloss
	<i>lḥəb</i>	<i>ssəlḥəb</i>	"to play"
	<i>nzəḥ</i>	<i>ssənzəḥ</i>	"to succeed"
b-	Simple form	Reciprocal	Gloss
	<i>ḥsəb</i>	<i>mḥasab</i>	"to count"
	<i>sməḥ</i>	<i>msaməḥ</i>	"to forgive"
c-	Simple form	Passive	Gloss
	<i>γəlləf</i>	<i>ttuyəlləf</i>	"to cover"
	<i>γdər</i>	<i>ttuydər</i>	"to betray"

As is clearly seen, the MA loans in (8) can be attached to the causative, the reciprocal and the passive morphemes of Amazigh verbs. Besides getting GA inflections, borrowed verbs from MA may also behave as an input from which nouns are derived (e.g. *adəffuɣ* «pushing» (<dfəɣ), *ssmaħt* «forgiveness» (<sməħ), *llɛənt* «insult» (<lɛənt). As a result, they function as native verbs with respect to derivational morphology.

In sum, it is evident that MA has a considerable impact on the lexicon of Amazigh. In fact, a number of MA words have been borrowed into GA. Before these loanwords get totally integrated into Amazigh, they are subject to a set of processes in order to abide by the phonological and morphological systems of the recipient language.

2. Amazigh and MA Stress Systems

In the preceding section, we noted that the contact between Amazigh and MA has affected the former language nearly at all linguistic levels. In the present section, we draw a comparison between the stress systems of different Amazigh and MA dialects.

Though a number of serious studies have been completed on the role played by the syllable in Amazigh and Moroccan Arabic, an important syllabically motivated phenomenon in both languages has not received the attention it deserves. It is only during the last three decades that some scholars, have started to tackle the issues related to stress assignment in different Amazigh and MA dialects.

On the basis of the research studies carried out on Idaw Tanane Tashelhiyt (ITT) (Adnor, 1995), Ayt Souab Tashelhiyt Amazigh (ASTB) (Marouane, 1997), Ait Wirra Tamazight Amazigh (AWTB) (Hdouch 2010) and Goulmima Amazigh (GA) (Faizi, 2002, 2009, 2011), nominal stress in the four Amazigh dialects depends on syllable weight. In fact, it has been found out that heavy syllables show a stronger tendency towards being stressed than do light ones. But if only light syllables are available in ITT, GA and AWTB, or if the syllables of a given word are equal in quantity in ASTB, then stress is exhibited on the ultimate position in the former dialect (i.e. ITT), and appears on the initial syllable in the other three varieties (i.e. ASTB, GA and AWTB).

As far as verbal stress is concerned, each Amazigh variety seems to follow a different pattern. In fact, it has been found that the criteria governing the placement of stress in verbs are distinct from those determining its location in nominal forms. Stress in verbal forms is not weight-dependent; it is quasi-fixed.

In contrast, studies carried out on stress in MA, namely Benkaddour (1982), Benkirane (1982), El Hadri (1993), Fares (1993) and Kably (2002), have proven that the placement of stress in MA is effected in two different ways. According to El Hadri (op. cit.) and Fares (op. cit.), stress 'regularly' falls on the penultimate position, which means that the criterion which is taken into consideration is the position of the syllable within the word and not its internal composition. For illustration, let us consider the following stress assignment rules reproduced in Kably (op. cit.).

(9) *Stress the penultimate except*

(i) *if the word starts by a sequence of CV syllables, stress the one in initial position.*

(ii) *in disyllabics:*

a- *in a structure CV₁CCV₂ and V₁ and V₂ are both schwas, stress the stem.*

b- *in a structure CV₁CCV₂C = ə and V₂ is a full vowel, then stress V₂.*

(iii) *if the penultimate is an object clitic, stress the preceding syllable.*

On the other hand, Benkaddour (op. cit.), Benkirane (op. cit.) and Kably (op. cit.) claim that stress assignment in their native dialects is contingent on syllable weight and on syllable position. These researchers agree on the fact that stress falls on the ultimate syllable if it is heavy. In the absence of such a syllable, the penultimate attracts stress.

Taking into account this brief overview, it is evident that the parameters governing stress distribution in different MA varieties show marked differences from those postulated for Amazigh dialects. Although both languages resort to the criterion of syllable weight to predict the prominence of certain syllables, MA restricts the domain of application of this parameter only to word-final syllables. By contrast, the heaviness requirement may be used in Amazigh in most syllabic positions.

Therefore, although the contact obtaining between MA and Amazigh is argued by Bounfour (1985) to affect the stress patterns produced by Igliwa Tashelhiyt Amazigh informants, Amazigh varieties are subject to no interference of the MA stress system. This entails that Amazigh words get Amazigh stress and MA ones receive this dialect's stress. In what follows, we shall examine stress distribution in MA loanwords used in GA.

3. Stress Placement in MA Loanwords used in Amazigh

In the previous section, we drew a comparison between the parameters predicting stress distribution in Amazigh and MA. In this section, we discuss the stress patterns of MA loanwords incorporated in GA. Up to this point, the statements made about stress distribution in MA concern the patterns produced by the native speakers. The logical question to ask is then: are these stress contours preserved when the words that bear them are introduced into a foreign language? An analysis of stress in the set of words borrowed into GA reveals that we should distinguish between loanwords that have undergone no phonological or morphological change and those that have been nativized. The reason behind this distinction is that we noticed that borrowed items which belong to the first set do not abandon the stress pattern they acquired from the source language. For illustration, consider the following examples.

- | | | | |
|------|----|-------------------|-----------------|
| (10) | a- | <i>wálu</i> | "nothing" |
| | | <i>mə'rdi</i> | "obedient" |
| | | <i>lmusəzzála</i> | "tape recorder" |
| | | <i>təlfáza</i> | "television" |
| | b- | <i>atáy</i> | "tea" |
| | | <i>xízzu</i> | "carrots" |
| | | <i>xálti</i> | "my aunt" |
| | | <i>ləbyút</i> | "rooms" |

These words do not need a GA stress pattern to get fully integrated into the phonological system of the language. The items in (10a), stressed on the penultimate syllable, retain stress on that syllable when they are produced by GA native speakers. Likewise, the words in (10b), which are assigned stress via the heaviness requirement parameter, show up with GA. Nevertheless, it is useful to note that leaving apart the forms *mə'rdi* and *lmusəzzála*, the stress patterns of all the other words in the list can be accounted for by resorting to the criteria governing stress location in GA. Further evidence that backs up the assumption that MA and Amazigh share a set of words with similar stress patterns is shown by the stress of proper nouns. In fact, since Arabic items such as *brahím*, *yúsəf*, *rafída* and *samíra*, are used equally by both Arabs and Amazighs, their stress patterns remain unaltered. Taking these observations into consideration, we might claim that native speakers of Amazigh simultaneously make use of two distinct prosodic systems: one to produce Amazigh items and the other to utter MA words. On the other hand, closer inspection of the world's languages shows that there are a number of similar loans that get a different stress pattern once they are part of another language. The Italian word *brávo*, for instance, is stressed on the penultimate syllable while it is assigned stress on the ultimate position in French (viz. *bravó*). Also, the Russian word *spútnik* which is stressed initially acquires a word-final stress in French (*sputník*) (cf. Garde (1968)). Likewise, the word *canada* does not sound in the same manner in English, French and Hungarian because the syllables of the item in question differ with respect to length and strength. This is illustrated below (cf. Mackey 1976: 24).

- | | | | |
|------|-----------|-----------------|--------------------------|
| (11) | English | <i>ca/na/da</i> | strong / weak / weak |
| | French | <i>ca/na/da</i> | medium / medium / strong |
| | Hungarian | <i>ca/na/da</i> | strong / medium / medium |

As is shown in (11), the word *canada* gets different stress patterns in the three languages: In fact, while the initial syllable (*ca-*) bears stress in English and Hungarian, the last one (*-da*) is assigned prominence in French. The question that is brought to the fore at this stage is why the items presented in (10) do not exhibit different stress patterns as *bravo*, *sputnik* and *canada*? A possible answer is that the latter items are shared by speech communities which are far away from each other. Furthermore, the borrowed items are very limited in number and as such they have to be adapted to the stress patterns of the recipient language. By contrast, the loans in (10) are used by MA and GA communities, which are in constant daily contact. As such, these loanwords preserve their original stress patterns unless they undergo

certain phonological or morphological changes. Words which undergo solely the phonological process of sound substitution follow the stress assignment rules prescribed for them in MA. Given that stress in GA is weight-dependent, the replacement of one phoneme by another does in no way alter the syllable structure of loanwords. In this respect, consider the stress patterns of the items given below.

(12)	MA	GA	Gloss
	<i>gárru</i>	<i>járru</i>	"cigarettes"
	<i>lgamila</i>	<i>ljamila</i>	"porringer"
	<i>ləksáwi</i>	<i>ləçsáwi</i>	"dresses"
	<i>lək^wrása</i>	<i>ləç^wrása</i>	"chairs"

Despite the fact that the loanwords in (12) have undergone some phonological changes (i.e. spirantization of the velar stops) when integrated into Amazigh, their stress patterns remain unchanged.

It should be also noted that even though Kably (op. cit) argues that the adjunction of the definite article (*l-*) to the base induces no stress change in Jdidi MA words, the prefixation of this morpheme (which always accompanies the root in Amazigh) to certain disyllabic forms brings about a shift of stress. This is illustrated by the following forms.

(13)	MA	GA	Gloss
	<i>lmə'ska</i>	<i>lməçcá</i>	"chewing gum"
	<i>lə'blya</i>	<i>ləblyá</i>	"addiction "
	<i>lə'hłwa</i>	<i>ləhłwá</i>	"candy "
	<i>lə'kri</i>	<i>ləçrí</i>	"rent"
	<i>lfə'rfi</i>	<i>lfərfí</i>	"cork"

Henceforth, when these items are used in GA, stress does not fall on the penultimate syllable occupied by schwa as predicted by the Jdidi MA stress assignment rules. On the contrary, stress in these strings always shows up on the final syllable. It seems then that the aforementioned items tend to be stressed by having recourse to the GA rules of stress assignment.

Loans that have undergone other phonological processes (namely syllable structure reduction) or any morphological operation (e.g. gender and number inflections) do not keep their original stress. Since these forms operate as native words, their stress patterns are no longer subject to the criteria governing stress in MA. In this case, these items have to adhere to the prosodic structure of GA. Consult the following set of berberized loan-words.

(14)	MA	GA	Gloss
a-	<i>lbidáya</i>	<i>ləbdí</i>	"beginning"
	<i>ləmráya</i>	<i>ləmrí</i>	"mirror"
b-	<i>ħanút</i>	<i>tahanút</i>	"shop"
	<i>wə'rqa</i>	<i>tawríqt</i>	"paper"
	<i>qbíla</i>	<i>taqbílt</i>	"tribe"

c-	<i>kúra</i>	<i>taçurín</i>	"balls"
	<i>ḍár</i>	<i>taddarwín</i>	"houses"
	<i>ʒəllába</i>	<i>tizəllubay</i>	"djellabas"

Since the items in (14a) undergo a process of syllable structure reduction, and those in (14b, c) take the feminine and plural inflections of Amazigh, their shapes get changed. Consequently, new stress patterns compatible with the stress system of GA show up.

4. Conclusion

The objective of this paper was to examine the potential impact that the language contact between MA and Amazigh may have on stress. In this respect, we have found out that the criteria determining stress distribution in both languages are distinct. This leads us to conclude that, despite the fact that the prolonged contact between MA and GA has an immense effect on most linguistic levels, the phenomenon of stress is not susceptible to outside influence. Concerning MA words borrowed into Amazigh, we discovered that this set of items usually keep their original stress patterns. However, if they undergo a process of syllable structure reduction or a morphological process via which they get berberized, their stressing would obey the criteria of the recipient language.

References

- Adnor, A (1995), *Stress Assignment in Idaw Tanane Tashlhit (A Metrical Approach)* DES. Thesis. Rabat: Faculty of Letters.
- Benkaddour, A. (1982), *Non-Linear Analysis of Some Aspects of the Phonology and Non- Concatenative Morphology of Arabic*. Ph. D. Dissertation. S.O.A.S. London.
- Benkirane, T. (1982), *Etude phonétique et fonctions de la syllabe en arabe marocain*, 3rd Cycle Thesis. University of Provence, Aix Marseille I.
- Boukous, A (1997), "Situation Linguistique de l'Amazighe", In *International Journal of the Sociology of Language* 123, pp: 41-60, New York, Mouton de Gruyter.
- Bounfour, A. (1985), *Linguistique et littérature: Etude sur la poésie orale marocaine*. Doctoral Dissertation. Paris. Université de Paris III. La Sorbonne Nouvelle.
- Bynon, T. (1977), *Historical Linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Dallet, J. M. (1982), *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, Selif.

- El Hadri, M. (1993), *A Metrical Approach to Stress in Moroccan Arabic Verbs*. D.E.S. Thesis Faculty of Letters. Rabat.
- Faizi, R. (2002), *Stress and Syllabicity in Goulmima Tamazight Amazigh: A Metrical Approach*. Doctorat National Thesis. Mohamed V University, Rabat.
- Faizi, R. (2009), "An Acoustic Study of Stress in Amazigh". In *Languages and Linguistics* 23, 1-14.
- Faizi, R. (2011), "Stress Systems in Amazigh: A Comparative Study". *Asinag* N°6, pp 115-127. IRCAM Publications.
- Fares, N. (1993), *Stress in Moroccan Arabic Nouns and Adjectives: A Metrical Approach*. D.E.S. Thesis Faculty of Letters, Rabat.
- Garde, P. (1968), *L'accent*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Hdouch, Y. (2010), *The Stress System of Amazigh: An Optimality-theoretic Approach*. Munich, Lincom-Europa.
- Mackey W.F. (1976), *Bilinguisme et contact des langues*, Klincksieck, Paris.
- Marouane, M. (1997), *Word Stress and Consonant Syllabicity in Ayt Souab Tashelhit Amazigh*. D.E.S. Thesis. Faculty of Letters, Rabat.
- Kably, H. (2002), *Stress Assignment in Jdidi Moroccan Arabic Nouns and Adjectives: A Metrical Approach*. Faculté des Lettres. Rabat.
- Sadiqi, F. (1997), *Grammaire du berbère*, Paris, L'Harmattan.
- Taifi, M. (1992), *Dictionnaire Tamazight-Français*, Paris, l'Harmattan - Awal.

Cliticization: An Epiphenomenon of Tense Projection

Hassan Makhad
Cadi Ayyad University
Polydisciplinary Faculty, Safi

أثارت الضمائر المتصلة انتباهها متميزا في اللسانيات الحديثة نظرا لما تتسم به من خاصيات استثنائية، فهي تتميز بصفات تركيبية، وصرفية و صوتية. ويركز هذا المقال على دراسة الجانب التركيبي لهذا المقولة في تشلحيت. حيث يسلط الضوء على موقعها في الجملة والطبيعة التركيبية لمستضيفها. فيفسر، اعتمادا على مجموعة من البراهين، السلوك المحير للضمائر بفرضية مفادها أن بنية الجملة في تشلحيت تتضمن مركبا زمنيا، وأن هذا الأخير هو الذي يستضيف المقولة المعنية بالدراسة.

Intoduction

In this paper, I investigate particular aspects of cliticization; namely its position in sentences, its order and the nature of its syntactic host. I focus on the accusative, the dative and the oblique clitics in Tashlhiyt Berber (TB). I argue that the apparent asymmetries in clitic behavior can be explained in terms of phrase internal assumptions in the minimalist theory. The main idea I emphasize here is that tense is the component that hosts clitics in TB. This view is consistent with the standard leftward adjunction of head movement derivations.

The paper is organized as follows: section one presents the facts about cliticization in TB as compared to other languages, namely Moroccan Arabic (MA), Literary Arabic (LA) and French (FR). Section two introduces the potential host for clitics. It argues that T° is the restricted and classified head for clitics. Section three deals with the interaction of V-movement and cliticization. Section four shows how the absence of V-movement results in cliticization on other hosts. Section five discusses multiplicity of clitics under the proposal of T° host.

1. Clitic Indistinctness

Given their structural representation, it is desirable to claim that clitics are maximal projections. Syntactically, they behave like phrases as they coordinate with phrase categories, namely preceding DPs. This view is supported by the following facts:

- (1) a. *ss-nu-γ sul imkli šš-γ-t* TB
 cause-cook-I-Perf. Still lunch eat-I-it
 ‘I ultimately cooked lunch and ate it.’
- b. *ištarayt-u tazkiratan wa ?adqɣtu-ha* LA
 buy.perf.-I a-ticket and lost-perf.-I-it
 ‘I bought a ticket and lost it.’
- c. *ṭayyab-t lyda u kli-t-u* MA
 cook.perf.-I lunch and eat.perf.-I-it
 ‘I cooked lunch and ate it.’
- d. j’*ai préparé le déjeuner et je l’ai mangé.* FR
 I have prepared the lunch and I it-have eaten
 ‘I prepared lunch and ate it.’

In addition, TB clitics may combine with posterior DPs (2a-b). They also allow clitic doubling constructions (2c).¹

- (2) a. *ss-nu-γ-t d rruz* cause-cook.Perf.-I-it with rice
 ‘I cooked it with rice.’
- b. *rwi-γ-t d wɣu* mix.perf.-I-it with buttered-milk
 ‘I mixed it with buttered milk.’
- c. *ajjur iżr-a-t urgaz*
 the-moon see-perf.-it the man
 ‘The moon, the man saw.’

Despite the apparent conformity in (1) and (2), clitics have some paradoxical behavior. Consider (3):

- (3) a. **ssnu-γ sul t* TB
 cause-cook.Perf.-I Still it
 ‘I ultimately cooked it.’
- b. **ištarayt-u akhiran ha* LA
 buy.perf.-I finally it
 ‘I bought it finally.’

¹ This phenomenon is also true in many languages like Italian (Cinque 1990c: 71)

Gianni, lo vedrò domain
 Gianni him will-see-I tomorrow
 ‘I will see Gianni tomorrow.’

However unlike other languages, TB does not allow clitic doubling in absence of topicalization

**ižr-a-t urgaz ajjur*
 see-perf.-it the man the-moon
 ‘The moon, the man saw.’

- c. **tayyabt lyda u kli-t bkri u* MA
 cook.perf.-I lunch and eat.perf.-I early it
 ‘I cooked lunch and ate it early.’
- d. **j'ai préparé le dîner et j'ai mangé finalement le.* FR
 I have prepared the lunch and I it-have eaten finally it
 ‘I prepared lunch and ate it finally.’

The ungrammaticality of (3) is particularly significant in light of the fact that I am dealing with here. On the basis of (3), clitics do not have syntactic (or morphological) autonomy as that of independent words/ phrases (cf. Kayne (1975)). They cannot appear in the normal syntactic position of a corresponding word of their category. Accordingly, they cannot stand alone as the ungrammaticality of (3) shows. Logically, comparing (1) and (3), one may conclude that clitics originate as syntactic phrases and operate like bound morphemes¹; especially that they must be realized as clear affixes.

Nonetheless, unlike inflectional affixes, clitics are phonologically not restricted to a single host. Their hosts are unpredictable as they attach to different heads in TB.

- | | |
|--|--|
| (4) a). <i>zr-i-γ-t</i> (Verb)
See-perf.-I-him
‘I saw him.’ | b). <i>rad-t zr- γ</i> (Modal/Auxiliary)
will-him see-I
‘I will see him.’ |
| c). <i>ur-t zr-i-γ</i> (Negation)
not-him see-perf.-I
‘I didn’t see him.’ | d). <i>is-t zr-i-γ</i> (Complimentizer)
that-him see-perf.-I
‘Did I see him?’ |

The immediate question that the data above raise is: how do clitics attach to their host? Basically, there are two proposals in literature. The first claim is represented in Kayne (1975; 1987) (and Jaeggli (1986)). Kayne argues that clitics are base-generated in argument positions. Subsequently, they rise to *Infl* through syntactic movements. Actually, this proposal is assumed in many works on Berber linguistics: (Ouhalla (1988), Bourkhis (1998)), among others. For instance, Boukhris analyzes clitics as DP heads that do not merge with a complement NP². Being affixal, she proposes that clitics move upwards through Spec positions to end up on a V host, Aspect, Neg. or Comp³.

¹ Chomsky (1995: 249) considers clitics to be XPs. He proposes that they move like that in syntax. Yet he claims that head-adjunction only happens at their last stage in the derivations.

² Despite its desirability, generating a specifier position for a headless phrase is theoretically and empirically questionable. An empty head may only project if it is necessary to host some overtly raised category that has features requiring checking/agree.

³ If this claim were true Berber would be expected to have proclitics and not enclitics. Actually, the empirical facts of TB show that it is an enclitic language, as the order is fixed, like in:

Host-CL_{Dat}-CL_{Acc}-CL_{Obl}

The second account is that of Borer (1984), Jamari (1992), Sportiche (1993) and Uriagareka (1995). Borer argues that cliticisation does not involve syntactic movements as clitics are generated in *Infl* and are coindexed with a small *pro* in argument positions. She takes clitic doubling and properties of chains as a basis for her claim. She proposes that clitics are, in fact, agreement markers. Within the same line of reasoning, Jamari (ibid) suggests that Arabic clitics are either agreement markers or incorporated pronominals. The latter, for him, are bound pronouns which occupy A-positions and incorporate into their hosts at PF. Contradictorily, he analyzes agreement markers as affixes which occupy \bar{A} -positions and incorporate to their host either in syntax or the lexicon. I assume the central view of these claims in this paper.

So far, it is firmly established, on empirical grounds, that clitics are ambiguous categories. They have dual properties. They are XPs as they coordinate with XPs. Simultaneously, they show affixal/head properties namely that they attach to hosts.

2. T° as the Host Category

Given the data (1-4) above, I propose that clitics are base-generated in Tense¹. Obviously, tense in TB is a null category, in the sense that it does not correspond to an overt morphological head. Nonetheless, it projects syntactically (cf. Makhad 1996, 2004, 2012). This syntactic projection is imposed by the temporal features of the head T°. Consider (5).

- (5) a. *zr-i-γ-t sul idgam/*azkka* b). **sul zr-i-γ-t idgam*
 See-perf.I-him still yesterday/tomorrow
 ‘I ultimately saw him yesterday.’
- c). *zr-i-γ-t jadlli idgam/*azkka* d). **jadlli zr-i-γ-t idgam*
 See-perf.-I-him already yesterday/tomorrow
 ‘I already saw him yesterday.’

The sentences in (5a) and (5c) characterize verb movement to T°. One of the long standing arguments in support of this process is adverb placement. The presence of the positive polarity adverbs (PPA) (*sul* & *jadlli*) to the right of the verb in (5a) and (5c) indicates v-movement to T (cf. Makhad (ibid)). In this sense, lack of overt tense morphology in TB does not indicate absence of a tense projection. The clauses in (5a) and (5c) are finite. Intuitively, they correspond to past tense meaning. This proposal is justified by the correlation between the verb category and the presence of the temporal adverb *idgam*. In both sentences, the temporal adverb specifies the time interval² when the event occurred. This specification is

¹ On the basis of the facts in (1-4), clitics may overtly incorporate to T° after merging syntactic phrases together.

[_{TP} T° [_{MP} M [_{AspP} Asp [_{vP} V [_{VP} V Cl]]]]]

However, it is hard to explain the manner of this operation as well as its motivation.

² It is a time before the moment of speech.

understood in terms of compatibility between the tense carried by the verb in T and the temporal meaning indicated by the adverbial *ıdgam*.

Accordingly, the licensing of the adverbial form *ıdgam* indicates presence of a tense element in (5a) and (5c). Based on empirical generalizations, the licensing imposes that the adverb of time must reflect the temporal values of the tense in the string. This is captured in terms of AGREE; where the adverb of time matches the temporal value of T. Incompatibility thus results in ungrammaticality. This condition explains the unacceptability of (5a) and (5c) in case *ıdgam* is replaced by *azkka*. The latter is obviously incompatible with the past tense peculiarity of T in (5).

If this analysis is true, it is expected that failure of V-to-T movement results in ungrammaticality. This expectation is fulfilled as (5b) and (5d) indicate. Note that the verb is to the left of the PPA (*sul & jadlli*). This arrangement indicates absence of V-to-T raising. The sentences are thus intolerable in the system. The reason is that the head T has an unvalued strong V-feature. The latter is uninterpretable, unless a [+V] category adjoins to T°. Likewise, V has an unvalued Tense feature that needs to be valued in terms of a probe (T°) and a goal (V). That is why T attracts the verb to move overtly before spell-out, as is the situation in (5a) and (5c).

Thus there is no doubt that T° is the locus of clitics in TB. This view is based on the interaction between V-movement and clitic attachments. Encliticization results as an effect of V-raising to T. This explains the linear order of clitics with regards to their host.

3. Cliticization and V-to-T

In terms of the suggestion put forward here, V-to-T adjunction takes place after T merges with whatever functional head below/adjacent to it. Assuming the Linear Correspondence Axiom (LCA) (Kayne 1994)¹, I propose that T° is headed by clitics prior to any V-movement. In this sense, clitics are base-generated in T°. The basic structural representation of tense in TB is as follows:

$$(6) \quad [_{TP} [_{T^{\circ}} [_{T^{\circ} [\mu V]}] [_{T^{\circ} [+D]} CL.]]]$$

The illustration in (6) indicates that the head T° in TB is actually a dual head with two distinct features: an unvalued V-feature and a D-feature². Cliticization takes

¹ Kayne (1994) argues that the linear precedence of sentential categories is based on structural hierarchy.

² This actually may explain the construct state derivation of passives in TB

i-ttaw-tš-a uyrum

it-pass.-eat-perf. The-bread (construct state)

“The bread was eaten.”

The object in this example has acquired the properties of a subject. This may result from the D-features of T°.

place on the D slot of T°. It activates tense projection to merge with contiguous phrases.

An intuition must be put across here. Cliticization, in this sense, induces a semantic association between a clitic and the position of its nonclitic counterpart. This correlation is caused by sharing semantic features. As a consequence of presence of such features a reconstruction operation may be triggered at LF. At this level, clitics are interpreted in the position of their corresponding nonclitic items. At the same time, I must stress that cliticization is spelled out in T⁰ at PF. This line of thinking is totally in agreement with the empirical reality of the language.

One strong argument in support of this analysis comes from the ordering of the verb and the clitic in (5a) for example. Note that the verb is to the left of the clitic. This situation indicates that V-movement raises the verb obligatorily into the V slot of T°. According to LCA, this is the right order to be generated by V-adjunction to T⁰¹.

This approach reconsiders the *Clitic Placement Condition*² proposed in Ouhalla (1988) and assumed in many works on clitics. At the same time, it explains cliticization in other languages, namely LA and MA. The examples in (1b) and (1c) are accounted for on the basis of (6). In both cases, the verbs left-adjoin to the clitics base-generated in T⁰. V-movement results in V-CL order.

This consideration of facts receives more practical support from infinitival structures. Consider (7), as compared to (5c).

- (7) *ri-γ ad-t jadlli zɾ- γ*
 want-I that-him previously see-I
 ‘I previously wanted to see him.’

The sentence in (7) is a form of a control structure³. Control structures are widely claimed to be non-finite clauses. Note that the subordinate verb *zɾ* is in the aorist/infinitive form⁴. Being so it does not carry temporal features. Thus it does not overtly rise to T°, as it is spelled-out to the right of the PPA *jadlli*. Yet the presence of the accusative clitic *-t* denotes that the lower clause contains a TP. Certainly the head of the latter does not have V-features. Thus the verb is not supposed to rise up targeting T°.⁵

¹ Note that clitic movement into T° would always generate procliticization which goes against the empirical reality of the language.

² Clitic Placement Condition

Clitics must attach to the highest head element in a clause Ouhalla (1988:35)

³ Chomsky (1999) calls these structures defective clauses because they are TPs and not CPs.

⁴ The Aorist is assumed in TB literature to be the less inflected or the infinitive form of the verb (cf. Makhad 1996).

⁵ An interesting argument that supports TP projection in (7) comes from coordination. The assumption is that only the same kinds of constituents can be conjoined. On the basis of this claim consider:

Comparison of (7) with (5c) makes the argument clearer. The first observation that differentiates (7) from (5c) is that the verb *zr* is to the right of *jadlli* in (7), while it is to its left in (5c). In light of the proposal in (6), the verb *zr*, in (7), does not move to T° for another reason. I imagine that the V-part of T° is not specified for a V feature that requires compatibility or interpretation spell-out¹. Yet the D-part projects and it is headed by the accusative clitic.

If this view is right, it is expected that presence of clitics and failure of overt V-to-T result in two things: ungrammaticality or clitic attachment onto other elements in the clause. The first part of the expectation is true, as it is implied in (3) above. Clitic stranding is not allowed. The second part is also right. However it needs an explanation. Given that the verb is unable to move to T°, the accusative clitic remains unattached to a host. In view of the fact that a clitic is affixal, it must rise and adjoin to the complementizer above it. If this is true, the derivation generates a sentence like (8).

- (8) **ri-γ t-ad jadlli zr- γ*
 want-I him-that previously see-I
 ‘I previously wanted to see him.’

However, (8) is ungrammatical. Its unacceptability stems from the fact that TB is an encliticization language. Procliticization is not allowed². Thus (8) and (4) above essentially impose that clitic movement is empirically unattested in TB.

In contrast, FR allows clitic movement. Obviously, it also allows V-movement. The verb moves into T°, because it has T-features to check and T° has V-features to match. I suppose that FR has a version of (6) in the following way:

- (9) [TP [T° [T° [+D] CL.] [T° [μV]]]]

In accordance with (9), FR verbs move from their base position upwards to T° [V]. Similarly, since FR is a proclitic language, clitics rise from argument positions targeting [T° [D]]. This adjunction is in accordance with LCA, as expected. Consider (10)

- | | | |
|------|---------------------------------------|---------------------------|
| (10) | a. <i>j'ai déjà vu le professeur.</i> | b. <i>je l'ai déjà vu</i> |
| | I have already seen the professor | I him-have already seen |
| | ‘I have seen the professor.’ | ‘I have seen him.’ |

- (i) *ri-γ ad-t jadlli zr- γ mašš [i-kttb-ay jadlli rbbi yika]*
 want-I that-him previously see-I but HE-write(imp.)-to-us formerly ALLAH like-this
 ‘I previously wanted to see him, but ALLAH prescribed for us not to see each other.’

The italicized clause in (i) is definitely a TP. Its verb is located to the left of the adverb *jadlli*, which indicates V-raising to T. This operation results in encliticization on V.

¹ The V may adjoin to T at LF or maybe the V part of T is deleted by lack of semantic contribution.

² See footnote 5 above.

In (10), the auxiliary verb *avoir* is unquestionably in T°, as it appears to the left of the adverb *déjà*. Note that the accusative clitic *le*¹ in (10b) is to the left of the verb in T. This fact supports overt clitic adjunction to T in FR.

The situation in TB is different. To illustrate this shift of perspective reflect on the contrast between (7) and (8). I propose that the clitic in (7) can only satisfy its affixal condition at the PF level. Basically, the derivation of (7) happens by projecting a TP. The latter merges with the complementizer *ad* projecting a CP². The clitic heading T° needs a host. As V-to-T does not overtly apply, due to the absence of T-features on the verb, the structure is filtered to the PF branch.

I suppose that at PF the hierarchy of syntax is no longer respected. Phonological constraints have to determine the phonological spell-out of the sentence. It is during this moment that the phonological shape of sentential units is provided. Supposedly, the PF parsing detects the clitic in (7) as an abandoned element that needs a host. This inspection defines the closest element to the left as a potential host. The closer element in (7) is *ad*. The linking thus takes place and *ad* hosts the clitic by *PF* concatenations.

One legitimate argument that confirms this analysis comes from assimilation rules in TB. The PF spell-out of the sentence in (7) is like (11)³.

(11) *ri-γ at-t jadlli zɾ- γ*

Note that *ad* is realized as *at-* when the clitic *-t* combines with it. This combination results in a total regressive assimilation rule where the *d* component of the complementizer takes up the voiceless property of the clitic. This behavior definitely requires adjacency⁴. This practice is certainly the outcome of the fact that the two constituents form a prosodic unit at the PF level⁵.

Thus far, a clitic incorporates into a (tensed) verb if the latter rises to left-adjoin to T°; otherwise ungrammaticality results, as clitics need a (syntactic/phonological) host. A clitic attaches to complementizer if the verb is unable or does not need to rise to T°. In this case, cliticisation results as a PF operation.

¹ It realized as “l” “as it is adjacent to a vowel.

² Makhad (2004:203-4) suggests that *ad* heads a modal phrase that merges with T/TP. In both analyses the desired goal is reached.

³ Unnecessary details are omitted.

⁴ This operation is very active in TB as in:

- (i) *ad i-ddu* ===== *aj-jddu*
 that he-go
- (ii) *ad-nn jašk* ===== *an-nn jašk*
 That-space-particle he-come

⁵ This analysis adequately accounts for (4d) above.

4. V-to-T Prohibition

Setting sights back on the sentences in (4b) and (4c) confirms the analysis above. The sentences are repeated here as (12a-b) respectively.

- | | | | | |
|------|-----|--------------------|-----|---------------------|
| (12) | a). | <i>rad-t zṛ- γ</i> | b). | <i>ur-t zṛ-i-γ</i> |
| | | will-him see-I | | not-him see-perf.-I |
| | | ‘I will see him.’ | | ‘I didn’t see him.’ |

A quick inspection of (12) indicates that the two verbs *zṛ* have not moved to tense. Assuming the use of the PPA test, (12) becomes (13) respectively.

- | | | | | |
|------|-----|------------------------|-----|------------------------|
| (13) | a). | <i>rad-t sul zṛ- γ</i> | b). | <i>ur-t sul zṛ-i-γ</i> |
|------|-----|------------------------|-----|------------------------|

The verbs in (13) have certainly not moved to T, as they appear to the left of the adverb *sul*. Starting with (12a) - (and 13a) -, the sentence has a future tense reference. In TB, future is expressed by the use of the modal form *rad*. Note that *rad* in - (12a) and - (13a) is located to the left of the PPA adverb and it also hosts the clitic. At the same time, the main verb is in the aorist form. These observations suggest that V-to-T is not allowed in these strings.

A logical explanation that bans verb rising in (12a) and (13a) is the fact that the modal is positioned higher in structure than the verb is. This presence above VP allows *rad* to rise to T^o by the *Minimal Link Condition (MLC)*¹. In doing so it is permitted to host the clitic and encliticization takes place. The same reasoning is true with regards to (12b) and (13b), in the sense that negation (NEG) prevents overt V-movement. This detail is one classical argument that has been offered in favor of a NegP projection in various languages. Note that the verb in (12b) and (13b) has the same form that is in (5c). In the latter example, absence of any blocking category allows V-to-T. Yet occurrence of NEG in (12b) and (13b) has a blocking effect over verb movement. Nonetheless the sentences are grammatical.

This is so because NEG in TB originates in a position below TP. Then it moves for scope reasons to left adjoin to TP². Consider (14).

- | | | |
|------|----|--|
| (14) | a. | <i>izz is rad sul ur t-zṛ-t lhšum?</i> |
| | | is-it that tns still not you-see-you the-children |
| | | ‘Will you still not see the children?’ |
| | b. | <i>izz is ur rad sul t-zṛ-t lhšum?</i> |
| | | is-it that not tns still you-see-you the- children |
| | | ‘Won’t you still see the children?’ |

¹ Minimal Link Condition

α can raise to target \mathbf{K} only if there is no legitimate operation Move β targeting \mathbf{K} , where β is closer to \mathbf{K} . (Chomsky 1995:296)

² See Makhad (1996), (2004), (2012).

- c. *izz is rad-ttn sul ur-(*-ttn) t-zr-t ?*
 is-it that tns-them still not-(them) you-see-you
 ‘Won’t you still see them?’

A detailed examination of (14) reveals empirical support to my analysis. In (14a) NEG is between the modal *rad* and the verb *zr*. Certainly, *rad* occupies T° , after movement from *ModP*. This is evidenced by location to the left of the PPA *sul*. Note that NEG is to the right of the PPA. In this position, it can only have narrow scope. Note that in (14a) negativity is restricted only to the verb¹. This restriction is implied in the transliteration associated with it. In (14b), NEG is positioned to the left of the modal in T° . What is negated in this instance is the whole proposition. It is the *future seeing of the children* that is affected by the presence of *ur* to the left of the modal in T^0 .

The sentence in (14c) shows two interesting ideas that are in accordance with my general claim. First, when NEG has narrow scope, it cannot host clitics. This is shown by the ungrammaticality implied in (14c). However, when NEG has wide scope, it hosts clitics. This is exemplified by (12b) and (13b). As mentioned above, the presence of NEG in (12b) and (13b) blocks V-movement², in terms MLC. Similarly, the presence of a clitic suggests that TP projects. Yet the clitic remains stranding. At the same time, NEG adjoins to TP for wide scope requirements³. This adjunction makes it a potential host at the PF level, akin to the situation with the complementizer *ad* in (7) and (4d) above.

The second implication of (14c), if compared with (12b) and (13b), is that presence of a modal form precludes wide scope NEG from hosting a clitic. This inference is reasonably accounted for. Consider (15)

- (15) *izz is ur rad-ttn sul t-zr-t?*
 is-it that not tns-them still you-see-you
 ‘Won’t you still see them?’

In (15), tense projects headed by the clitic *ttn*. The presence of the modal form *rad*, as well as NEG, prevents V-movement to left-adjoin to the clitic. Since the modal has T-fatures that T° needs to match, *rad* raises to T° . NEG left adjoins to TP. Cliticization takes place as it is supposed to happen. This is sufficiently precise to make the proposal adequately satisfactory.

On the basis of the hypothesis that clitics are base-generated in tense, I have demonstrated that both modals and NEG block V-movement. Modals left-adjoin to T° overtly, thus end up hosting clitics. Absence of a modal and presence of a (wide scope) NEG blocks V-movement and negation hosts clitics at PF.

¹ This is equivalent to negative focus in some English sentences like:

I will give you not a single penny!

² V-movement will have to apply at LF, in such instances.

³ Note that NEG in (14b) is between the complementizer (C) and tense (T).

5. Multiple Clitics

The last issue I intend to draw attention to here is the topic of multiple clitics alluded to in footnote number (4) above. Consider the sentences in (16).

(16)

- a). *i-ɾʒm urgaz taggurt i-tmyart s-tsarut*
 He-open.perf. The_man the-door-fem. To-the-lady with-the-key
 ‘The man opened the door to the lady with a key.’
- b). *i-ɾʒm-a-s-tt-s-rs* he-open.perf.-to-her-it-with-it
 ‘He opened it to her with it.’
- c). *rad--a-s-tt-s-rs i-ɾʒm*
 tns- to-her-it-with-it he-open
 ‘He will open it to her with it.’
- d). *ur--a-s-tt-s-rs i-ɾʒm*
 not-to-her-it-with-it he-open.perf.
 ‘He did not open it to her with it.’
- e). *ad--a-s-tt-s-rs i-ɾʒm*
 that-to-her-it-with-it he-open
 ‘(I want) that he opens it to her with it.’
- f). *is--a-s-tt-s-rs i-ɾʒm?*
 is-it- to-her-it-with-it he-open.perf.
 ‘Did he open it to her with it?’

A simple reflection upon the sentences in (16) makes it unmistakably evident that they abide by the representation in (6). In essence, encliticization in (16) is derived under the assumption that the cluster forms an undividable morphosyntactic entity, as in (17)¹.

¹ The oblique is between parentheses because it is optional in the cluster. It may be there as it may not. This simply means that the language is undergoing a historical development akin to LA and MA, where a preposition and its complement clitic form an independent category not needing a host. Consider these examples:

- (1) a. *Fki-γ jadlli taglajt i-TTalb s-turrgsa* TB
 Give(perf.)-I previously the-egg to-the-religious-scholar with-disguise
 “I gave the religious scholar an egg secretly.”
- b. *Fki-γ-as-tt-s-rs jadlli*
- c. *Fki-γ-as-tt jadlli s-rs*
- (2) a. *?a^hTajt-u saDaqatan li-lmiskini bi-ljumna* LA
 Give(perf.)-I charity to-the-beggar with-the-right-hand
 “I gave the beggar charity with my right hand”
- b. *?a^hTajt-u-ha la-hu bi-ha*
 give-I_it to-him with-it
- (3) a. *kli-t lmarqa b-lxubz* MA
 Eat(perf.)-I the-stew with-bread
 “I ate the stew with/using bread.”
- b. *kli-t-ha b-ih*

As expected, the sentences in (19) are ungrammatical for the simple reasons that the internal structure of the order in (17) is not respected. In (19a), the oblique is ordered to the left of the accusative. The right order is quite the opposite. In (19b), the accusative is placed to the left of the dative. This order is completely unacceptable. The accusative must absolutely be placed to the right of the dative. In (19c), the dative is arranged after both the accusative and the oblique. This is fully against the empirical facts of the language. The same reasoning is true with regards to (19d). The dative and the oblique are rearranged with respect to their relative positions. This reordering is practically not allowed. As a matter of fact, the order in (17) is extremely fixed. Undeniably, this unchanging sequence is an indication that multiple clitics form a stable and inaccessible cluster.

Another argument in favor of the authenticity and accuracy of (17) comes from modifications. Basically, nouns allow adjectival modifications under convenient conditions. In this case, it is expected that the nominal forms in (16a) can be modified by appropriate adjectives, as in (19).

- (19) *i-rzm taggurt izgzawn i-tmyart igzzuln s-tsarut iwrrayn*
 He-open.perf. the-door-fem. Blue To-the-lady short with-the-key yellow
 ‘He opened the blue door to the short lady with the yellow key.’

However, when cliticization occurs, adjectives are disallowed in the structure. Consider:

- (20) *i-rzm-a-s-tt-s-rs (*izgzawn) (*igzzuln) (*iwrrayn)*
 he-open(perf.)-to-her-it-with-it (Blue) (short) (yellow)
 ‘He opened it to her with it.’

The prohibition of adjectives in (20) can only be understood, if the derived clitics are perceived as a particular cluster inaccessible for external modification.

Within the same line of thoughts, it is noticeable that the verb, when hosting clitics, may be modified by an appropriate adverb. Consider (21).

(21)

- a. *i-rzm taggurt izgzawn i-tmyart igzzuln s-tsarut iwrrayn d-ulggud*
 He-open.perf. the-door blue to-the-lady short with-the-key yellow with-immediate.
 ‘He immediately opened the blue door to the short lady with the yellow key.’

- b. *i-rzm-a-s-tt-s-rs d-ulggud*
 he-open(perf.)-to-her-it-with-it with-immediate.
 ‘He immediately opened it to her with it.’

Unlike the presence of the adjectives in (19-20), adverbs are omnipresent in (21) whether cliticization occurs or not. This is very significant. Obviously, (21a) is expected to be acceptable. The adverb of manner *d-ulggud* modifies the verb *rz*, despite their being dissociated by other categories. Similarly, the adverb in (21b) is still capable of modifying the verb, despite the presence of clitics. This presupposes recognition of the verb as a unit and the clitics as another entity, prior to merge. Once combinations take place, the verb and the clitics become a single component.

This view takes the clitic cluster as a unit for granted. Another argument in favor of this claim comes from coordination.

- (22) a. *i-ɾzm*(-a-s-tt-s-rs) i-rgwl*(-a-s-tt-s-rs) day*
 he-open(perf.)-to-her-it-with-it he-lock(perf.)-to-her-it-with-it again.
 ‘He opened and locked it to her with it again.’
- b. *i-ɾzm-a-s-tt-s-rs i-rgwl-a-s-tt-s-rs s-ttjawil (day)*.
 he-open(perf.)-to-her-it-with-it he-lock(perf.)-to-her-it-with-it. with-care
 (again)
 ‘He carefully opened and locked it to her with it (again).’
- c. *is--a-s-tt-s-rs i-ɾzm ndd is-a-s-tt-s-rs i-rgl ?*
 is-it-to-her-it-with-it he-open or is-it-to-her-it-with-it he-lock.
 ‘Did he open or lock it to her with it.’

Coordination essentially requires association of two equal categories. In this sense, the coordinated forms in (22a) are two TPs. The coordinating conjunction is not phonetically realized in this example. It may be inferred from the presence of the adverb *day*. Moreover, note that the gapping that is shown in the English translation is impossible in TB, as is indicated by the stars. This intolerability results from the fact that the verb and the cliticized elements form a unit once they merge in T°. This view is supported by the adverbial modification in (22b). The adverb, *s-ttjawil*, modifies both clauses. Any interpretation in contradiction of such reading leads to ungrammaticality. The appropriateness of this explanation is further justified by (22c). Coordination here is indicated by the conjunction *ndd*. The coordinated forms in (22c) are two CPs. All the clitics are on the Cs, due to unavailability of V-movement to T°.

I have demonstrated that multiple clitics form a cluster, as they are merged in T°. I have shown that it is impossible to derive them otherwise. On the basis of data, they are established to have a fixed order that is not open for any alteration. I have proven that any modification of the arrangement in (17) results in ungrammaticality. This makes it evident that they form a single component.

Conclusion

I conclude that cliticization in TB either takes place overtly in syntax or is realized as a PF requirement on clitics to have hosts. Overall, I have demonstrated that tense is the category that serves as a host for clitics. I have argued that despite the apparent multiple hosts for clitics, tense remains the only category that hosts them. Thus the apparent numerous heads that connect with clitics result as a trickery interplay between sentential elements. On the basis of this analysis, the paper gives a unified explanation of clitic behavior in TB. The proposal can be extended to account for a number of languages, namely LA, MA and FR. So tense –periphrastic or lexical- is a universal category that explains the behavior of cliticization.

References

- Anderson, S. (1993), "Wackernagel's Revenge - Clitics, Morphology and the Syntax of 2nd Position", *Language* 69. 68-98.
- Berendsen, E. (1986), *The Phonology of Cliticization*. Dordrecht: Foris.
- Bonet, E. (1995). "Feature Structure of Romance Clitics". *NLLT* 13. 607-647.
- Borer, H. (1981), *Parametric variation in clitic combinations*. Doctoral dissertation, MIT.
- Borer, H. (1984), *Parametric Syntax: Case Studies in Semitic and Romance Languages*. Dordrecht: Foris.
- Borer, H. (1986) *The Syntax of Pronominal Clitics*, *Syntax and Semantics* 19, Academic Press.
- Borsley, R. & Rivero, M. (1994), "Clitic Auxiliaries and Incorporation in Polish". *NLLT* 12. 373-422.
- Boucher, C. (2013), "Double Object Clitic Ordering in a Dialect of Corsican", ms. Stony Brook Uni.
- Boukhris, F. (1998), *Les Clitiques en Berbère Tamazighte*, unpublished Ph.D. dissertation, University Mohamed V, Rabat.
- Chomsky, N. (1999), "Derivation by Phase". MIT Occasional Papers in Linguistics 18. Cambridge, Mass.: MITWPL.
- Chomsky, N. (1995), *The Minimalist Program*. Cambridge, Mass.: The MIT Press.
- Chomsky, N. (1989) "Some Notes on Economy of Derivation and Representation", *MITWPL* 10, 43-74.
- Chomsky, N. (2001a), "Derivation by phase." In: Michael Kenstowicz (ed.) *Ken Hale: A life in language*, 1-52. Cambridge, MA: MIT Press.
- Chomsky, N. (2001b), "Beyond Explanatory Adequacy", unpublished manuscript, MIT.
- Cinque, G. (1990c), *Types of A'-Dependencies*. Cambridge: MIT Press.
- Harris, A. (2000), "Where in the Word is the Udi Clitic?". *Language* 76, PP 593-616.
- Jaeggli, O. (1986b), Three Issues in the Theory of Clitics: Case, Doubled Nps, and Extraction. In: *The Syntax of Pronominal Clitics*. Hagit Borer (ed.), 15-42. New York: Academic Press.
- Jamari, A. (1992), *Clitic Phenomena in Arabic*, PhD Thesis SOAS University of London.
- Kayne, R. S. (1975), *French Syntax. The Transformational Cycle*. Cambridge, Mass.: MIT Press.

- Kayne, R. S. (1987), "Null Subjects and Clitic Climbing", ms. GLOW 1987, Venice.
- Kayne, R. S. (1994), *The Antisymmetry of Syntax*. MIT Press.
- Kayne, R.S. (1991), "Romance Clitics, Verb Movement, and PRO", *L I* 22, 647-686.
- Klavans, J. L. (1985), "The Independence of Syntax and Phonology in Cliticization". *Language* 61. 95-120.
- Korn, A. (2009), "Western Iranian Pronominal Clitics." *Orientalia Suecana, LVIII*, PP 159-171.
- Laabdlaoui R. (1997), *Binyat Laanasir Assarfiyah fi Allugha Al Amazighiyah*, DES Thesis, Med I University Ouajda.
- Makhad, H. (1996), *Tense and Aspect in Berber*, D.E.S. thesis, M^{ed} V University, Rabat.
- Makhad, H. (2004), *The Syntax of Events and Temporality: A Comparative Approach*. Unpublished Ph.D. dissertation, University Mohamed V, Rabat.
- Makhad, H. (2012), "On the Existence of Tense in Tashelhiyt" in Boumalk, A. & Laabdellaoui, R. eds. *Faits de Syntax Amazighe*, publications of the Royal Institut of Amazigh Culture, PP 145-172.
- Migdalski K. M. (2006), *The Syntax of Compound Tenses in Slavic*, LOT The Netherlands.
- Nash, L. & A. Rouveret (2002), "Cliticization as Unselective Attract", *C. J. L.* 1, PP 157-199.
- Ouhalla, J. (1988), *The Syntax of Head Movement: A Study of Berber*, Ph. D. Thesis, UCL.
- Sportiche, D. (1993), "Clitic Constructions". In: J. Rooryck & L. Zaring (eds.). *Phrase Structure and the Lexicon*. Dordrecht: Kluwer. 213-276.
- Soltan, U. (2011), "On Issues of Arabic Syntax: An Essay in Syntactic Argumentation", ms. Middlebury College.
- Terzi, A. (1999), "Clitic Combinations, Their Hosts and Their Ordering". *Natural Language & Linguistic Theory* 17. 85-121.
- Uriagereka, J. (1995),. *Aspects of the Syntax of Clitic Placement in Western Romance*. *LI* 26: 79-124.
- Zanuttini, R. (1997), *Negation and Clausal Structure: A Comparative Study of Romance Languages*. Oxford: Oxford University Press.
- Zwicky, A. M. (1977), "On Clitics", Bloomington, IN: Indiana University Linguistics Club.

Initial Syllable Prominence in Moroccan Arabic Loanwords Adjustment

Mohamed Marouane
Chouaib Doukkali University
Faculty of Letters, El-Jadida

Cet article examine le processus d'intégration prosodique qui affecte principalement la syllabe initiale d'une catégorie d'emprunts de l'arabe marocain utilisé dans tachelhit. Les changements que subissent ces mots sont principalement engendrés par trois mécanismes d'assimilation à savoir l'épenthèse de voyelle qui peut être aussi bien de nature phonologique que morphologique, le renforcement du schwa et la gemination de la coda de la syllabe initiale. Ces ajustements, généralement étudiés dans le cadre de la phonologie des emprunts, sont prosodiquement significatifs dans la mesure où ils affectent principalement la syllabe initiale et conduisent alors à son accentuation. L'analyse des données dans cette étude est basée sur la théorie de l'optimalité qui considère l'adaptation des emprunts comme issue de l'application des contraintes Align et Parse ainsi que de leur classification.

1. Introduction

Loanword phonology is increasingly gaining interest and becoming an interesting area of phonological research given the cross language evidence and insights that it offers for phonological phenomena that may be opaque within one language system. Loanwords have often been taken as indicators of the active processes of the borrowing language. In fact, loanword phonology represents a source of insight into the structure of the borrowing language as it provides facts about the permitted and non-permitted structures and phonotactics as well as the active processes in the borrowing language. The process of borrowing needs to take into consideration three major factors as affecting the surface structure of these loanwords. First, the time at which these loanwords are borrowed affects their degree of integration. The further the time at which borrowing took place, the more integrated the loanword would be into the host language. Some old borrowings are even difficult to relate to an input form in the donor language. Second, the degree of bilingualism of the speakers of the borrowing language also affects the degree of integration of the loanwords, i.e. balanced bilinguals can produce items which preserve their input form. Third, the loanword form that is supposed to be input to borrowing can either be the surface phonetic form with all its phonetic details or a phonological form containing less surface features.

Loanwords are generally subject to two competing and conflicting tendencies. The first is dictated by the requirement of the borrowing language which consists in the need to adjust to the phonological structure of the host language. The second tendency refers to the universal requirements for loanwords to preserve their input form. The loanword is therefore required to adjust to the constraints and principles of the borrowing language system and at the same time to bear as much similarity to its native form as possible. The theoretical frameworks operating in loanword phonology try to account for these competing tendencies.

There are two major approaches in loanword phonology. The perceptual approach assumes that the borrowing language takes the phonetic form of loanwords as the input form, and that the users of this language have no access to the source language phonological system. (cf. Peperkamp 2002, Peperkamp & Dupoux 2003, Steriade 2001, Kenstowicz 2003a,b). Loanword adjustment is in fact a consequence of the misinterpretation of the phonetic form of the foreign word (cf. Miao, 2005)¹. The phonological approach considers that loanwords are adapted based on the rules and constraints of the borrowing language and not on the interpretation of the phonetic structure of the loan items (Hyman 1970, Kaye and Nykiel 1979, Singh 1987, Rose 1995, Paradis 1996, Paradis & LaCharité 1997, 2001, Ulrich 1997, Uffmann 2001, 2004). In the Theory of Constraints and Repair Strategies (TCRS), which is one of the phonological approaches; loanword adjustment is constrained by the cost of a repair strategy. When the preservation of a segment exceeds the threshold, it will be deleted as in the case where the segment doesn't occur in the inventory of the borrowing language or stands in an ill-formed phonotactic position.

MA loanwords represent a significant component of the Tashelhiyt lexical inventory. Tashelhiyt and MA have been in contact for many centuries. MA loanwords used in Tashelhiyt do not represent a homogeneous set, in the sense that these items undergo a gradual process of nativisation. In fact, these loanwords can be categorised into three types depending on the degree of integration into the phonological system of borrowing language. (i)The non-integrated loans, which preserve their original form; (ii) the semi-integrated loans, which undergo change at the level of their vocalic component; and (iii) the fully-integrated words which undergo both vocalic and consonantal change (cf. Marouane, 2005, 2009).

The present article investigates the process of integration of the semi-integrated words into the phonological system of Ait Swab Tashelhiyt (AST)². The changes undergone by these items are very significant in the sense that they affect mainly the initial syllable, which entails that these alternations are mainly prosodically motivated. These items undergo mainly a phonological and morphological process of [-a] insertion word initially or at the initial syllable. Some of the items undergo vowel glide alternation and gemination of the coda consonant of the initial syllable. These adjustment processes will be analysed within Optimality Theory which

¹ This approach is weakened by the fact that balanced bilingual speakers who are active in the borrowing process generally have access to the source language phonological system.

² Ayt Swab Tashelhiyt is spoken by Amazigh tribes living in the north western region of the Anti Atlas.

considers loanword adaptation as following from faithfulness constraints and their ranking cf. Prince & Smolensky (1993), McCarthy & Prince (1993), Ito & Mester (1995), Davidson & Noyer (1997).

The remainder of the present article is organized as follows. Section 2 introduces a morphological process of initial a-insertion. Section 3 deals with a insertion or schwa strengthening, and section 4 analyses the phonological processes of a-insertion and initial syllable code gemination.

2. Morphological Initial a- insertion

The segmental changes affecting a category of semi-integrated loanwords are motivated by the morphological integration of MA loanwords into the AST morphological system. This consists of replacing MA affixes by their equivalents in Tashelhiyt. This section investigates a category of MA loanwords nouns which undergo a morphological process of prefixation of the vowel [-a]. We consider herein a productive morphological process having a considerable impact on the prosodic structure of the borrowing variety, namely the prefixation of the Amazigh state marker. We start with considering the loan items which acquire an initial vowel [a] in AST, as is illustrated by the items below.

(1)

MA	AST	Gloss
<i>ɣ^wərraf</i>	<i>aɣ^wrraf</i>	‘big cup’
<i>fərdi</i>	<i>afrdi</i>	‘gun’
<i>gəzzar</i>	<i>agzzar</i>	‘butcher’
<i>fərmli</i>	<i>afrmli</i>	‘nurse’
<i>kəmmay</i>	<i>akmmay</i>	‘smoker’
<i>bužadi</i>	<i>abužadi</i>	‘naïve’
<i>kuzani</i>	<i>akuzani</i>	‘cook’
<i>grisun</i>	<i>agrisun</i>	‘driver assistant’

The passage of the items in (1) from MA to AST triggers a process prefixing a vowel [a-], a state marker, to bring them in line with typical Amazighe nouns in the free state form. In fact, most singular Amazigh nouns begin with an [a-], the marker of the free state, as in *afus* ‘hand’, *amalu* ‘shadow’. This vowel prefixation results in the creation of a new syllable and the deletion of the vowel of the initial syllable in the MA item, and thus in the redistribution of segments into a new syllable structure. Thus, *ɣ^wərraf* becomes *aɣ^wrraf* ‘big cup’ and *gəzzar* becomes *agz.zar* ‘butcher’, while *gri.sun* turns into *ag.ri.sun* ‘driver assistant’. This process of vowel prefixation is very productive and affects a wide set of nominal loans including newly borrowed nouns such as *šuwwar* >> *ašwwar* ‘photographer’, *šahaḥfi* >> *ašahaḥfi* ‘journalist’. Even certain MA nouns beginning with the definite

article /l/, which represent an exception to this process³, take the initial vowel /a/ viz. *kunnaš* >> *alkunnaš* 'copybook', *kumir* >> *alkumir* 'bread'.

The prosodic motivation for these alternations finds its ground in the stress requirement of the target phonological system. The changes affecting the items in (1) result in the creation of a new syllable and thus in the shift of syllable prominence in most cases to the initial syllable, in terms of the ASTB stress system. Thus the forms *bəq.qal*, *fəɾ.ɾan*, and *ɣ^wəɾ. ɾaf* become *abq.qal*, *afr. ɾan*, and *aɣ^wɾ. ɾaf* (cf. Marouane 1997, 2005).

While the MA input forms are supposed to receive final stress *bəq qa' l fəɾ ɾa' n*, and *ɣ^wəɾ. ɾa' f*, the ASTB stress system predicts that syllable prominence would shift to the created initial syllable viz. *a' bq.qal a' fr. ɾan*, and *a' ɣ^wɾ. ɾaf* given its weight content. The same behavior is attested in the forms like *ku.za.ni* and *sla.wi* in which stress shifts from the penultimate syllable as predicted in MA to the initial syllable in the adjusted forms *a'.ku.za.ni* and *a'.s.la.wi* in ASTB. We consider that *cəc* to be a weak syllable. (cf. Marouane 1997, 2005; Faizi 2002, and Bensoukas 2002, 2006/2007, 2017). Thus, *bəqqal* would be syllabified as *bəq.qal* ($\sigma\sigma\ \sigma w$).

The main constraint which these loanwords observe is structure preservation which prohibits lexical segment deletion. Prosodic adjustment is effected through vowel insertion and schwa strengthening.

Except for affixes, lexical segment deletion does not occur in this category of loanwords. Adjustment takes the form of epenthesis and segmental feature change rather than deletion. This tendency is accounted for by the following constraints.

(2) Root faithfulness (Segment Deletion Prohibition)

Each segment in the input must have a corresponding output (except for morpheme segments).

Most cases of prosodic ill-formedness in this category of loanwords are resolved by vowel epenthesis and schwa strengthening. This is captured in the principle below.

(3) Vowel Epenthesis

Affix the vowel [a] word initially to nominal forms not beginning with the definite article /l/.

Within Optimality Theory these adjustment mechanisms would be accounted for by a set of three major constraints namely MAX, ALIGN and DEP_V. These constraints and their ranking are delineated as follows:

³ For instance, the nouns beginning with the definite article /l/ such as [lmizan] 'balance/weighing scale' and [lkuɾsi] do not undergo /a/ prefixation.

(4.a) Constraints : MAX : Every input segment has correspondent in the output
(No deletion)

ALIGN : Make the initial syllable prominent, (Ft (σ σw) trochaic R)

DEPV : Every output segment has a correspondent in the input (no vowel insertion)

(4.b) Ranking : Max (no deletion) >> Align (Ft (σ σw) trochaic R >> Dep.V
(No vowel insertion)

Segment deletion prohibition in loanwords also follows from the constraint PARSE SEG which consists of attaching all segment terminal nodes to higher prosodic constituents to avoid their deletion.

These constraints evaluate the form bəqqal after having undergone [a-] insertion. Two forms are generated: a.bəq.qal maintains schwa of MA surface phonetic form and abq.qal does not as illustrated below:

(5)

/a-bqqal/	MAX (no deletion)	ALIGN (FT trochaic, R)	DEP-V (No insertion)
a. a.bəq.qal		*!	*
☞ b. abq.qal			*

The form a.bəq.qal violates two constraints ALIGN and DEP-V; and the violation of the first constraint is crucial, thus accounting for its ill-formedness. The form abq.qal, however, violates just the lowest ranked constraint DEP-V, and thus qualifies as the optimal output.

A parallel phonological outcome of this morphological process, viz., the creation of a full vowel prominent syllable is also produced by genuine phonological processes namely schwa strengthening and [a] insertion. This is the concern of the following section.

3. Schwa strengthening or a- insertion

Certain MA loanwords are subject to an adjustment process which also targets the initial syllable in which a vowel [a] appears in the position of schwa in the original words. In fact, there is a high tendency for the loanwords where the first vowel is a schwa, that the reduced vowel becomes a full vowel. Consider the following examples:

(6)

MA	AST	Gloss
<i>lməqla</i>	<i>lmaqla</i>	‘frying pan’
<i>təyyəb</i>	<i>ṭtəyyib</i>	‘proper name’
<i>ʃʃəndala</i>	<i>ʃʃandala</i>	‘sandals’
<i>ləx^wbaɾ</i>	<i>lax^wbaɾ</i>	‘news’
<i>ləbzaɾ</i>	<i>labzaɾ</i>	‘pepper’
<i>ddənya</i>	<i>ddunit</i>	‘life’

Two competing accounts can be advanced to explain the presence of [a] instead of schwa in items such as *lmeqla* > *lmaqla* ‘frying pan’. The first would stipulate that these forms undergo a process of vowel shift or schwa strengthening whereby schwa turns into the vowel. The second account would consider this change as following from basically the same process of a-insertion which takes forms without schwas as its input. But, given that the prosodic structure is the main target of these adjustment processes, we deduce that the input MA loans to borrowing are syllabified words containing schwa. We thus consider the change that items in (6) above undergo is a case of schwa strengthening.

The schwa vowel in items such as *ləx^wbaɾ* and *lməqla* turns into a full vowel, viz. *lax^wbaɾ* and *lmaqla* respectively. This process is a case of schwa strengthening which enhances the feature content of the reduced vowel by acquiring the features [-high], and [+back]. The rule accounting for this process can be formulated as follows.

(7)

$$\text{ə} \longrightarrow \text{a [(C)C-]}$$

This schwa strengthening rule does not operate in all loanwords in which schwa occupies the initial syllable. Consider the following items.

(8)

MA	AST	Gloss
<i>ləmžəɾɾ</i>	<i>ləmžəɾɾ</i>	‘drawer’
<i>ləmelləm</i>	<i>ləmɛəllm</i>	‘craftsman’
<i>ləmžməɾ</i>	<i>ləmžəmmɾ</i>	‘brazier’

The items above differ from those in (6) above in that the second syllable of the former does not contain a full vowel. This divergent behavior can be explained by the syllable weight requirements in AST. The items which contain a full vowel in the second syllable tend to undergo schwa strengthening to make the initial syllable more prominent than the second. Thus, the main structural difference between the items in (6) and those in (8), and which motivates schwa strengthening in (7), is the presence of CV(C) as a second syllable in the items in (6) but not in (8). This creates a situation of syllable prominence which seems to be tolerated in *ləmžəɾɾ* but not in *ləbzaɾ*. Thus, prominence adjustment triggers schwa strengthening in the

first item, thus yielding *labzər*, but not in the second viz. **lamžər*. We need thus to reformulate the schwa strengthening rule to accommodate this new provision as follows.

$$(9) \quad \text{ə} \quad \longrightarrow \quad \text{a [(C)C- (C) CV]}$$

Again, the prosodic motivation of this alternation is enhanced by a mirror image process which reduces the vowel /a/ into schwa in Tashelhiyt items borrowed into MA such as *laštwan* > *šəštwan* ‘esplanade’ or deletes the vowel altogether as in *tiwizi* > *twiza* ‘collective work’.

The other type of alternation which involves the strengthening of the schwa vowel of the initial syllable is accounted for by the following principle.

(10) Strengthening of Schwa Vowel

The schwa occurring in the initial syllable is interpreted as a full vowel when followed by a full vowel syllable.

Optimality would account for this change by resorting to the same set of the constraints ranked as follows:

(11) MAX (no deletion) >> PARSE SEG >> ALIGN (Ft (σs σw) trochaic R >> DEP-V (No vowel insertion).

/lx ^w .baɾ/	MAX (no deletion)	PARSE SEG	ALIGN (FT trochaic, R)	DEP-V (No insertion)
a. lx ^w .baɾ		*!	*!	
b. ləx ^w .baɾ			*!	*
☞ c. lax ^w .baɾ				*

The forms *lx^w.baɾ* and *ləx^w.baɾ* violate at least two constraints and thus do not qualify as optimal output. The words in the following section undergo full vowel insertion.

4. Phonological [a] insertion

The same initial syllable is the target of the insertion of a full vowel viz. /a/, though its nucleus is already filled by a high vowel. Consider the following examples.

(12)

	MA	AST	Gloss
a.	<i>ssiba</i>	<i>ssayba</i>	‘anarchy’
	<i>zzitun</i>	<i>zzaytun</i>	‘olives’
	<i>llimun</i>	<i>llaymun</i>	‘oranges’
b.	<i>ttušil</i>	<i>ttawšil</i>	‘receipt’
	<i>luqat</i>	<i>lawqqat</i>	‘appointed times’
	<i>lyuməyya</i>	<i>lyawmiyya</i>	‘calendar’

A situation of hiatus results from the insertion of /a/ before /i/ or /u/. i.e. *zzitun* >> **zzaitun*, and *luqat* >> **lauqat*. This is remedied by changing the vowel into a glide y or w, a productive process in Tashelhiyt termed vowel glide alternation.

The form *ssayba* violates only the lowest ranked constraint viz. DEP-V. The constraints are ranked as follows:

(13) MAX (no deletion) >> PARSE SEG >> Align (Ft (σσ σw) trochaic R >> Dep.V (No vowel insertion)

/ssiba/	MAX (no deletion)	PARSE SEG	ALIGN (FT trochaic, R)	DEP-V (No insertion)
a. ssi.ba			*!	
☞ b. ssay.ba				*

A basically similar process takes place in the following set of MA loans.

(14)

MA	AST	Gloss
<i>ttilifun</i>	<i>tталifun</i>	‘telephone’
<i>bišklit</i>	<i>bašklit</i>	‘bicycle’
<i>fliyyu</i>	<i>flayyu</i>	‘pepper mint’
<i>ttisaε</i>	<i>ttasie</i>	‘space’

In the MA forms above, the initial syllable is headed by an /i/ vowel. The same position is filled by the mid vowel /a/ in the AST forms. There are two possible ways to account for this alternation. The first one suggests that this involves a feature changing process, whereby [-consonantal, -round, + high] becomes [-consonantal, - high, - round]. This is supported by the assumption that the vowel /a/ is the least marked vowel in Tashelhiyt (cf. Bensoukas, 2002, 2003). The second analysis would account for this alternation by considering it as a case of vowel epenthesis which operates in the forms in (12) above. According to this analysis, the form *ttilifun* undergoes /a/ epenthesis and becomes **ttailifun*. The /i/ turns into its corresponding glide to avoid vowel hiatus, viz *ttaylifun*⁴. The glide then deletes to derive *tталifun*. Although it is costly in terms of the number of the processes it involves, the second analysis proves to be more adequate in the sense that it adheres to a more general and unified account for the adjustments occurring in the initial syllable of certain loanwords which are motivated by syllable weight requirements.

Certain segments tend to geminate in certain syllable positions. In the set below, the onset of the second syllable is geminated.

⁴ This postulation goes along with the general process of /a/ insertion occurring in many cases of MA loan nouns. To account for the alternations in 12 above as a case of vowel change (i > a and u > a) would miss this generalization.

(15)

MA	AST	Gloss
<i>ʔʔaεun</i>	<i>ʔʔaεεun</i>	‘pestilence’
<i>ʔʔaqa</i>	<i>ʔʔaqqqa</i>	‘(solar) energy’
<i>baqi</i>	<i>baqqi</i>	‘still /any more’
<i>ʔhayat</i>	<i>ʔhayyat</i>	‘life’

The items in which the initial syllable is geminated are *baqi* ‘still/not yet’, *ʔaεun* ‘plague/pest’ and *ʔhayat* ‘life’ which surface in AST as *baqqi*, *ʔʔaεεun*, and *ʔhayyat*, respectively. Again, the gemination of the coda of the second syllable results in strengthening the weight of the initial syllable. This alternation results in the creation of the coda of the initial syllable, and contributes, accordingly, to the increase of its weight content.

Another process which affects the initial syllable consists of the deleting schwa of the second syllable in the borrowed form. Consider the following instances.

(16)

MA	AST	Gloss
<i>kaməyyu</i>	<i>lkamyu</i>	‘lorry’
<i>lmaryəyu</i>	<i>lmaryu</i>	‘wardrobe’

The deletion of schwa in (16) is followed by the simplification of the geminate⁵. This can be explained by the fact that schwa deletion has resulted in the degeneration of the second syllable. This in turn has led to the redistribution of segments over syllable nodes.

We would thus formulate a unified rule to account for all these processes which increase the weight of the initial syllable of certain loanwords as follows:

(17) Initial Syllable Prominence Constraint

The initial syllable is prominent (stressed) when it does not co-occur with a superheavy syllable.

$$\sigma_w \longrightarrow \sigma_s [- \sigma_w]$$

We can conclude that most alternations occurring in the items above affect the initial syllable mainly. The different adjustment processes, i.e. schwa strengthening, initial /a/ insertion and vowel glide insertion, gemination, or second syllable degeneration result in one way or another in the increase of the weight of the initial syllable. Thus, the input syllable structure of this category of loanwords is not maintained. Prosodic adjustment processes tend to degenerate or alter the internal structure of these syllables. This is motivated by the integration of these forms into the AST phonological and morphological systems.

⁵ There are exceptions to this process in which the geminate is maintained, viz. *ʔʔuʔəyya* ‘flea’ and *lfuqyya* ‘a kind of dress’

5. Conclusion

In this article, we have investigated a prosodic adjustment process of a particular set of MA loanwords when integrating AST phonological system. This process results in phonologically and morphologically induces changes namely state marker prefixation, phonological a- insertion, schwa strengthening, and initial syllable coda gemination. Theoretically, these adjustment processes are accounted for by ranking of a set the faithfulness constraints MAX (no deletion) >> PARSE SEG >> Align (Ft (σ σ w) trochaic R >> Dep.V (No vowel insertion).

We have seen that the relevance of studying these different processes stems from the fact that they all yield a unified prosodic outcome that of making the initial syllable prominent while being integrated into the prosodic structure of AST. We thus conclude, following the findings in Marouane (2005), that these processes triggered by AST prosodic integration requirements reveal an important tendency of prosodic structure of AST, namely the strengthening of the initial syllable. The fact that these processes operate productively in MA loanword integration enhances the prosodic tendency within AST to make initial syllables with a full vowel prominent.

Bibliography:

Bensoukas, Karim (2017), No Schwas in Amazigh Open Syllables: Why the Mismatch? In Allati, A. (ed.), *Auréoles Berbères- Mélanges Offerts à Michael Peyron*, 209-226. Köln: Rüdiger Köppe Verlag.

Bensoukas, Karim (2002), The Emergence of the Unmarked in Berber Epenthetic Vowel Quality. ms. Mohamed V University, Faculty of Letters, Rabat.

Bensoukas, Karim (2006/2007), Variable Syllable Weight in Amazighe. *Languages and Linguistics* 18&19, 31-58.

Davidson, Lisa, and Rolf Noyer. (1997), Loan phonology in Huave: Nativization and the ranking of faithfulness constraints. In Brian Agbayani, and Sze-Wing Tang (Eds.), *The Proceedings of the 15th West Coast Conference on Formal Linguistics*, pp. 65-79. Stanford, CA: Center Study Language & Information.

Faizi, Rdouane (2002), *Stress and Syllabicity in Goulmima Tamazight Berber: A Metrical Approach*. Doctorat dissertation, Mohamed V University, Faculty of Letters, Rabat.

Hyman, L. (1970), The Role of Borrowing in the Justification of Phonological Grammars. *Studies in African Linguistics* 1, 1-48.

Itô, Junko, and Armin Mester (1995), The core-periphery structure of the lexicon and constraints on reranking. In Jill Beckman, Laura Walsh Dickey, and Suzanne Urbanczyk (eds.), *Papers in Optimality Theory. University of Massachusetts Occasional Papers in Linguistics* 18: 181-210. Amherst, UMASS: Graduate Linguistic Student Association.

- Kaye, Jonathan, and Barbara Nykiel (1979), Loan words and abstract phonotactic constraints. *Canadian Journal of Linguistics*, 24, 71-93.
- Kenstowicz, Michael (2003a), Saliency and similarity in loanword adaptation: A case study from Fijian. Unpublished manuscript, MIT. Retrieved August 11, 2005, from <http://web.mit.edu/linguistics/www/kenstowicz/kenstowicz-03.pdf>
- Kenstowicz, Michael (2003b), The role of perception in loanword phonology. A review of *Les emprunts linguistiques d'origine européenne en Fon* by Flavien Gbe□to, Köln: Rüdiger Köppe Verlag, 2000. *Studies in African Linguistics*, 32, 95-112.
- Miao, R. (2005), *Loanword Adaptation in Mandarin Chinese: Perceptual, Phonological and Sociolinguistic Factors*. PhD Dissertation, Stony Brook University, New York.
- Marouane, Mohamed (1997), *Word Stress and Consonant Syllabicity in Ayt Souab Tashelhit Berber*. D.E.S thesis, Mohamed V University, Faculty of Letters, Rabat.
- Marouane, Mohamed (2005), *Prosodic Adjustment of the Moroccan Arabic Loanwords in Ayt Souab Tashelhiyt Berber*. Doctorat dissertation, Mohamed V University, Faculty of Letters, Rabat.
- Marouane, Mohamed (2009), Gradual Integration of Moroccan Arabic Loanwords in Ayt Souab Tashelhit. *Asinag* 2, p. 111-129.
- McCarthy, John, and Alan Prince (1993), *Prosodic morphology: Constraint interaction and satisfaction*. Rutgers University Center for Cognitive Science Technical Report 3. ROA-482.
- Paradis, Carole (1996), The inadequacy of filters and faithfulness in loanword adaptation. In Jacques Durand, and Bernard Laks (eds.), *Current trends in phonology: Models and methods*, pp. 509-534. Salford: University of Salford Publications.
- Paradis, Carole, and Darlene LaCharité (1997), Preservation and minimality in loanword adaptation. *Journal of Linguistics*, 33, 379-430.
- Paradis, Carole & Darlene LaCharité (2001), Guttural Deletion in Loanwords. *Phonology* 18 (2) : 255-300.
- Peperkamp, Sharon (2002), *On the learnability of loanword adaptations*. Unpublished manuscript, Laboratoire de Sciences Cognitives et Psycholinguistique, Paris & Université de Paris 8. Retrieved August 11, 2005 from <http://www.ehess.fr/centres/lscp/persons/peperkamp/learnability.pdf>
- Peperkamp, Sharon, and Emmanuel Dupoux (2003), Reinterpreting loanword adaptations: The role of perception. *Proceedings of the 15th International Congress of Phonetic Sciences*, pp. 367-370. Retrieved August 11, 2005, from <http://www.ehess.fr/centres/lscp/persons/peperkamp/ICPhS.pdf>
- Prince, Allan and Paul Smolensky (1993); *Optimality theory: Constraint interaction in generative grammar*. Rutgers University Center for Cognitive Science Technical

Rose, Yvan (1995), *Minimalité, préservation et tolérance dans les emprunts français en kinyarwanda*. M.A. Thesis. Université Laval.

Singh, R. (1987), Well-formedness conditions and phonological theory. In W. U. Dressler (Ed.), *Phonologica 1984* (pp. 273–285). Cambridge University Press

Steriade, D. (2001b), Directional asymmetries in place assimilation: A perceptual account; In E. Hume & K. Johnson (Eds.), *The Role of Speech Perception in Phonology* (pp. 219-250), New York: Academic Press.

Uffmann, Christian (2001), Patterns of vowels epenthesis (not only) in Shona loanwords. In Caroline Féry, Anthony Dubach Green, and Ruben van de Vijver (eds.), *Proceedings of HILP 5*, pp. 193-211. Potsdam: University of Potsdam. Retrieved August 11, 2005, from <http://staff-www.uni-marburg.de/~uffmann/docs/hilp.pdf>

Uffmann, Christian (2004), *Vowel Epenthesis in Loanword Phonology*. Doctoral dissertation, Philipps-Universität Marburg, Germany.

Ulrich, Charles H. (1997), Loanword adaptation in Lama: Testing the TCRS model. *Canadian Journal of Linguistics*, 42, 415-463.

La symbolique de la main en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème *afus* □□□□ en contexte phraséologique

Abdelâali Talmenssour
Université Ibn Zohr, Agadir

The aim of this paper is to contribute to have a good grasp of the symbolism of the 'hand' in Amazigh, particularly in a context of linguistic phraseology. Through this study we shall try to describe the polysemy of the lexeme □□□□ in a context of idiomatic phraseology by describing in details the semantic and symbolic values associated with this noun in Tachelhit, and by describing its different uses and various meanings.

L'objectif de cet article est de contribuer à mieux cerner la symbolique de la 'main' en amazighe, notamment dans un contexte de phraséologie linguistique. A travers cette étude nous essaierons de décrire la polysémie du lexème *afus* □□□□ dans un contexte de phraséologie idiomatique, en dégagant les valeurs sémantiques et symboliques associées à ce nom de partie du corps en tachelhit, tout en proposant un modèle d'analyse sémantique des expressions idiomatiques applicable pour une variété de corpus.

Soutenant l'idée que le sens ne peut être appréhendé qu'à travers la diversité des usages du mot, notre projet de description de la signification lexicale privilégie un modèle holistique où le sens d'un mot doit être cherché dans la convergence et la concrétion de l'ensemble de ses emplois. Nous partons des énoncés globaux comme des dispositifs synthétiques de significations (ou de valeurs)¹ pour aboutir à la signification des unités lexicales comme une concrétion à partir des usages. La signification des unités lexicales est accessible à travers la convergence de leurs emplois et non à partir d'un sens supposé premier du mot, auquel viendraient s'ajouter des sens seconds supposés dériver de cette première couche d'invariance.

Notre projet de description sémantique fait ainsi une place importante au figement et à la phraséologie idiomatique, qui sont les meilleurs révélateurs de l'identité sémantique des unités lexicales. Nous estimons que le figement est un phénomène coextensif au langage et non pas un phénomène dérivé ou secondaire. Les expressions figées font partie intégrante du lexique général de la langue, elles en constituent une part considérable. Ce fait est illustré d'abord par la variété des

¹ Ici, la valeur est quelque chose qui s'isole dans un monde des représentations, un emploi caractéristique qui s'isole et qui s'illustre idéalement dans ces emplois idiomatiques.

unités codées dans la langue et par la phraséologie en général. Loin d'être un phénomène marginal, le figement est un phénomène universel, un mécanisme linguistique commun à toutes les langues naturelles, participant à la production linguistique et à la génération lexicale.

Parmi les critères de figement avancés par les différents auteurs ayant traité du phénomène de la phraséologie linguistique, on peut citer les principaux critères que sont la non-compositionnalité, l'opacité sémantique et le figement syntaxique¹. Le figement peut ainsi concerner les trois niveaux d'analyse, puisqu'il peut s'agir d'un (i) figement syntaxique : l'ensemble de contraintes syntaxiques affectant les possibilités combinatoires et transformationnelles, l'impossibilité de changer l'ordre des mots du groupe locutionnel; d'un (ii) figement morphosyntaxique et lexical : l'impossibilité d'effectuer des changements au sein de la phrase² ; et d'un (iii) figement sémantique : le sens est dit « opaque » et « non compositionnel »³.

Par rapport au critère de la *non-compositionnalité*, plusieurs linguistes ont fait le constat qu'une expression figée n'a pas de lecture compositionnelle. Le phénomène de figement s'explique ainsi par la non-correspondance partielle ou totale entre le sens global unitaire de l'expression idiomatique et le sens de ses mots (unités lexicales ou grammaticales) constitutifs, d'où la suppression de l'autonomie syntaxique de ceux-ci.

Sur le plan sémantique, la compréhension des expressions figées ne se fait pas de manière linéaire, c'est-à-dire que le sens de l'expression ne correspond pas au cumul des sens reconstitués et ressentis de ces constituants. Le sens idiomatique se comprend alors comme un bloc non-compositionnel, il est irréductible au morcellement « conceptuel » relevant des constituants de l'unité linguistique. Sur le plan syntaxique, les constituants de ces expressions sont en principe inséparables et représentent une cohésion absolue entre eux parce qu'ils se refusent à toute modification ou transformation.

La compréhension (interprétation) a donc souvent été abordée en termes de transparence ou d'analysabilité concernant la contribution des différentes parties de l'expression.⁴ Mais plutôt que de non-compositionnalité, Martin (1997 : 297-8) préfère parler d'un « enrichissement sémantique », qui peut être plus ou moins étendu, dans la mesure où une séquence de mots peut signifier plus que l'addition de ses parties. La non compositionnalité est présente dans la langue dans sa totalité, mais plus une séquence de mots s'enrichit sémantiquement, plus elle se rapproche

¹ Ou « syntaxe marquée » selon Gross (1996).

² Ces changements peuvent concerner aussi bien les variations morphosyntaxiques que les commutations affectant les éléments lexicaux.

³ Comme précisé dans Martin (1997 : 293), « Une locution est caractérisée par sa non-compositionnalité. »

⁴ Comme l'écrit G. Gross (1996 : 154), « une construction est dite *compositionnelle* quand on peut déduire son sens de celui de ses éléments composants reliés par une relation syntaxique. » Mais, comme l'a fait remarquer Langacker (1987), la compositionnalité totale fait plutôt l'exception que la règle dans l'usage linguistique: « Linguistic phenomena lend themselves more easily to claim of *partial* rather than full compositionality. » [Langacker (1987: 449)].

de la locutionnalité.

Par le critère de l’*opacité sémantique* (ou sens opaque), on entend que la compréhension est limitée, dans le sens où le décodage sémantique est impossible lorsqu’on ne connaît pas le sens particulier (sens idiomatique) de l’expression.¹ Il y a cependant bien des expressions qui sont « transparentes » et qui sont pourtant considérées par les locuteurs comme figées. L’interprétation (sémantico-pragmatique) dépend donc principalement de la situation d’énonciation. Sans contexte d’énonciation, une expression resterait toujours en quelque sorte « opaque ». Il est même impossible de trouver des expressions figées qui ne dépendent pas de contexte d’énonciation.

Plusieurs auteurs ont avancé l’opacité sémantique comme critère de figement, mais ‘sens opaque’ ne veut pas dire ‘sens non motivé’. Nous nous inscrivons en faux contre la thèse de la non-compositionnalité, dans la mesure où il y a toujours une certaine prédictibilité du sens idiomatique. Dans une expression figée, le motif lexical reste identifiable à partir de sa structure sémantique (genèse interne ou constitutive).

La conception actuelle de la compréhension des expressions idiomatiques est bien loin de celle qui était admise quand on les considérait en bloc comme des syntagmes non compositionnels, totalement figés. Comme beaucoup de travaux récents l’ont souligné, les expressions idiomatiques restent, pour une grande part, motivées linguistiquement (sémantiquement).²

Pour de nombreuses expressions idiomatiques, la relation entre les constituants et la signification reste donc sémantiquement motivée.³ On peut donc déterminer le lien sémantique entre les composants constitutifs si l’on prend en compte à la fois

¹ Notons au passage que la connaissance des expressions idiomatiques (ou ce que d’autres appellent le capital phraséologique) varie d’un locuteur à l’autre. Ce qui nous renvoie à un autre critère de figement : le principe de la « mémorisation », puisqu’il est nécessaire qu’une locution soit mémorisée. Comme l’affirme El Adak (2006), la mémorisation est également un critère nécessaire pour l’identification des formes locutionnelles. Par son signifiant polylexical, la locution, au même titre que l’unité lexicale simple de la langue, est mémorisée par les locuteurs. Grunig (1997 : 225) résume les deux critères de polylexicalité et de mémorisation en ceci : « Une locution serait un syntagme complexe inscrit durablement en mémoire et inversement, tout syntagme complexe ainsi mémoriellement inscrit serait une locution ». [Cité dans El Adak, 2006 : 34]

² « Plusieurs expressions sont analysables (ou décomposables) ; les sens (des unités lexicales composantes) contribuent indépendamment au sens global de l’expression. » (Gibbs, 1994); « Une expression figée garde toujours un degré d’analysabilité. » (Langacker, 1987)

³ Ce constat a aussi été affirmé par El Adak (2006), dans son étude consacrée aux expressions idiomatiques en tarifit, et qui aboutit à cette même conclusion, à savoir que la plupart des expressions idiomatiques sont compositionnelles.

L’idée a déjà été exprimée par Nicolas Ruwet (1983 : 33) : « Le comportement des expressions idiomatiques ne peut se comprendre ni par leur seule forme, ni par leur seul sens, mais par la relation entre leur forme et leur sens- ce qui revient à dire que les expressions idiomatiques sont, à des degrés divers, analysables et que le sens littéral (ou le sens littéral de leur constituants) reste presque toujours pertinent. »

la structure syntaxique et sémantique de l'expression, dans une perspective holiste, sans distinguer les deux niveaux. Les unités linguistiques doivent ainsi être prises dans cet ensemble et non individuellement, l'expression examinée dans sa totalité.

Dans la présente étude, et à travers l'analyse de corpus, nous essaierons de décrire la polysémie du lexème □□□□ en contexte de phraséologie linguistique. Nous tâcherons également de présenter les différents schémas syntaxiques et les schèmes de génération sémantique caractérisant ces constructions idiomatiques et mettre en évidence leur organisation interne et leur structuration sémantique.¹

I. Organe de la préhension et du toucher

1. Le lexème □□□□ renvoie à des valeurs sémantiquement associées : « Prise, préhension, disposition, possession, sollicitation, etc. »

Véritable prolongement du corps, la 'main' est l'organe doté de la plus grande mobilité et autonomie de mouvement. Le geste de la main peut signifier aussi bien la mise en service et l'utilisation de l'objet que la disposition et la possession matérielle. Ce geste peut signifier la sollicitation et le désir de possession, ou bien, l'accès à l'objet, l'atteinte et l'appropriation de l'objet. Enfin, ce geste peut désigner la connaissance et la réalité objectives qu'offre la prise en main et le toucher par lequel la main s'informe, mais aussi par la manipulation des objets auxquels elle peut avoir accès.

¹ Liste des signes et abréviations utilisés dans le texte :

(exp) : expression métaphorique (lexicalisée)

(id) : expression idiomatique

= : paraphrase du sens idiomatique

Fr. : équivalent français

Lit : traduction littérale

Part. O : particule d'orientation (d/nn)

Pragm. : apport pragmatique

qqch. : quelque chose

qqn : quelqu'un

Var. : variante

vs. : Versus. i.e. à distinguer d'un autre emploi (différent) ou une structure différente.

1.1. Accès, disposition

1.1.1. Accès, atteinte. Portée, disposition :¹

ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. La main l’atteint.

Etre accessible, facile d’accès. Fr. A portée de mains.

vs. ⵜⵜ ⵜⵜ ⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ! (id) Lit. Que la main ne l’atteigne pas !

= Il faut la mettre à l’abri. De ce qu’il faut protéger, mettre à l’abri des sollicitations.

1.1.2. Accès, atteinte. Moyen d’accès :

ⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Il n’y a pas la main vers qqch.

a- Etre bien protégé. b- Etre inaccessible.

1.1.3. Mettre hors d’atteinte, protéger :

ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜ [ⵜⵜⵜ] (id) Lit. Mettre la main sur qqch.²

Garder qqch. soigneusement, la protéger.

Soit ici dans l’énoncé injonctif :

ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜ ! Lit. Mets la main sur les documents !

= Il faut les garder précieusement/ les garder en lieu sûr.

1.1.4. Atteindre, porter atteinte :

ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. La main peut l’atteindre (l’atteint).

a- Etre facile d’accès, accessible. b- Etre fragile. A protéger, garder à l’abri.

vs. ⵜⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Les mains lui portent atteinte.

= C’est fragile! Il faut la mettre à l’abri. De ce qui peut s’abîmer à cause du contact des mains.

¹ Ces valeurs sémantiques s’entrecroisent et s’enchevêtrent au sein d’une même catégorie sémantique. Nous avons voulu distinguer les différentes valeurs par simple souci de clarté et essayé de spécifier certaines nuances sémantiques en séparant les différents emplois idiomatiques présentés au sein d’une même rubrique.

² Pour déterminer les différentes propriétés sémantiques activées par les collocations linguistiques, nous serons amené à prendre en compte, dans la description de la signification lexicale et de la polysémie nominale, les différents emplois des verbes supports et des prépositions introductrices dans ces structures figées qui renvoient directement à des valeurs sémantiques, et qui contribuent à la polysémie nominale et à l’émergence de propriétés extrinsèques (PE) découlant des types de rapports que le sujet entretient avec les « objets » de référence.

Dans ce type de constructions linguistiques, la préposition joue le rôle d’un « opérateur de polysémie » pour son nom régime : « [...] en soulignant que la préposition est un opérateur de polysémie pour son nom régime- revient à mettre l’accent sur le fait que la préposition relie non des mots, mais des représentations.» (Cadiot, 1997 : 24)

1.2. Sollicitation, disposition

1.2.1. Sollicitation, utilisation :

□□□□□ □□ □□□□□□ (id) Lit. Il y a trop de mains à (utiliser) qqch.

a- Etre très convoité, très sollicité (d'un objet utilitaire). b- S'user à force d'être utilisé/ sollicité.¹

Altération d'un outil (objet) suite à une fréquente ou mauvaise utilisation.

1.2.2. Sollicitation, disposition:

□□□□□ □□□□□□ □ □□□□□ (exp) Lit. Les mains sont nombreuses pour le plateau.²

= Quand la demande dépasse l'offre. L'impossibilité de répondre ou de donner satisfaction à la demande de chacun.

1.2.3. Disposition, offre :

□□□ □ □□□□□ □□□ □□□□□□ (id) Lit. Prendre avec les mains et les pieds.

= On peut se servir comme on veut, autant qu'on le souhaite.

Se servir à volonté, à rassasiement. Surabondance.

1.2.4. Disposition, offre, mise en vente :

□□□□□ □□ □ □ □□□□ (id) Lit. Ça lui est resté dans la main.³

= Il n'y a personne pour le/la lui acheter/reprendre.

D'un bien resté invendu, faute d'acheteurs ou d'acquéreurs potentiels.

2. Organe du toucher, la 'main' est symbole de la preuve, de la vérification et de l'objectivation

Le toucher est le sens qui participe le plus de la réalité objective. La 'main' prouve la réalité concrète et matérielle. La 'main' symbolise aussi la connaissance et la reconnaissance matérielles. C'est l'organe qui permet d'attester la vérité et d'en faire l'expérience réelle ou la démonstration.

2.1. Prise en main, saisie :

□□□ □□□□□ □ [□□□] (id) Lit. Mettre la main à qqch⁴.

¹ Nous distinguons deux sens (a) et (b) par simple souci de clarté. En réalité, il n'y a pas lieu de les séparer. Dans l'usage, les deux sens idiomatiques s'enchevêtrent et restent intimement liés dans l'interprétation sémantique.

² i.e. Il y a trop de mains pour la table/ le plateau.

³ Sens spécifique. Le pronom anaphorique renvoie ici à l'« objet mis en vente ».

⁴ Force est de constater que l'interprétation sémantique est étroitement dépendante, pour ce type de structures, du réseau des prépositions introductrices et des valeurs interprétatives

La symbolique de la ‘main’ en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème □□□□ en contexte phraséologique

Attraper/ saisir qqch, l’avoir en main.

2.2. Prise en main, utilisation :

□□ □□□ □□□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il/ça n’a jamais été dans sa main.

Ne pas avoir eu l’occasion d’avoir qqch. en main, de s’en servir.

3. Organe de la prise et de la préhension, la ‘main’ est symbole de possession et de pouvoir.

Le lexème *afus* □□□□ renvoie à un ensemble de propriétés ou caractéristiques comportementales en tant que valeurs sémantiques symboliquement associées : « Possession, disposition, pouvoir, contrôle, ressort, attribution, compétence, puissance, autorité, maîtrise, etc. ».

3.1. Possession, disposition :

i. Possession :

□□ □□□ □□□ □ □□□□ (id) Lit. Il n’a rien (mis) dans la main. = Ne rien posséder.¹

Etre pauvre, être dans le besoin. Manquer de moyens ou de ressources.

ii. Disposition, mise à disposition :

□□□□□□ □ □□□ □□□□□□ □□□ (id) Lit. Tout est entre tes mains ! = Tu as

attribuables à chaque préposition.

Comme le souligne Cadiot (1997), « Dans le cas des expressions figées, la préposition n’a pas une simple relation de connexion, mais de construction lexico-syntaxique avec les verbes ‘support’, et généralement les verbes ‘opérateurs’. [...] Ce processus se caractérise par une modification du statut de sous-catégorisation actantielle des entrées lexicales. »

¹ Dans plusieurs cas, l’interprétation littérale reste improbable. Des interprétations littérales restent pourtant possibles dans des contextes spécifiques. Les expressions figées sont typiquement représentatives de ce type de conflit entre le sens littéral et son interprétation (sens idiomatique et/ou métaphorique).

L’interprétation sémantique des expressions figées n’est pas liée à nos connaissances du monde, qui nous renseigneraient sur leur validité, mais plutôt à leur homologation ou conventionnalisation. Ce qui veut dire que l’expression est figée par convention : les locuteurs perçoivent les locutions comme des structures figées, des unités mémorisables et mémorisées. Les mots de la collocation linguistique sont ressentis par le locuteur comme formant une unité, en ce sens que les mots de l’expression forment une unité, ou bloc figé, sur les plans syntaxique et sémantique. L’expression figée est donc considérée (ou perçue) par le locuteur comme une unité linguistique (une lexie), et cela recoupe tous les groupes de mots aptes à être ressentis comme une unité fixe ou stable par les locuteurs de la langue. Le locuteur peut ainsi détecter intuitivement entre deux expressions laquelle est une phrase libre et laquelle serait une phrase figée, et peut décider qu’un groupe de mots est plutôt figé ou moins figé. Cette intuition locutionnelle s’exprime sous forme de jugements et permet aux locuteurs de faire ces distinctions au sein du lexique général de la langue.

tout à (ta) disposition.

Avoir qqch. à sa disposition, à sa portée.

iii. **Mise à disposition, sous contrôle :**

□□□ □□ □□ □ □□□□ (id) Var. □□□ □□ □□ □ □□□□ (id) Lit. Je te la mets/laisse dans la main.

= Je te la confie. Confier (qqch/qqn) à qqn.

□□□□ □ □□□□ □□□□ (id) Lit. Elle est entre (dans) vos mains ! = Je vous la confie, prenez-en soin.

Confier qqn/qqch à qqn pour en prendre soin.

iv. **Emprise, contrôle :**

Dans l'énoncé assertif : □□□□ □ □□□□ □□□ (id) Lit. C'est dans sa main ! = Il en a le contrôle.

Contrôler, maîtriser la situation.¹

3.2. Disposition, pouvoir d'action, contrôle.

i. **Disposition, sous contrôle :**

□□□ □ □ □□□□ (id) Lit. Il est tombé dans la main. = On l'a (finalement) arrêté.

Mettre la main sur qqn. Fr. Mettre la main au collet à qqn.

ii. **Disposition, pouvoir d'action :**

□□□ □ □ □□□□ □□□ (id) Lit. Il est tombé dans sa main.

Avoir l'occasion de disposer de qqch/qqn. Le côté opportuniste de l'occasion.

Fr. Avoir sous la main.

vs. □□□ □ □ □□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il est tombé sous sa main.

Etre à la merci de qqn, subir le pouvoir de qqn.

iii. **Pouvoir d'action, profit :**

□□ □□□□□ □□□□ (id) Lit. Il n'a pas de main. = Il n'a pas saisi l'occasion.

Ne pas avoir profité d'une bonne conjoncture.²

iv. **Pouvoir d'action, pouvoir, ressort :**

¹ Soit encore dans l'expression métaphorique : □□□ □□□□□ □□□□□□ □ □□□□ □□□ (exp) Lit. Il a mis (tout) le monde dans sa main. (a) Avoir l'impression de tout contrôler ; (b) Se croire à l'abri.

² Utilisée souvent sous une forme exclamative: □□□ □ □□□□ □□ □□□□□ □□□□! = On n'a pas su en profiter !

Manquer une bonne occasion (et sentiment de remord qui s'en suit).

La symbolique de la ‘main’ en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème ⵜⵜⵜⵜ en contexte phraséologique

ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ! (id) Lit. Il est dans sa main ! = C’est de sa compétence.

R ressortir, être de la compétence de qqn.

vs. ⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Il n’y a rien dans/en sa main. = Il ne peut rien là-dessus.

Ne pas avoir de pouvoir sur qqch. Ne pas être du ressort de qqn.

3.3. Pouvoir, attribution

i. Pouvoir de décision :

ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜ ⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. C’est dans sa main qu’il y a tout.= C’est lui qui commande.

Etre le patron, avoir les commandes. ± Fr. Avoir la haute main sur qqch.

ii. Le pouvoir de Dieu :

ⵜ ⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Mets-la dans la main de Dieu !

Déléguer son affaire, le sort de son entreprise, au pouvoir de Dieu. Fr. Le bras de Dieu.

iii. La délégation du pouvoir de jugement et/ou de sanction à Dieu :

ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Var. ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Il est entre les mains de Dieu.

= Son sort dépend de la volonté de Dieu.

vs. Sens spécifique:¹

ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜⵜ! (id) Lit. Nous sommes sous la main de Dieu !

= Notre sort dépend de la volonté de Dieu.

Pragm. Puisse Dieu faire que tout aille pour le mieux!

3.4. Liberté d’action

i. Liberté d’agir, de commander :

ⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Tout est sous sa main.

= Il a/ on lui a donné le plein pouvoir.

ii. Liberté d’action. Contrainte, autorité, soumission :

ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Il est sous la main.

Ne pas avoir la liberté d’agir, de décider.

vs. ⵜⵜⵜⵜ ⵜ ⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Il est sous sa main.

¹ Formule consacrée par l’usage.

Etre sous l'autorité de qqn. Dépendre de l'autorité de qqn. ±Fr. Avoir les mains liées.

II. Agent de l'action et de l'activité de l'individu

1. Agent de l'action de l'individu, la 'main' symbolise l'activité et le travail, l'adresse et l'habilité au travail, la droiture et le savoir-faire

1.1. Travail manuel ou artisanal : « Travail effectué avec la main », « Objet fait à la main »

Dans les locutions nominales suivantes :

□□□□ □ □□□ Lit. Ecriture de la main. = Texte manuscrit, écrit à la main.

□□□□ □ □□□ Lit. Couture de la main. = D'un article cousu à la main. Objet fait main, cousu main.

1.2. Agent du travail et de l'action de l'individu, le lexème □□□□ renvoie à l'activité professionnelle

Dans ces emplois, la 'main' est promue comme emblème du corps économique et social, dans le sens où le terme symbolise l'habilité et la compétence dans l'exercice du métier:

i. Savoir-faire, qualité de l'exercice du métier:

□□□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Sa main est tendre.= Il/elle est très doux/ douce.

a- Punir sans dureté. Fr. Avoir la main légère. b-Douceur dans la manière de prodiguer les soins.

ii. Don, prédisposition. Pouvoir de guérison :

□□□□ □□□□ □□□ (id) Var. □□□□□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Sa main est bonne. = Il a la main heureuse.

a- D'une personne compétente en médecine traditionnelle.

b- D'un taleb (guérisseur) pour l'efficacité de ses talismans.

iii. Don. Succès, réussite :

□□□□ □□□□□□□ □/□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il y a la 'baraka' dans sa main.

a- Avoir un don de guérisseur. b- Réussir ce que l'on entreprend. ±Fr. Avoir la main heureuse.

2. Main droite, main gauche

2.1. La polarité symbolique : gauche- droite

La symbolique de la ‘main’ en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème ⵜⵜⵜⵜ en contexte phraséologique

Dans l’usage des noms de parties du corps pour désigner les éléments de structuration de l’espace objectif, la latéralité (du corps humain) sert de support de repérage spatial. Les distinctions spatiales sont établies en fonction du corps qui constitue le schéma de référence par rapport auquel le monde peut s’ordonner. L’espace est ainsi ordonné à partir de l’homme, orienté dans le sens de la pesanteur, qui connaît la latéralité par l’usage des mains et l’horizontalité (devant) par la perception visuelle (Cf. Rousseau (1993)).

Dans l’usage, les deux termes ⵜⵜⵜⵜ et ⵜⵜⵜⵜⵜⵜ désignent respectivement la droite (côté droit) et la gauche (côté gauche). Les syntagmes ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜ et ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜ ne sont utilisés que dans un contexte précis, où l’on doit spécifier laquelle des deux mains il s’agit. Selon la distinction droite/ gauche, les mains sont chargées d’une polarité positive à droite et négative à gauche. Par conséquent, la main ⵜⵜⵜⵜ désigne (implicitement) la main droite. La main gauche étant réservée à des activités connotées négativement.

Dans cette bivalence droite-gauche, on peut inclure les dénominations ⵜⵜⵜⵜ « Sud » vs. ⵜⵜⵜⵜⵜⵜ « Nord » qui entrent dans cette échelle de valorisation droite-gauche. Dans la représentation collective de l’espace-temps, la polarité gauche-droite est ainsi promue qualitativement (symboliquement) pour désigner la « polarité cardinale » en tant que la « gauche » et la « droite » structurent les deux points cardinaux : le Nord et le Sud.

La culture amazighe a ainsi instauré la primauté du côté droit, de valeur positive, sur le côté gauche, de valeur négative, le gauche étant réservé aux activités dévalorisées. Par cette latéralité exprimée- offerte par le corps anatomique, une distinction symbolique est établie entre le côté droit « bénéfique » et le côté gauche « maléfique », opérant ainsi un choix préférentiel du côté droit, investissant la main droite d’une charge symbolique positive, qui se traduit notamment par une codification des techniques du corps, selon cette opposition/distinction régissant les activités de la main, que ce soit pour les actes mondains et les activités les plus ordinaires de la vie quotidienne que les activités et les pratiques plus spécifiques ou rituelles.

Ainsi, une prééminence, éthique et morale, est accordée à la main droite, la consacrant comme ‘bénéfique’ et ‘salutaire’ : la main droite étant liée au pur, au licite, et, donc, à toute activité positive, utile et profitable (manger, boire, préparation culinaire), gestualité codifiée et ritualisée (salutation (poignée de main), immolation, etc.) ; alors que la main gauche est associée à l’impur, voire à l’illicite (sorcellerie) et à toutes les activités dévalorisées (réservée à l’hygiène des parties intimes).

2.2. Main gauche, gaucherie

Le lexème ⵜⵜⵜⵜ renvoie à un ensemble de propriétés ou de caractéristiques comportementales : « Droiture, adresse. Compétence, habilité dans le travail. » :

i. « *Mains gauches* »

Maladresse, gaucherie :

ⵜⵜⵜⵜ ⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜⵜ (id) Lit. Les mains lui sont gauches.

a- Etre maladroit. b- Etre un incapable, un bon à rien.

Var.

□□□ □□□□□□ = Il est gauche.

Fr. Avoir des mains de beurre. Ne savoir rien faire de ses dix doigts.

Var.

□□ □□□□ □ □□□□□□ □□□ (id) Lit. Il ne maîtrise pas ses mains. = Il est maladroit.

Maladresse, risque de faire tomber qqch. Fr. Avoir des mains de beurre.¹

ii. « *Paroles gauches* »

Mauvais propos, langage grossier² :

□□□□□□□ □□□ □□□ □□□□□□□ (id) Lit. Ses paroles sont gauches. Etre grossier, tenir de mauvais propos.

Var. □□□□□□ □□□□□□ □□□ (id) Lit. Sa parole est gauche

Tenir de mauvais propos, parler dans un langage grossier.³

3. Agent du travail et de l'activité de l'individu, la 'main' est sémantiquement associée aux notions de « gain », de « profit » et de « bénéfice »

La 'main' évoque les idées de « richesse » et de « prospérité » en tant qu'emblème du corps économique.

3.1. Action heureuse, gain, profit :

□□□ □□□□□ □□□ (id) Lit. Il a tapé sa main. = Il en a bien profité.

Profiter d'une affaire, en tirer grand avantage.

vs. □□□ □□□ □□□□□ □□□ (id) Lit. Il y a tapé sa main.

Var. □□□□□□□ □□□ □□□□□ □□□ (id) Lit. Il y a embrassé sa main.

a- Saisir pleinement une occasion, profiter d'une opportunité.

¹ Ou encore sous la forme verbale □□□□□ « être gauche, être maladroit, être mauvais » : □□□□□□ □□□□□□ □□ ! = Cet enfant est (très) gauche !

² Le lexème □□□□□□□ fonctionne comme un qualificatif de valeur négative synonyme de « mauvais », et peut, dans ce contexte, commuter avec le morphème adjectif □□□ « mauvais ».

³A quelqu'un qui lui tient des paroles désobligeantes, un enfant peut répondre: □□□ □ □ □□□□□□□, □□□□□□□ □□□□□ □□□ !
Lit. Je t'ai frappé de la main gauche, tes paroles sont méchantes (gauches) ! [Destaing (1920)]

La symbolique de la ‘main’ en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème □□□□ en contexte phraséologique

Sortir gagnant d’une affaire, l’avoir bien conclue.

3.2. Commodité du profit, facilité du gain :

□□□ □□ □□□□ □ □□□□□□□ (exp) Lit. Il a mis (part.O) la main dans la crémère (baratte).

(a) Etre dans une situation avantageuse. (b) Profiter de la situation.

4. Rétention, suspension/abstention du projet d’action

Le lexème □□□□ renvoie à la fois à (i) l’agent de l’action et de l’activité de l’individu, à (ii) l’agent de l’exécution de l’action, et à (iii) la volonté et la liberté d’action.¹

4.1. Suspension de l’action, abstention du projet d’action

i. Prohibition, suspension de l’action :

□□□ □□□□/□□□ □□□□! (id) Lit. Lève la main! = Il ne faut pas toucher !

Interdiction, prohibition de toucher (à qqch.).

vs. □□□ □□□□ □□□□! (id) Lit. Lève ta main! = Ça suffit! Arrête !

Demander à qqn d’arrêter ce qu’il était en train de faire.

ii. Rétention, abstention du projet d’action :

□□□□ □□□□ (id) Lit. Il retient la main. a- Il reste tranquille; b- Il est très économe.

vs. □□ □□□□□□ □□□□ (id) Lit. Ça prend la main. = Ça prend beaucoup de temps.²

Un travail qui requiert une certaine patience et une continuité dans l’effort. Fr. De longue main.

4.2. Difficulté, peine, souffrance

i. Peiner à la tâche :

□□□□ □□□ □□□□ (id) Lit. Il y a passé (par) la main. = La chose n’était pas facile à réaliser.

(a) L’affaire ayant nécessité de grands efforts, (b) Le fait d’avoir rencontré des difficultés lors de sa réalisation. Travail difficile, multiplication des efforts. ±Fr. A

¹ Soit ici les collocations avec les verbes introducteurs □□□ « tenir, retenir », □□□ « lever » et □□ « passer (par) ».

² Agent du travail et de l’action de l’individu, le lexème □□□□ renvoie ici au « temps de réalisation ou d’exécution du travail ».

bras tendu.

ii. Difficulté, peine :

□□□□ □□□□ (id) Lit. Il est passé par la main.

Passer par des moments difficiles, passer par une rude épreuve.

iii. Faire souffrir, entraîner dans une situation difficile :

□□□□□ □ □□□□ (id) Lit. Il l'a fait passer par la main. = Il l'a tourmenté/ l'a fait souffrir.

Faire passer qqn par de rudes épreuves, l'entraîner dans des situations difficiles, le faire souffrir.

Var. Soit dans l'énoncé métaphorique :

[□□□ □□ □□□□] □□□□□□ □ □□□□ (exp) Lit. [C'est pour lui telle] la braise dans la main.

Situation difficile. Problème à régler sans délais.

III. Agent de l'action et de l'exécution de l'action de l'individu

Au plan symbolique, la 'main' est solidaire de l'esprit, elle en est l'instrument. Agents de l'action de l'individu, la pensée et le désir trouvent leur matérialisation à travers l'activité exécutée par la main.

1. Exécution, participation effective

1.1. Intention, volonté d'agir. Projet d'exécution :

□□□ □□ □□□ □□□□ (id) Lit. Il met (part.O) sa main vers qqn/ qqch.

= Il a l'intention de le faire, de s'en occuper, de s'y attaquer/atteler.

1.2. Affrontement, contact physique :

□□□ □□ [□□□□/□□□] □□□ □□□□! (id) Lit. Il a [même] mis (part.O) en lui la main !

Donner un coup à qqn. Passer à l'acte, ne pas s'arrêter aux paroles.

Var. □□□□ □□□ □□□□□□ (id) Lit. Ils y sont arrivés aux mains.

= Ils ont fini par se battre/ se donner des coups. Fr. En venir aux mains.

1.3. Participation effective. Mise en exécution :

□□□ □□ □□□ □□□□ (id) Lit. Il y a mis (part.O) la main.

Participer à une entreprise, la mettre en exécution. ± Fr. Mettre la main à la pâte.

La symbolique de la ‘main’ en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème □□□□ en contexte phraséologique

1.4. Engagement personnel. Payer les frais d’une entreprise :

Dans la structure elliptique: □□□□ □□ □□ □□□ □□□ ! (id) Lit. Attention, tu vas y mettre (part.O) !

Se voir obligé de payer de sa poche pour réparer les dégâts qu’on a causés soi-même.

Fr. Payer les pots cassés.

2. Retrait, abandon, désintéressement. Rejet, renoncement

« Retirer sa main de qqch. »

□□□□ □□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il a retiré sa main de (qqch.)

Var. □□□□ □□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il a retiré sa main de (qqch.) = Il s’en est retiré.

Se retirer d’une affaire, l’abandonner. Renoncer volontairement.

« Débarrasser sa main de qqch. »

□□□□□□ □□□ □□□□□□ □□□ (id) Lit. Il a débarrassé ses mains de qqch.

Se retirer d’une affaire, l’abandonner. Fr. Se laver les mains de qqch.

« Lever sa main de qqch. »

□□□□ □□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il a levé sa main de qqch.

Abandonner, se retirer volontairement d’une affaire.

« Lever la/les main(s) dessus de/sur (qqn/ qqch.) »

□□□□ □□□□□ □□□□ (id) Lit. Il a levé la main sur lui/elle.

a- Abandonner, délaissé une affaire. b- Lever la main sur qqn.

« Laver sa main de qqch. »

□□□□□□ □□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il a lavé sa main de qqch.

Se retirer d’une affaire. Ne plus vouloir en parler, en finir une fois pour toutes.

« Laver sa main sur qqn »

□□□□□□ □□□□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Il a lavé sa main sur qqn.

Ne plus avoir affaire à la personne.

IV. Siège de qualités morales, la ‘main’ symbolise la conduite et le comportement de l’individu

1. Prolongement de l’esprit et agent de l’action de l’individu, la ‘main’ est symbole de l’action effective et de la responsabilité

dans l'action

1.1. Responsabilité dans l'action, action volontaire¹

Agent de l'action et de l'exécution de l'action de l'individu, la 'main' est sémantiquement associée aux idées d'« implication », « inculpation » et de « compromission » dans la mesure où le nom-objet évoque l'exposition au danger et la responsabilité dans l'acte malencontreux de son sujet.

i. Participation effective. Action volontaire :

□□□□ □□ □ □□□□ □□□ (id) Lit. Il l'a fait par sa (propre) main.²

a- Réaliser qqch. personnellement. Participation effective.

b- Faire qqch. de sa propre initiative. Acte commis sans l'influence d'une personne étrangère.

ii. Action malheureuse, responsabilité dans l'action. Compromission, inculpation :

□□□ □ □□□□ □□□ (id) Lit. Sa main l'a frappé. = Il est la cause de son malheur.

Se compromettre. Etre la cause (à l'origine) de ses problèmes, de son malheur.

Var. □□□□ □□ □□ □□□□ □□□ (id) Lit. Sa main la lui a faite. = Il est la cause de son malheur.

Etre victime de sa mauvaise conduite.

vs. □□□□ □□ □□ □□□□□ (id) Lit. Sa main droite la lui a faite.³

Etre victime de sa gourmandise. ± Fr. Creuser sa tombe avec ses dents.

1.2. Responsabilité dans l'action, précipitation, compromission⁴

La notion de « démangeaison » exprimée par le prédicat introducteur □□ renvoie à l'envie d'agir et au manque de contrôle, le sujet présenté comme victime de la pression exercée par l'organe de l'action, qui le pousse à agir :

□□□□ □ □□□□□□ □□□ (id)/ □□ □ □□□□□ □□□□□□ □□□ (id) Lit. Ses mains lui démangent.

¹ Soit ici les collocations avec le verbe □□□ « faire ».

² Il existe un bon nombre d'expressions idiomatiques qui laissent paraître une certaine probabilité d'interprétation littérale, fortement ou faiblement envisageable. La transposition, ou le degré d'engagement des couches (ou strates) littérales, produit des effets de sens différents. Nous avons ainsi, d'un côté, un premier sens qui reste profondément associé à cette première couche de sens et, de l'autre, un deuxième sens idiomatique, où le nom de partie du corps exprime directement des valeurs sémantiques attribuées (idiomatiques) : on oublie les éléments sur lesquels on s'est appuyé pour créer du sens.

³ C'est sa (main) droite qui a causé sa perte.

⁴ Soit ici les collocations avec le verbe □□ « démanger »

La symbolique de la ‘main’ en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème □□□□ en contexte phraséologique

a- Etre prompt à frapper. Fr. Avoir la main leste. b- S’empreser, s’attirer des ennuis.

vs. □□□□ □ □□□□ □□□ (id) Lit. Sa main le démange.

S’attirer des ennuis, faire des bêtises.

vs. □□□□ □□□ □□□□□□ □□□! (id) Lit. Mes mains m’ont démangé ! = C’est moi qui l’ai cherché !

Regretter d’avoir fait qqch, regretter l’erreur que l’on a commise. ±Fr. Se mordre les doigts.

2. Agent de l’action de l’individu, la ‘main’ est symbole de pouvoir et de pouvoir d’action

2.1. Possibilité d’action. Facilité du geste :

« *Main légère* »

□□□□□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Sa main est légère/ rapide¹

a- Avoir une certaine agilité (rapidité) dans le travail. Fr. Avoir la main.

b- Etre prompt à donner des coups. Fr. Avoir la main leste.

c- Commettre des vols domestiques.

« *Mains longues/ bras long* »

i. Acte délictueux ou délinquant:

□□ □□□□□□ □□□□ (id) Lit. Il (part.O) met la main. = Il n’est pas (digne) de confiance.

Etre voleur, être capable de s’attaquer aux biens d’autrui.

ii. Acte de vol, appropriation des objets d’autrui :

□□□□□□ □□□□□□ □□□ (id) Lit. Ses mains/ bras sont longs. Commettre des vols, usurpation de droits.

iii. Pouvoir, influence :

□□□□□□ □□□□ □□□ (id) Lit. Son bras est long.

(a) Avoir du pouvoir, être influent. (b) Etre craint, redoutable.²

¹ Les collocations renvoient à des caractéristiques stabilisées promues au statut de propriétés essentielles.

² L’expression a donné naissance à la locution nominale (syntagme binominal figé) suivante, pour laquelle la langue n’a retenu que le sens (b), la cantonnant exclusivement dans la notion d’ « abus », ou d’ « usurpation de droits »:

□□□□□ □ □□□□ (Lit. La longueur du bras) = Le plein pouvoir. L’abus de pouvoir.

2.2. Pouvoir d'action, liberté d'action¹

« Etre à portée de main »

Prise, emprise, contrôle :

†KCC ◦⊙ ◦H:⊙ (id) Lit. Ça lui est entré(e) (en) la main.

a- Il a réussi à l'avoir. Avoir qqch. à (sa) disposition. b- Il contrôle/ maîtrise la situation.²

vs. †KCC ◦H:⊙ ||⊙ (id) Lit. Il est entré dans sa main.

a- Il est sous son emprise, sous son contrôle. b- Il est à sa merci.

vs. †KCC ⊙ ◦H:⊙ ||⊙ (id) Lit. Il est entré à sa main. = Il est sous son emprise.

Liberté de disposer de qqn, une fois l'avoir mis sous contrôle. Fr. Tomber entre les mains de qqn.

« Etre hors de portée »

Pouvoir, attribution, contrôle :

†HH◦† ◦H:⊙ (id) Lit. C'est hors de la main. Ne plus avoir de contrôle (sur qqch.).

vs. †HH† ◦H:⊙ †! (id) Lit. Ça sort de ma main. = Cela dépasse mes attributions !

Attribution, pouvoir d'action.

vs. †HH† ◦⊙ ◦H:⊙ (id) Lit. Ça lui est sorti de la main. = Il ne peut rien y faire.

Ne plus avoir le contrôle sur qqch.

V. Organe du don et de l'échange

1. La 'main' symbolise l'échange et le contact social qui fondent la relation humaine, elle est symbole de la sociabilité et de l'échange social

¹ Soit ici les collocations avec les verbes de mouvement KCC/HH†.

² Dans l'interprétation sémantique, on a deux cas de figure qui concernent ou caractérisent plusieurs expressions figées (métaphoriques et/ou idiomatiques). Il y a des cas où l'on est plus sensible au sens propre (i.e. l'expérience physique), où l'on aura un sens qui s'attarde (plus) sur l'image matérielle (scénarique). Dans d'autres cas, on n'a qu'un seul sens, c'est le sens idiomatique.

Dans ces expressions nous avons une structure de figement sémantique total. Le figement y est conçu comme un ordre qui organise le cadre de la représentation. Dans ce cas, l'interprétation ne peut pas passer par le sens physique, dans le sens où l'on va directement vers des valeurs symboliques (idiomatiques) du lexème *afus*. C'est le nom 'main' dans ce contexte précis qui fait sens : on est ici face à des valeurs symboliques où l'on ne peut pas parler de transfert métaphorique ou d'un passage d'un sens littéral à un sens figuré.

ⲮⲰⲛ ⲓ ⲛⲟⲕ ⲟⲩⲛⲟⲩ (id) Lit. Je mets (part.O) vers toi la main.

= Je viens te demander telle ou telle chose. Supplier qqn, demander son aide à qqn.

iii. **Prière, invocation de Dieu :**

Les bras levés en direction du ciel figurent la prière, l'état d'attente et d'espoir d'un sujet réceptif, invoquant le Pouvoir et la Providence de Dieu :

Ⲯⲟⲧ ⲓ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲓⲓⲓⲓ ⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ (id) / Ⲯⲟⲧ ⲓ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲓⲓⲓⲓ ⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ (id)¹

Lit. Mettez (part.O) vos mains vers Dieu. = Levez vos mains vers Dieu.²

Priez Dieu. Fr. Les mains/ bras levés vers le Ciel.

2. Organe du don et de l'échange réciproque

Dans la tradition amazighe, la 'main' concentre autour d'elle d'innombrables motifs populaires aux fortes charges symboliques. La 'main' appelle la relation et l'échange interhumains : ouverte, la main est active et créatrice ; fermée, elle est passive (rétention). La 'main' est aussi l'organe du don et de l'échange réciproque: c'est la main qui donne et qui reçoit.

2.1. Don, offre, don de soi

Le lexème ⲟⲩⲛⲟⲩ renvoie à des propriétés extrinsèques en tant que valeurs sémantiques symboliquement associées.

i. **Don, échange, transmission :**

ⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩ ⲟⲩⲛⲟⲩ (id) Lit. Main à main = D'une main à l'autre.

Donner qqch. à qqn en mains propres. Fr. En mains propres.

ii. **Don, offre. Offrir, faire un cadeau à qqn :**

(a) Emploi interrogatif : ⲛⲟⲩ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲟⲩⲛⲟⲩ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲓⲓⲓⲓ ? Lit. Que vas-tu lui mettre dans sa main ?

= Que vas-tu lui offrir?

(b) Emploi injonctif : ⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ (id) Lit. Tiens quoi mettre dans la [ta] main !

Donner qqch. à qqn à offrir aux gens à qui il rendra visite (pour ne pas arriver les mains vides).

(c) Emploi assertif : ⲟⲩⲛⲟⲩ ⲓⲓⲓⲓ ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩ ⲛⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ ⲓⲓⲓⲓ (id) Lit. Il n'a rien mis (part.O) dans sa main.

Arriver (chez qqn) les mains vides.

¹ Les termes ⲧⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ/ ⲟⲩⲛⲟⲩ signifient ici les mains jointes ouvertes en signe d'imploration.

² La phrase est généralement énoncée pour formuler une prière.

Siège de qualités morales, le lexème $\circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ renvoie ici à un ensemble de propriétés ou de valeurs sémantiques symboliquement associées : « aide, assistance, soutien, entraide, solidarité, union et entente mutuelle ».

3.1. Union, solidarité, entraide :

$\circ\mathcal{H}^{\circ}\odot \uparrow \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ (id) Lit. La main dans la main. Etre unis, s'entraider.

Agir en union, en entente et en accord avec l'autre.

3.2. Coup de main, aide, assistance¹ :

$\mathcal{X} \xi\xi\xi \wedge \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot!$ (id) Lit. Mets-moi (vers ici) la main ! = Donne-moi un coup de main !

Var. $\mathcal{X}\circ\uparrow \wedge \xi\mathcal{H}\circ\odot\odot\mid \parallel!$ (id) Lit. Mettez (vers ici) vos mains ! = Veuillez m'aider !

Demander son aide/ assistance à qqn. Fr. Donner un coup de main. Prêter main forte.

vs. $\mathcal{X} \wedge \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot \parallel\mathcal{K}!$ (id) Lit. Mets (vers ici) ta main!

(a) Viens nous aider ! Demander un coup de main à qqn.

(b) Viens manger ! Pour inviter qqn à partager le repas.

3.3. Aide, assistance et soutien accordés :

$\xi\mathcal{X}\circ \mathcal{S}\circ\mid \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ (id) Lit. Il est une seule main. = Il n'a personne pour l'aider.

Etre tout seul pour travailler, n'avoir personne pour aider.

vs. $\mathcal{M}\circ\mathcal{K} \circ\odot \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ (id) Lit. La main/ bras lui manque. Manquer d'aide, d'assistance, de soutien.

vs. $\mathcal{S}^{\circ}\mathcal{C}\mathcal{M} \circ\odot \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ (id) / $\xi\mathcal{Y}\xi \circ\odot \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ (id) Lit. Il lui tient la main.

a- Tenir la main à qqn. b- Assister qqn, le soutenir.

Var. $\xi\mathcal{Y}\xi \circ\odot \odot \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot$ (id) Lit. Il le (lui) tient par la main.

Assister qqn, lui apporter son aide, l'accompagner dans son projet. Fr. Se donner la main.

vs. $\mathcal{S}^{\circ}\mathcal{C}\mathcal{M} \circ\odot \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot \odot \circ\mathcal{H}\mathcal{M}\circ$ (id) Lit. Il lui tient la main vers le haut. = Il lui a apporté son soutien. Soutenir le projet de qqn, l'aider à son accomplissement.²

Conclusion

¹ Soit ici les collocations avec le prédicat verbal [\mathcal{X} « mettre » + \wedge (sphère du locuteur)].

² Soit encore dans l'énoncé injonctif : $\circ\mathcal{M}\circ\uparrow \circ\mathcal{H}^{\circ}\odot \parallel\odot!$ (id) Lit. Levez sa main !

= Il faut le soutenir, soutenir son projet ! Supporter qqn, être de son côté, se rallier à sa cause.

Dans cette étude, nous avons essayé de cerner la symbolique de la ‘main’ en tachelhit à travers l’analyse de la polysémie du lexème *afus* □□□□ dans un contexte de phraséologie linguistique. Dans ce travail de description sémantique, nous avons essayé de déterminer les propriétés sémantiques et les significations dominantes de ce lexème en contexte idiomatique, et ainsi décrire les représentations symboliques et les valeurs sémantiques associées à ce nom de partie du corps en amazighe.

A travers l’étude de la polysémie du lexème *afus* ⵏⵙⵓⵔ, nous pouvons constater que la signification du mot ⵏⵙⵓⵔ est la somme des actions et/ou expériences que les locuteurs lui associent. Nous pouvons ainsi dire que le nom ‘*afus*’ signifie les actions et les expériences qu’on lui associe, même s’il désigne une partie du corps, l’organe anatomique.

L’exemple du lexème ⵏⵙⵓⵔ montre que dans la pratique langagière, les mots fonctionnent d’abord comme des indications, comme des index et des mises en relation, et que les noms ne sont pas utilisés pour servir comme des descriptions d’objets, mais comme des modes d’accès ou d’appréhension au monde pratique et de l’expérience. Plusieurs emplois montrent en effet que le nom de partie du corps ‘*afus*’ a pour signification un motif fonctionnel et/ou praxéologique intégré à un type expérientiel dans le cadre d’une activité spécifique du sujet et que sa signification est plutôt ancrée dans des rapports pratiques.

D’un côté nous pouvons constater que ce nom de partie du corps a souvent une fonction prédicative. Dans plusieurs emplois, le sens du nom ‘*afus*’ est (directement) formulé en termes de prédicats renvoyant à des attentes et à des rapports diversifiés, dans le sens où le nom de partie du corps synthétise l’expérience subjective et les connaissances pratiques que les interlocuteurs associent à ses référents. D’un autre côté, nous avons des emplois idiomatiques où le nom de partie du corps renvoie (directement) à des normes qualitatives pour l’évaluation d’un ensemble d’entités, où le nom ‘*afus*’ signifie souvent des normes qualitatives, des propriétés attribuées ou des jugements de valeur.

Dans beaucoup d’expressions, nous constatons aussi l’immédiate qualification fonctionnelle et qualitative du nom de partie corps. Le nom de partie du corps exprime directement des valeurs sémantiques attribuées (idiomatiques). Dans ces emplois idiomatiques, le lexème ⵏⵙⵓⵔ renvoie à un ensemble de propriétés morales et/ou caractéristiques comportementales en tant que valeurs sémantiques symboliquement associées.

Nous constatons que la ‘main’ est investie d’une charge symbolique qui fait que le nom ‘*afus*’ est promu qualitativement comme siège symbolique de qualités morales. La ‘main’ peut être *soutien, aide, don, échange, maîtrise, contrôle, pouvoir*, etc. Dans ces emplois idiomatiques, le nom de partie du corps n’est plus seulement un élément combinatoire, support de prédication et d’imagination, mais un emblème de caractéristiques qualitatives, en tant que siège (symbolique) de qualités morales.

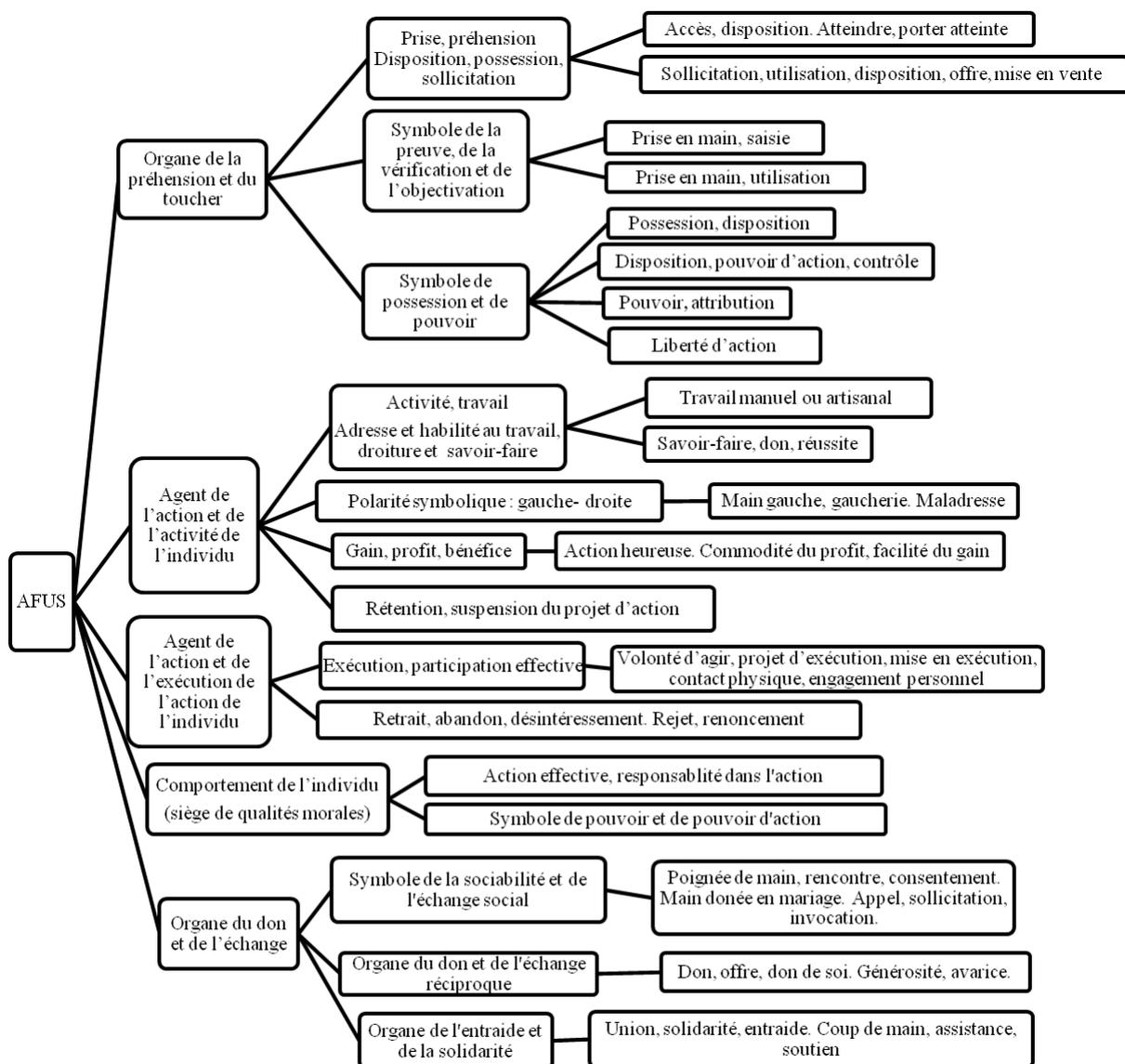
Notons enfin que les représentations de la ‘main’ et la symbolique qui lui est réservée dans la culture amazighe sont d’une grande étendue. A ce propos, nous ferons remarquer que le nom ‘*afus*’ est de ce point de vue l’un des noms de parties du corps les plus productifs, puisqu’autour de cette partie du corps se concentrent

un nombre considérable de symboles et un réseau de valeurs sémantiques (symboliquement) attribuées.

La ‘main’ est symbole de l’action et de la responsabilité dans l’action : elle symbolise la conduite et le comportement de l’individu. C’est aussi l’organe du don et de l’échange réciproque. La ‘main’ est également symbole de la sociabilité et de l’échange : elle symbolise l’échange et le contact social qui fondent la relation humaine. En tant que symbole de la preuve, de la vérification et de l’objectivation, la ‘main’ symbolise la connaissance et la reconnaissance matérielles, mais aussi la possession, le gain et le profit, le contrôle et le pouvoir, etc.

Nous proposons, en guise de conclusion, un schéma retraçant la polysémie du lexème ⵎⵏⵏ en contexte phraséologique, qui nous permettra de récapituler de manière assez concise l’ensemble des valeurs sémantiques et/ou symboliques associées à ce nom en amazighe.

La symbolique de la 'main' en amazighe. Analyse de la polysémie du lexème □□□□ en contexte phraséologique



*Polysémie du lexème □□□□ en contexte phraséologique :
charge symbolique et valeurs sémantiques associées*

Références bibliographiques

- Amard, P. (Stroomer (éd.)) (1997), *Textes berbères des Aït Ouaouzguite*, Aix-en-Provence, Edisud.
- Basuaux, G. (1990), *Idiomes et proverbes*, Valenciennes, Spratbrow.
- Bentolila, F. (éd.) (1993), *Proverbes berbères*, Groupe CERAM- Awal, Paris, L'Harmattan- Awal.
- Boucher, N. (1999), *Représentation du corps et médecine traditionnelle au Maroc*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris.
- Cadiot, P. (éd.) (1997), « Unités lexicales et identité sémantique », *Sémiotiques*, 13.
- Cadiot, P., Lebas, F. (éd.) (2003), *Langages*, 150, *La construction extrinsèque du référent*, Larousse.
- Cadiot, P., Nemo, F. (1997a), « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies*, 7 : 127-146.
- Cadiot, P., Nemo, F. (1997b), « Pour une sémio-genèse du nom », *Langue française*, 113 : 24-34, Larousse.
- Cadiot, P., Talmenssour, A. (2008), « Dynamique sémantique du texte proverbial. Corpus berbère- français », *Revue de Sémantique et de Pragmatique (RSP)*, 23:55-74, Presses Universitaires d'Orléans.
- Cadiot, P., Tracy, L. (1997), « On n'a pas tous les jours sa tête sur les épaules », *Sémiotiques*, 13 : 105-122.
- Cadiot, P., Visetti, Y-M. (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- Chafik, M. (1990), *Al-Mouejam al-earabi al-amaziyi*, Dictionnaire Arabe-Amazighe, Rabat, Publications de l'Académie du Royaume du Maroc.
- Chaker, S. (1985), « Afus (pl. Ifassen) 'main' », *Encyclopédie berbère*, II/1, Aix-en-Provence, Edisud, pp. 224-227.
- Chebel, M. (1984), *Le corps dans la tradition du Maghreb*, Paris, PUF.
- Chevalier, J., Gheerbrant, A. (1969), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont.
- Cid Kaoui, S. (1907), *Dictionnaire français- tachelhit et français- tamazight*, Paris, Leroux.
- Destaing, E. (1920-1938), *Etude sur la tachelhit du Sous. Vocabulaire français-berbère*, Bibliothèque de l'école des langues orientales vivantes, Paris, Ernest Leroux.
- Destaing, E. (1940), *Textes berbères en parler des Chleuhs du Sous (Maroc)*, Paris, Geuthner.
- Dournon, A. (1986), *Dictionnaire des proverbes et dictons de France*, Paris,

Hachette.

Dray, M. (1988), *Dictionnaire français-berbère, dialectes des Ntifa*, Paris, SELAF.

El Adak, M. (2006), *Le figement lexical en rifain: Etude des locutions relatives au corps humain*, Thèse de Doctorat, INALCO, Centre de Recherche Berbère.

El Mountassir, A. (2003), *Dictionnaire des verbes tachelhit- français*, (parler berbère du sud du Maroc), Paris, L'Harmattan.

Gibbs, R., 1994, *The Poetics of Mind: Figurative Thought, Language and Understanding*, New York, Cambridge University Press.

Gréciano, G. (1983), *Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques. Recherches linguistiques*, Paris, Klincksieck.

Gréciano, G. (éd.) (1989), *Europhras 88. Phraséologie contrastive*, Strasbourg, Université des Sciences Humaines, Coll. *Recherches Germaniques*, 2, 496 p.

Greimas, A. J. (1960), « Idiotismes, proverbes, dictons », *Cahiers de lexicologie*, 2 : 309-314.

Gross, G. (1996), *Les expressions figées en français*, Paris, Orphys.

Guiraud, P. (1973), *Les locutions françaises*, Paris, PUF.

Langacker, R., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol.1, *Theoretical prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.

Laoust, E. (1918), *Etude sur le dialecte des Ntifa*, Paris, Leroux.

Laoust, E. (1920), *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie*. (Dialectes du Maroc), Paris, A. Challamel.

Laoust, E. (1936), *Cours du berbère marocain, dialectes du Souss, du Haut-Atlas et de l'Anti-Atlas*, Editions S.E.M.G.C.

Laoust, E. (1993), Claude Lefébure (éd.), *Noces berbères. Les cérémonies de mariage au Maroc*, Edisud.

Leguil, A. (1985), *Contes berbère du Grand Atlas* (Textes bilingues), Paris, Ed. Fleuve et Flamme.

Le Robert, (1989), *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Les usuels du Robert.

Martin, R. (1997), « Sur les facteurs du figement lexical », in Martins-Baltar, M. (éd.), *La locution entre langue et usages*, Paris, ENS éditions, pp. 291-305.

Mercier, H. (1937), *Vocabulaire et textes berbères dans le dialecte des Aït Izdeg*, Rabat, Céré éditeur.

Moustaoui, M. (2002), *Nnan willi zrinin*, Casablanca, Tawssna.

Nemo, F. (2003), « Indexicalité, unification contextuelle et constitution extrinsèque du référent », *Langages*, 150 : 88-105, Larousse.

Ould-Braham, O. (1989), « Locutions et proverbes kabyles », *Etudes et Documents Berbères (EDB)*, 5 : 5-21, La Boîte à Documents/ Edisud.

Podeur, J. (1995), *Textes berbères des Aït Souab* (Anti-Atlas, Maroc), édités par N. Boogert, M. Scheltus et H. Stroomer, Aix-en-Provence, Edisud.

Poésie populaire berbère, Textes recueillis par Arsène Roux. Transcrits et traduits par A. Bounfour, Paris, CNRS, 1990.

Rousseau, A., 1993, « Sur quelques conceptualisations de l'espace », *Faits de langue*, 1 : 151-163.

Roux, A. (1942), *Récits, contes et légendes en tachelhit*, Rabat.

Roux, A. (1955), *La vie berbère par les textes : parlars du sud-ouest marocain (tachelhit)*, Paris, Larose.

Ruwet, N., 1983, « Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative », *Recherches Linguistiques de Vincennes*, 11, pp. 6-79.

Stroomer, H. (2002), *Tashelhiyt Berber Folktales from Tazerwalt*, *Berber Studies*, 4, Cologne, Köppe Verlag.

Stroomer, H. (2003), *Tashelhiyt Berber Texts from the Ayt Brayyim*, *Berber Studies*, 6, Cologne, Köppe Verlag.

Taïfi, M. (1991), *Dictionnaire tamazight- français* (Parlars du Maroc central), Paris, L'Harmattan-Awal.

Talmenssour, A. (2007), *Représentations du corps en tachelhit : polysémie nominale, expressions idiomatiques, proverbes*, Thèse de Doctorat en Sciences du Langage, Université d'Orléans, 595 pp.

Talmenssour, A. (2013), « La sémantique de l'‘œil’ en amazighe : Pour une approche indexicale du sens linguistique », *Revue DIRASSAT*, 16: 93-108, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Agadir.

Talmenssour, A. (2014), *Représentations du corps en tachelhit : polysémie nominale, expressions idiomatiques, proverbes*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Agadir, 450 pp.

Images de la femme dans les proverbes rifains et kabyles¹

Souad Moudian
LERIC (URAC 57). UCD. El Jadida

تشكل الأمثال الشعبية والتعابير المسكوكة مجالا خصبا للدراسات اللسانية، إذ تمكن من الإحاطة بالخصائص الثقافية للغة معينة والتعرف على متكلميها.

تسعى هذه المقالة إلى الكشف عن هذه الخصائص في الأمثال المنتمة إلى الريفية (شمال المغرب) من جهة والقبائلية (شمال الجزائر) من جهة أخرى، وذلك من خلال الإجابة عن الأسئلة الآتية: ما هي مختلف التسميات التي تطلق على المرأة في هذه الأمثال؟ وما هي التصورات التي يحملها الريفيون والقبائليون عن المرأة؟ وهل هي إيجابية أم سلبية في مجملها؟

ولبلوغ ذلك، اعتمدت الدراسة على متن مزيان (2000، 2004) Moudian بالنسبة للريفية، وعلى متن نصيب (1990) Nacib بالنسبة للقبائلية.

Introduction

De nos jours, on assiste à un regain d'intérêt remarquable pour l'étude et l'analyse du figement et des différents types de phrases figées. Le proverbe appartient à ces expressions et, à l'instar de toutes les locutions idiomatiques, son sens ne provient pas, en général, du sens des éléments qui le composent. Il est souvent défini comme une «vérité d'expérience, ou conseil de sagesse pratique et populaire commun à tout groupe social, exprimé en une formule elliptique généralement imagée et figurée.» (Dictionnaire Le Petit Robert). C'est un objet culturel qui représente l'image que se fait une communauté donnée des différents composants de la réalité. La culture, le savoir et la sagesse d'un peuple se transmettaient essentiellement à travers le proverbe. En tant que vérité générale et fruit de l'expérience humaine, il est aussi doté d'une certaine autorité dans la communication.

Notre but, dans cet article, n'est pas de définir le proverbe ni le figement. Nous

¹ Cet article a fait l'objet d'une intervention dans le cadre du colloque international : *Cultures au Maghreb : Représentations et Interactions*, Université Chouaib Doukkali, FLSH, El Jadida, 24 et 25 avril 2014.

tenons à signaler, toutefois, qu'une phrase figée répond à trois critères : sémantique (non compositionnalité du sens), morphosyntaxique (blocage des transformations) et lexical (non applicabilité des substitutions). Nous voulons étudier l'image de la femme dans les proverbes rifains et kabyles. Nous partons du constat que, puisque les deux dialectes sont issus de la même langue à savoir l'amazighe, les proverbes des deux véhiculeront les mêmes images de la femme ou auront, du moins, des représentations assez proches.

Considérant le rifain, nous disposons d'un corpus de 1600 proverbes que nous avons collecté dans la région du Rif (Moudian, 2000 et 2004). Quant au kabyle, nous nous basons sur un recueil de 1370 proverbes (Nacib, 1990). A partir des deux corpus, nous avons relevé ceux qui sont relatifs à la femme. Malgré les inconvénients du classement thématique (caractère arbitraire, un même proverbe pouvant appartenir à plusieurs thèmes...), nous avons été obligée de l'adopter.

Les proverbes kabyles qui représentent l'image de la femme sont au nombre de 62, chiffre qui représente presque la moitié des proverbes rifains où la femme est citée, soit 127 proverbes répartis en fonction de l'image véhiculée et de ceux avec lesquels elle entretient des relations ; il s'agit de la femme/mère, la belle-mère, l'épouse, la fille, sa relation avec les femmes et avec l'homme. Le nombre des proverbes citant la femme est donc nettement plus élevé dans les proverbes rifains puisqu'ils représentent 7,93% de l'ensemble du corpus, par opposition au kabyle où ils ne représentent que 4,52% de l'ensemble du corpus.

Commençons par signaler que la femme n'existe qu'à travers les rôles qu'elle joue dans la société ; elle ne se définit que par rapport à l'homme dont elle est soit la mère, soit la fille, soit l'épouse ou encore la mère de l'épouse. Dans ce qui suit, nous procéderons à l'analyse de l'image attribuée à la femme dans chaque cas de figure et à la comparaison de cette représentation dans les deux langues. Notre point de départ sera l'image de la mère.

1. La mère

L'image de la femme en tant que mère est véhiculée par un ensemble de trente proverbes rifains et dix proverbes kabyles selon lesquels la mère s'occupe de ses enfants même lorsqu'ils souffrent d'un handicap mental ou physique, l'amour maternel étant un amour sans conditions qui ne dépend ni des qualités ni des défauts du petit comme le signalent les proverbes kabyles (K) et rifains (R) :

(1) *abuhali yuc-iṭ rebbi i yemma-s, ur ṭ yuci i jmaeṭ (R)*

Le fou, Dieu l'a donné à sa mère, il ne l'a pas donné aux gens du village.

La mère doit s'occuper de ses enfants, chacun doit s'occuper de ses proches.

(2) *akli yer yemma s yif bab is (K)*

Pour sa mère, l'esclave vaut mieux que le maître.

L'amour maternel et, partant, le sacrifice, l'affection et la tendresse qu'elle a pour ses enfants sont les thèmes les plus véhiculés par ces proverbes qui sont, dans certains cas, identiques dans les deux langues ; c'est ce qu'illustrent les proverbes suivants qui montrent une correspondance totale au niveau de la forme, du contenu et des termes lexicaux utilisés¹ :

(3) *tenna-s teyyuč : zug^wami urwey ma swiy aman izdigen (R)*

L'ânesse a dit : « Depuis que j'ai mis bas, je n'ai pas bu de l'eau claire. »

Le proverbe se dit pour souligner les sacrifices de la mère pour ses enfants.

(4) *akken is tenna tegmart : s gw asmi urway ur swiyaman zdigen (K)*

Comme dit la jument : « Depuis que j'ai mis bas, je n'ai plus bu une eau potable. »

(5) *tacejjart trezza x min d tuṛu (R)*

L'arbre se casse à cause de ce qu'il produit.

(6) *Tejra tarrez af ayen tiṛew (K)*

L'arbre se brise à cause des fruits qu'il produit.

C'est la mère qui s'occupe de l'éducation des enfants, c'est elle qui leur apprend à affronter les situations difficiles :

(7) *min d ak tenna yemma-k tenna-y-t ra d nnecc² (R)*

Ce que ta mère t'a dit, ma mère me l'a dit aussi.

(8) *argaz ur t id tijji illa temyarṭ (R)*

L'homme ne vient au monde que grâce à la femme.

En outre, dans les deux types de proverbes, la fraternité se fait et se définit par référence à la mère :

(9) *may-s tekkid d uma a wen mix ur tejgu yemma ? (R)*

Pourquoi dis-tu que tu es mon frère, ô celui sur qui ma mère n'a pas bélé ?

¹ Cette correspondance se manifeste au niveau de la structure de la phrase, 3 et 4 sont deux phrases complexes constituées d'une proposition introductrice, en l'occurrence le verbe dire et son sujet lexical *tayyuč* et *tagmart* (ânesse) et d'une temporelle. 5 et 6 sont deux relatives. Sur le plan lexical, les proverbes (K) et (R) emploient les mêmes items lexicaux (*Tejra*, *tacejjart*/arbre, *urwey*/mettre bas, *aman izdigen*/eau claire, etc.)

² Ce proverbe est tiré du conte *anegmar d uyarḍa* (Le chat et la souris) où la mère est présentée comme celle qui transmet un savoir à ses petits (pour plus de détail, cf. Moudian, 2000 et 2004)

Les vrais frères sont ceux qui sont nés de la même mère.

(10) *a cu k igan d gma a mmi s t-takna g-gmma ? (K)*

Mon demi-frère, comment es-tu mon frère ?

Quand la mère est comparée au père, les enfants sont plus reconnaissants envers la mère :

(11) *'baḥa bra yemma am uyi n jjiran (R)*

Mon père sans ma mère est comme le petit-lait des voisins.

Un enfant qui a perdu sa mère a le sentiment d'avoir perdu ses deux parents.

(12) *ur ufīy yar min d ay tga yemma, min d ay iga baḥa qqae ur tufiy(R)*

Je n'ai trouvé que ce que ma mère m'a fait, ce que mon père m'a fait, je ne l'ai pas trouvé.

Le savoir transmis par la mère est plus utile que celui qui est transmis par le père.

L'amour maternel est, donc, plus fort que l'amour paternel, car la femme prend soin de ses enfants même après la mort du père. Celui-ci a tendance à se marier et à négliger, d'une certaine façon, ses enfants et leur éducation. Le proverbe kabyle, ci-dessous, rappelle un proverbe en arabe marocain, véhiculant la même idée : pour un enfant, il vaut mieux être orphelin de père que de mère.

(13) *win mwi yemmut baba s hat d gw-rebi g mma s, win mwi temmut yemma s hat d gw-gudu nnedn as (K)*

Celui qui a perdu son père est sur les genoux maternels. Celui qui a perdu sa mère traîne sur le dépotoir public.

En outre, selon les proverbes kabyles, les parents, et partant la mère, jouent un grand rôle dans le maintien et la préservation de la famille puisque ce sont eux qui gèrent les affaires familiales et qui empêchent les conflits et les problèmes entre leurs enfants en les incitant à les régler à l'amiable :

(14) *amennuy bw atmaten d gw rebbi g ma tsen (K)*

La dispute entre frères est sur les genoux de leur mère.

D'une manière générale, les thèmes associés à la femme-mère dans les proverbes rifains et kabyles sont : l'amour maternel, le sacrifice, l'éducation des enfants, la transmission des bonnes manières, la tendresse... Ces propriétés sont partagées par toutes les femmes mères. En d'autres termes, la sagesse populaire adresse à la femme des propos élogieux dès qu'elle devient mère et surtout mère d'un garçon. Nous en concluons que l'image de la femme en tant que mère est une image

positive et qu'il existe une correspondance totale entre les parémies des deux langues soumises à l'analyse. Les proverbes relevés dans cette rubrique montrent que les deux cultures (rifaine et kabyle) respectent et vénèrent la femme quand elle joue le rôle de la mère puisqu'aucune image négative ne lui a été attribuée. Nous citons à ce propos L. Messaoudi qui souligne la même idée pour les proverbes de l'arabe marocain « Le rôle de mère est mis sur un piédestal. Ce statut est d'une importance primordiale et marque l'entrée véritable de la femme dans la société. » (2009 : 55).

2. L'épouse

Les proverbes rifains et kabyles recommandent à l'homme de se marier pour fonder une famille et avoir des enfants, le mariage étant un devoir religieux, individuel et social ; c'est aussi un acte nécessaire, voire obligatoire pour la femme, car cette entreprise lui permet d'avoir un foyer et d'être prise en charge par son mari :

(15) *argaz bra tamyarṭ am tmezgida bra yajartir (R)*

Un homme sans femme est comme une mosquée sans tapis.

Le proverbe souligne l'importance de l'épouse.

(16) *yif wi iggunin tacdat wala tanebdat (K)*

Mieux vaut s'abriter sous le pan d'un burnous que rester devant le jambage d'une porte.

(17) *jwaj am tqendurt telsid (K)*

Le mariage est comme la robe que tu portes.

Le mariage, selon les proverbes kabyles, est un acte de responsabilité, car, une fois mariés, les garçons et les filles deviennent adultes et cessent d'être considérés comme des jeunes irresponsables :

(18) *tafruxt d tafruxt, mi tirew d tayazit (K)*

Une poulette est une poulette, mais dès qu'elle pond, c'est une poule.

Les proverbes recommandent à l'homme certaines femmes et lui défendent d'épouser d'autres. Ainsi, la fille d'une veuve est à éviter selon les proverbes rifains, tout comme la pauvre et la riche ; quant aux proverbes kabyles, ils lui recommandent d'épouser une femme paysanne plutôt qu'une citadine, car les qualités de la première (spontanéité, simplicité, courage, patience...) sont préférables à celle de la deuxième (caprice, mollesse, paresse...).

(19) *wen iwwin yeḡi-s n tajjač am uqzin gi themmač (R)*

Celui qui épouse la fille d'une veuve est comme un chien dans un couffin.

Se dit pour déconseiller à quelqu'un d'épouser la fille d'une veuve.

(20) *anraḥ ar lmeskin, a yn tessekk ssin ; anra ar ttajar, a yn teffey d amjar (R)*

Si un homme épouse la fille d'un pauvre, elle le rendra pauvre, car elle donnera tout à sa famille, s'il épouse la fille d'un riche, il ne pourra satisfaire tous ses caprices.

Le proverbe résume les traits négatifs des femmes pauvres et riches.

(21) *nadi tafellaḥt wala tabeldit (K)*

Cherche une paysanne plutôt qu'une citadine.

En plus, pour épargner au mari des conflits inutiles, il lui est déconseillé d'épouser une femme qui a des enfants d'un premier mariage selon les proverbes kabyles :

(22) *tameṭṭut m yerbiben, tarewla ay iḥbiben (K)*

Amis, fuyez une mariée qui a déjà des enfants.

Citons enfin un dernier cas de figure qui déconseille à l'homme les femmes qui cèdent aux pratiques magiques :

(23) *sa t bu cemmax d sut temsalt, teggent leib i tmellalt (K)*

Filles à problèmes que celles de Bou-chemmakh : elles pervertissent un œuf.

En somme, les proverbes rifains et kabyles opèrent deux choix différents dans le monde des caractéristiques de la femme/épouse. Le rifain se focalise sur trois "défauts" à éviter et qui sont relatives à la famille/souche, en l'occurrence provenir d'une famille riche, pauvre et être orpheline de père. Le kabyle, par contre, met l'accent sur le fait d'avoir des enfants d'un premier mariage et sur le charlatanisme.

Concernant la femme, il lui est déconseillé d'épouser un homme qui vit à l'étranger selon le kabyle. Quant au rifain, on lui conseille de ne pas épouser un vieux. Donc, là aussi, les deux types de proverbes optent pour deux choix différents à savoir l'immigration (*nel, an l-lxu"ba*) et la vieillesse (*awessar*) :

(24) *menyif imserref t-tmurt wala ṣelṭan l-lyurba (K)*

Mieux vaut un dépensier au pays qu'un roi à l'étranger.

(25) *ten iwwin awessar am ten iffen abrid ar reaṣar (R)*

Celle qui épouse un vieux est comme celle qui prend la route l'après-midi.

Il est déconseillé à la femme d'épouser un vieux car il mourra probablement avant elle, et elle sera obligée de faire une partie du voyage la nuit, c'est-à-dire de vivre seule.

Le classement des proverbes qui traitent de la femme/épouse laisse apparaître une

image à la fois positive (27 et 28) et négative (26) :

(26) *tamyarɛ uc-as azeğad zi rħed ar rħed, mermi ma ysqarqħ-d ħed, a tini ur da ħed. (R)*

La femme, frappe-la chaque dimanche, à chaque fois que quelqu'un frappera à la porte, elle dira : « Il n'y a personne. »

Pour qu'une femme obéisse à son mari, celui-ci doit la battre à chaque fois.

(27) *tameɛɛtut d llsas, argaz d ajjejug alemmas (K)*

La femme, c'est la fondation, l'homme le pilier central.

(28) *d acu k iussen ay axxam ? inna y as tiyejdit (K)*

Que te manque-t-il, maison? Elle répondit : le pilier.

On constate que les deux cultures attribuent à la femme/épouse deux images diamétralement opposées. En fait, à partir des proverbes kabyles, il n'y a pas de famille sans la femme, celle-ci étant bâtie autour d'elle. Par contre, dans les proverbes rifains, la femme doit être non seulement maltraitée mais aussi battue, le but étant de la rendre soumise, obéissante et sans voix.

Hormis les proverbes ci-dessus où l'image négative (R) ou positive (K) est une propriété analytique attribuée à toutes les femmes d'une manière générale, ceux que nous citerons ci-dessous assignent à la femme des images à la fois négatives et positives. En d'autres mots, les propriétés qui lui sont attribuées sont des propriétés contingentes et par conséquent, elles ne concernent pas toutes les femmes. Quelles sont donc ces caractéristiques (qualités/défauts) qui classent l'épouse dans la rubrique de "la bonne" ou de "la mauvaise" femme ?

La femme modèle est une femme économe qui prend soin de son mari et de son foyer, elle est prudente et vigilante ; c'est ce qu'on constate à partir des proverbes kabyles suivants :

(29) *tameɛɛtut iherzen xir tyuga ikerzen (K)*

Épouse économe vaut mieux que bœufs de labour.

(30) *tameɛɛtut leali teɛban af argaz is (K)*

Une épouse modèle se voit à l'allure de son mari.

L'image de la femme mariée, selon les proverbes rifains, reflète celle d'une femme qui doit suivre son mari - et qui en est capable - là où il habite ; il s'agit d'une personne qui s'accommode et qui s'adapte à toutes les circonstances et à tous les endroits ; c'est ce qu'illustre le proverbe suivant :

(31) *taweğit nettaɛ am tħebbuyɛ imendi, may ya tħar a teymi (R)*

La femme, elle, est comme une graine d'orge, là où elle tombe, elle pousse.

Par ailleurs, les attributs négatifs cités dans les proverbes tracent une image négative de la femme, il s'agit essentiellement de la paresse, l'excès de liberté, la laideur... Ils se rapportent à la conduite de la femme et à son comportement ; par conséquent, une sous-classe seulement en est concernée.

a. Paresse

La femme paresseuse, selon les proverbes kabyles, est celle qui passe son temps à bavarder avec le voisinage, qui aime faire la grasse matinée et qui n'aime pas travailler. La femme est toujours associée aux travaux ménagers, sa réussite dépend notamment de l'exécution de ces travaux. Donc, pour répondre à l'image de la femme modèle, elle doit se lever très tôt pour s'occuper de sa maison, de son mari et de ses enfants ; nous illustrons ce cas de figure par les proverbes suivants :

(32) *yir meṭtu yif it beṭtu (K)*

Séparation vaut mieux que mauvaise épouse.

(33) *iṭij yuḡ ak^w idurar, nettat ccuḡl is mazal (K)*

Le soleil a recouvert toute la montagne et son travail l'attend encore.

(34) *tamyarṭ taeffant iḍeḡ ag lmeḡreb, tinekri ar ḍḍhur (R)*

La mauvaise femme, sommeil au coucher du soleil, réveil à midi.

Sur ce point, il existe une correspondance totale entre les proverbes (K) et (R) qui accordent à la femme paresseuse une image négative à travers l'emploi de l'adjectif *taeffant* (mauvaise) et de l'appellation *meṭtu* (femme au sens péjoratif).

b. Excès de liberté

Une femme qui ne s'occupe pas de son intérieur et qui passe son temps dans les ruelles du village à bavarder ne réussit pas sa vie familiale et conjugale (35). Les proverbes ci-dessous sont cités à propos des femmes qui ne sont souvent pas chez elles, elles jouissent d'une certaine liberté qui peut avoir des conséquences fâcheuses sur la stabilité de leurs foyers (37), la place de la femme étant la maison (36). Il en résulte que l'homme doit veiller à l'application de ce principe et de cette règle (38 et 39) et qu'il ne doit pas obéir à sa femme (40). Tous ces proverbes (K et R) présentent la femme mariée comme une personne dépourvue de liberté, constamment guidée et orientée par son mari :

(35) *lalla m tyaltin ur teg tixxamin (K)*

La dame qui hante les collines ne fonde pas de foyer.

(36) *reizz uyes ḍ iyuni (R)*

Le cheval est chéri tant qu'il est attaché.

(37) *ḍar n iggurn a d yawi awar niy asennan (R)*

Le pied qui marche apportera un mauvais propos ou une épine.

Une femme doit rester chez elle pour éviter les critiques acerbes.

(38) *tameṭṭut ur nesei aḥkim, nder ney qim (K)*

Les conseils sont superflus pour une femme qui a la bride au cou.

(39) *tamyart mi-yar argaz am tfunast mi-yar tiseddit (R)*

La femme qui est mariée (est) comme la vache qui est attachée par une corde.

Se dit pour montrer qu'une femme mariée n'est pas libre.

(40) *wen itawin ari n tamyart netta s ixf ines d tamyart (R)*

Celui qui obéit à sa femme, lui-même est une femme.

Un homme ne doit pas suivre l'avis de sa femme.

c. Stérilité

Nous avons vu plus haut que la mère jouit d'une image positive dans tous les proverbes rifains et kabyles, image qui est étroitement liée au rôle de reproduction qu'elle assume, puisque c'est elle qui permet à l'homme une certaine continuité et projection dans l'avenir. En plus, le but le plus important du mariage est la fondation d'une famille à travers la procréation. Cependant, quand une femme ne répond pas à ce critère qui fait d'elle une personne respectée et vénérée, c'est-à-dire lorsqu'elle est stérile ou que sa progéniture n'est constituée que de filles, son image devient négative, elle est, ainsi, comparée à la mule comme on peut le constater à partir du proverbe (41) :

(41) *am tsardunt, ur tiru, ur tezzeg (R)*

Comme la mule, elle ne met pas bas et elle ne se trait.

(42) *tekka εam, tej-d taεezrit (R)*

Elle a passé un an et elle a accouché d'une fille.

Accoucher d'une fille est une déception.

d. Laideur

A travers ce point, nous ferons appel à l'opposition beauté vs laideur. La beauté physique revêt une importance particulière dans les proverbes rifains, c'est ce qu'on constate à partir du proverbe suivant qui compare le fait d'épouser une belle femme au pèlerinage :

(43) *wen iwwin taεeffant axmi iwda x jarfayen, wen iwwin zzin axmi ihijj martayen (R)*

Celui qui a épousé une femme laide est comme s'il était tombé de deux falaises, celui qui a épousé une belle femme est comme s'il a fait le pèlerinage deux fois.

Quand un homme décide de se marier, il doit choisir une belle femme.

Toutefois, la beauté physique n'est pas très importante selon d'autres proverbes, c'est-à-dire qu'elle n'est pas la condition qui mène vers le mariage (44). Dans d'autres cas de figure, la beauté n'est pas signe de bonté et de perfection (45), c'est pourquoi il ne faut pas être séduit par ce seul critère (46) :

(44) *wami ira farraqen zzin ira ur din ġiy, wami ira farraqen sseed wwiyy-t qqae(R)*

Quand ils étaient en train de distribuer la beauté, j'étais absente ; quand ils étaient en train de distribuer la chance, je l'ai eue toute.

Le proverbe souligne l'importance de la chance dans la vie d'une femme laide.

(45) *zzin aq-t x uriri maca yarzag (R)*

Le laurier-rose est beau mais il est amer.

On doit attacher plus d'importance à l'esprit d'une femme qu'à sa beauté.

(46) *yurek ak eejben a sidi leħnak : llan ula f qjun ħacak (K)*

Monsieur, ne soyez pas séduit par de grosses joues : le chien en a de semblables.

Un proverbe peut contredire un autre (43 vs 44,45 et 46). Donc, « la sagesse des anciens n'est pas le siège d'une conduite et de comportements cohérents pour n'admettre jamais la contradiction. » comme le souligne, à juste titre, A. Bezzazi (2001 : 93).

D'une manière générale, les proverbes (R) et (K) soulignent l'importance du mariage pour une femme, qui, de son côté, doit veiller à préserver son foyer même si cela l'oblige à être patiente, car après le divorce, elle risque de ne pas pouvoir surmonter toutes les difficultés qu'elle est susceptible de rencontrer. Le proverbe suivant incite la femme à faire preuve de patience pour éviter les conséquences néfastes du célibat :

(47) *tamyarṭ n imerķen ur t ikessi yir uxxam ines (R)*

La femme qui est mariée n'est à l'aise que chez elle.

L'image de l'épouse est négative dans tous les proverbes rifains. Elle n'est positive que dans quelques proverbes kabyles où la voix de la sagesse populaire reconnaît le rôle de la femme dans la fondation de la famille. Les énoncés proverbiaux

analytiques¹ où on lui assigne des attributs positifs, qui appellent d'ailleurs quelques remarques, sont donc rares. Ainsi, la femme, pour atteindre le statut de femme modèle, doit être au service du mari. C'est-à-dire qu'elle doit correspondre à l'image prototypique dessinée par la société ou par l'homme. En plus, certains attributs négatifs et positifs sont contingents² et ne concernent pas toutes les femmes. Elle doit supporter d'être maltraitée et elle n'a pas le droit de retourner chez ses parents. Deux facteurs importants expliquent cet état de chose : le premier est économique, la femme ne travaillant pas, elle n'a pas d'autres revenus pour subvenir à ses besoins. Le deuxième est social, nous avons vu plus haut que les proverbes déconseillent à l'homme d'épouser une veuve ou une divorcée surtout lorsqu'elle a des enfants de son premier mariage. Quant à l'homme, il se trouve dans l'obligation d'être rude, sévère pour pouvoir s'imposer chez lui. Il doit toujours refléter l'image du mâle qui gouverne et qui contrôle les moindres détails.

3. La fille

A partir des proverbes traitant de l'image de la fille³ surgissent deux caractéristiques générales assignées à toutes les filles. En effet, celles-ci constituent une source d'humiliation pour leurs familles dans les proverbes rifains. Il en va de même pour les proverbes kabyles où l'image de la fille est une image négative puisqu'on est indifférent envers sa mort, plus encore, on redoute sa naissance. Ceci est dû au fait que les garçons, selon Y. Nacib, étaient producteurs et défenseurs tandis que les filles ne produisent pas et ont besoin d'être protégées. Nous illustrons cette première caractéristique par les proverbes suivants :

(48) *tiweğiyyin, ssğem ddeğ (R)*

Les filles, élève l'humiliation

Les filles sont source d'humiliation et de déshonneur pour leurs parents.

(49) *trunt tassariwin ma d lalent teħdayin (K)*

Les chevrons pleurent quand naissent les filles.

(50) *taqcict ma tedder tenfeε, ma ulac timqibert tewseε (K)*

Il est bon qu'une fille vive, si elle meurt, le cimetière est vaste.

¹ M. Taifi soutient « qu'une propriété est analytique si elle est inhérente à l'entité et si elle est vérifiable pour tous les membres constitutifs d'une classe d'entités. », (2000 : 171).

² Les propriétés contingentes « relèvent plutôt de la culture, et dépendent de l'appréciation et du jugement des hommes qui ont tendance à attribuer, selon leur savoir expérientiel ou leurs croyances, des qualités aux choses, aux animaux et à leurs semblables. L'itérativité et la pérennité de ces qualités habituellement attribuées de façon consensuelle leur confère le caractère de traits sémantiques définissant les entités. » (*ibid.* : 104).

³ Enfant ou adulte de sexe féminin par rapport à ses parents.

Il existe ainsi une correspondance totale entre les proverbes rifains et kabyles quant à l'image et au traitement réservé à la fille.

Le deuxième type de proverbes met l'accent sur le caractère fragile et vulnérable de la femme en la présentant comme un être qui a (état de jeune fille) et qui aura (même mariée) toujours besoin d'être protégé, d'où l'importance particulière que revêt la famille pour la jeune fille puisque ce sont les membres de sa famille, proche ou lointaine, qui la défendent contre son mari quand elle a des problèmes et que ce sont eux qui lui rendent visite fréquemment, ceci étant dicté par la tradition qui « veut que *tawellit* fasse l'objet de petits cadeaux réguliers. » (Nacib : 118)

(51) *win ur nesei lwali itgalla s xwali (K)*

Qui n'a pas de parents proches ne jure que par ses oncles.

(52) *win isean tullas d ibedran kullas (K)*

Celui qui a des filles est sans cesse sur les routes.

Le proverbe ci-dessous rappelle ceux que nous avons vus plus haut et qui dénoncent l'excès de liberté attribué à la femme mariée. Il explique en quelque sorte la raison pour laquelle on déconseille à l'homme d'épouser la fille d'une veuve, celle-ci, étant éduquée par sa mère, jouit d'une liberté démesurée contrairement à celle qui est éduquée par son père ou par ses frères, ceux-ci, « symbolisent une autorité responsable tenant en laisse tout en protégeant un être fragile » (ibid : 119). La fille, à l'instar de l'épouse, doit être contrôlée et protégée ; but qui ne peut être atteint que si elle est privée de sa liberté :

(53) *taqcict ur rebban watmas am yrum n dra amessas (K)*

Une fille que n'ont pas éduquée ses frères est pareille à une insipide galette de sorgho.

Nous soulignons, à la suite de Cl. Buridant, que le proverbe est « un révélateur – au sens photographique du terme – des mentalités. [...] se recueillent dans les proverbes et les dictons les traits des nations, des peuples et des provinces. ». (Buridant, 1984 : 3.) Les proverbes, ces témoins ethnologiques, ont révélé que, dans les deux communautés, les garçons sont préférés aux filles.

4. La belle-mère

Par la belle-mère¹, les proverbes représentent l'image de la vieille femme qui n'est plus en instance de reproduction. Y. Nacib dit à ce propos : « La vieillesse, distante des tentations matérielles et mondaines est vue comme un âge lénifiant et salvateur,

¹En rifain, on emploie deux termes lexicaux différents pour désigner la belle-mère à savoir *tadgg^wač* (mère de l'épouse) et *tamyart* (mère du mari).

celui de la piété sincère et de la mûre raison. Dans une demeure, la vieille est la lampe qui éclaire la maisonnée. » (Nacib, op. cit. : 61.) C'est elle qui apprend aux jeunes femmes la gestion du foyer, le comportement avec le mari ainsi que les travaux ménagers dont la cuisine, expérience que celles-ci transmettront à leur tour aux plus jeunes :

(54) *axxam bla tamyart am urti bla tadukawart (K)*

Une maison sans vieille est pareille à un champ à figuier à fleurs.

(55) *tamyart teffey gg^w aġiy n ten nneḍni (R)*

La femme sort sous une autre.

La femme apprend en regardant une autre et en étant sous sa tutelle.

Les proverbes rifains relevés dans cette rubrique concernent la mère de l'épouse, *tadgg^wač*, et sont émis par le gendre, celui-ci entretenant une relation négative avec sa belle-mère :

(56) *aḥḥ aḥḥ a ṛebbi u ya yarryen tsawent-a ? am dḍugg^wač axmi t ufiy gg^w xxam (R)*

Oh mon Dieu ! Qui montera cette pente ? Comme ma belle-mère, comme si je l'avais trouvée à la maison.

Il est aussi pénible pour un homme de surmonter une tâche difficile que d'accepter la présence de sa belle-mère chez lui.

(57) *inna-s mečḥar tewwid iḥawn ? inna-s šeḥfa dmin tecca tadgg^wač (R)*

On lui a dit : « Combien tu as récolté de fèves ? » Il a répondu : « Un boisseau et ce que ma belle-mère a mangé. »

La relation tendue entre un gendre et sa belle-mère peut aller jusqu'à l'accuser injustement.

Il en va de même pour celle-ci qui est consciente des sentiments de son gendre, c'est ce qu'on constate à partir du proverbe suivant :

(58) *tazeddiyt uḍegg^war am tzeddiyt unwar (R)*

Habiter chez son gendre est comme habiter dans une cabane.

Considérant les proverbes kabyles, ils traitent de la relation entre la belle-mère (mère de l'époux) et ses brus (femmes des fils). Pour ces dernières, la belle-mère doit s'écarter et laisser aux jeunes femmes la gestion du foyer :

(59) *a tamyart am t fawtin, eġḡaxxam i tmawlatin (K)*

Vieille aux robes rapiécées, laisse donc le foyer à ses maîtresses.

Le deuxième proverbe est cité par la belle-mère qui compare ses brus à des

aiguilles qui ne ratent aucune occasion pour la déranger et dire des mots acerbes à son propos :

(60) *tislatin tissegnatin (K)*

Les brus sont des aiguilles.

Donc, la belle-mère dont il s'agit dans les deux types de proverbes (R et K) n'est pas la même. Les proverbes rifains réfèrent à la mère de l'épouse ; ils en tracent une image négative et une relation conflictuelle avec son gendre ; alors que les proverbes kabyles font référence à la mère de l'époux à qui on attribue l'image de la femme autoritaire, régnante sans en avoir les capacités vu son âge, c'est pourquoi on lui recommande de s'écarter et de laisser à la bru le soin de gérer son foyer.

5. Relation femme/femmes

La femme dans les proverbes rifains et kabyles doit être toujours active et travailleuse. Sa relation avec les autres femmes est basée sur la concurrence et la jalousie. En plus, les travaux ménagers lui sont associés même quand elle est invitée ; c'est ce qu'on constate à partir des proverbes suivants :

(61) *huzz imanin a leurra sura m tebda tnasfa (K)*

Secoue-toi donc, ô derrière des femmes, ton corps est plié en deux.

(62) *tamyart ur txeddem x tmyart (R)*

La femme ne travaille pas sur la femme

Une femme ne fait pas le travail à la place d'une autre.

(63) *tamyart ur tiri d tanehjiwt (R)*

La femme n'est pas une invitée.

Même invitée chez une autre, une femme doit toujours aider son hôtesse.

Par ailleurs, les proverbes évoquent la relation que la femme entretient avec les autres épouses de son mari et ses belles-sœurs. Les proverbes rifains n'insistent pas beaucoup sur la relation entre les belles-soeurs. Deux proverbes seulement évoquent ce rapport par opposition à cinq proverbes kabyles reflétant la nature de cette relation qui est régie par la concurrence, la jalousie et la compétition dans le travail, chacune essayant de se distinguer par son bon travail (65) mais aussi par sa beauté et son élégance (64). La conséquence en est la création de problèmes et de conflits à l'intérieur de la famille (66) :

(64) *fus gg^w anfus dar g^w harkus, ayembub jar n tnuḍin (R)*

La main dans le gant, le pied dans la chaussure, le visage entre les belles-sœurs.

La femme doit dissimuler ses souffrances.

(65) *ruh ad cbuḍ tinuḍin s yaalawen t-tnuḍin (K)*

Ressemble donc à tes belles-sœurs avec des teintures et des lainages.

(66) *atmaten mi meydlagen tilawin i d ssebba nsen (K)*

Des frères se fâchent ? Leurs épouses en sont la cause.

En plus, une femme est estimée heureuse lorsqu'elle est libre chez elle, c'est-à-dire lorsqu'elle ne vit pas avec ses belles-sœurs sous le même toit puisque cela lui permet d'organiser son foyer comme elle l'entend ; le proverbe (67) illustre ce cas de figures :

(67) *axxam d axxam is arṛay d arṛay is (K)*

La maison est sienne, son opinion est souveraine.

Quant à la relation qu'elle a avec les co-épouses, elle se caractérise par la haine, les conflits et les malheurs à tel point que la deuxième épouse est qualifiée de sœur de la mort dans les proverbes kabyles, car la première est souvent négligée voire bannie et maltraitée.

(68) *axxam n snat, lhem yefna-t, axxam n tlata yuy tilufa (K)*

Un foyer de deux épouses est miné par les soucis, celui de trois attire les malheurs.

(69) *takna d weltma s n lmut (K)*

La co-épouse est sœur de la mort.

6. Relation femme/homme

Nous avons vu dans ce qui précède que la femme n'existe dans les proverbes rifains et kabyles qu'à travers les rôles qu'elle assume. Toutefois, certains proverbes parlent de la femme d'une manière générale sans l'associer à un rôle quelconque. La relation entre l'homme et la femme se présente sous forme de traits formant des oppositions binaires. Ainsi, la femme représente celle qui ne gaspille pas l'argent dans des dépenses inutiles, elle est qualifiée d'économe. Quant à l'homme, on lui associe le défaut d'être gaspilleur comme le souligne le proverbe suivant :

(70) *argaz ḍ ayzar, tamyarṭ d tamḍa (R)¹*

L'homme est un fleuve, la femme est un lac.

Concernant le travail et les tâches ménagères, l'homme doit travailler à l'extérieur ; la femme, par contre, doit rester à l'intérieur. Ainsi, un homme montre son savoir

¹ La femme est comparée à un lac et l'homme à un fleuve. Ces deux entités sont caractérisées par des traits sémiqes opposés : le premier renvoyant à une nappe d'eau stagnante, le second à un cours d'eau ou à ce qui coule d'une manière générale.

faire en travaillant dans les champs ; la femme, par contre, en s'occupant du foyer. C'est l'opposition foyer/extérieur ou bien espace interne/espace externe illustrée par les proverbes (71 et 72) :

- (71) *argaz itedhur jar irizam, tamyaṛt tedhur jar isegman (R)*
L'homme se voit entre les pioches, la femme se voit entre les bébés.
L'homme travaille à l'extérieur et la femme au foyer.
- (72) *argaz ikerrez, tamattut therrez (K)*
L'homme est laboureur, la femme est soigneuse.

Par ailleurs, les deux types de proverbes attribuent à la femme la caractéristique d'être déterminée, tenace et persévérante. Les proverbes ci-dessous rappellent le proverbe français : *Ce que femme veut, Dieu le veut.*

- (73) *mara izzuḡ g-k temyaṛt, g-as rehṣab gg^w aman, mara izzuḡ g-k wargaz eli-k laman (R)*
Si une femme jure (de te faire du mal), sois sur tes gardes ; si un homme jure de te faire du mal, ne crains rien.
La femme arrive toujours à obtenir ce qu'elle veut.
- (74) *ma yeggul u-rgaz d yek tsellked, ma teggul tmeṭtut d yek atan theṣlā (K)*
Si un homme te menace, te voilà libéré ; si une femme te menace, te voilà empêtré.
Persévérance et ténacité de la femme.

Cette détermination fait que même sous surveillance, la femme en vient toujours à ses fins. C'est ce que nous constatons à partir du proverbe ci-dessous :

- (75) *wen iheṭṭan tamyaṛt ur iḥḍi ci (R)*
Celui qui surveille une femme ne surveille rien.
On est toujours dupé quand on surveille une femme.

Si dans ce qui précède les proverbes attribuent à la femme une image positive, la détermination et la gestion étant des qualités, il n'en est pas de même dans les trois proverbes ci-dessous où les femmes ne peuvent pas s'unir étant donné leurs différends et conflits. Il en résulte que quand on leur confie une affaire, elles ne sont jamais en mesure de la gérer correctement, c'est-à-dire qu'elles auront toujours besoin d'un tuteur :

- (76) *ayaraḅu n temyaṛin ur itsifir (R)*
Le bateau des femmes ne voyage pas.
- (77) *ssuq n temyaṛin ur itemmīr (R)*
Le souk des femmes ne se remplit pas (n'a pas lieu).
- (78) *aṛṛay n yamna, tezzenz ddemneṭ teṣya andrar (R)*
L'avis de Yamna, elle a vendu les champs et elle a acheté une aire à battre.

Les trois proverbes ci-dessus illustrent bien l'idée selon laquelle les affaires que les femmes dirigent ne réussissent pas. La femme est présentée comme une personne

qui ne choisit pas et qui ne prend pas des décisions logiques et raisonnables.

Conclusion

Nous avons traité dans cette étude l'image de la femme dans les proverbes kabyles et rifains. Nous avons relevé des proverbes qui attribuent à la femme différentes caractéristiques qui varient en fonction du rôle et des personnes avec lesquelles elle entretient des relations. Ainsi, les deux types de proverbes véhiculent les mêmes images et assignent à la femme les mêmes stéréotypes, chose qui démontre que les deux cultures (kabyle et rifaine) partagent des propriétés communes. En effet, dans certains proverbes, les deux langues emploient les mêmes mots, voire les mêmes tournures phrastiques.

Au terme de cette analyse, nous pouvons avancer qu'excepté la mère, l'image de la femme dans les proverbes kabyles et rifains est négative.

Par ailleurs, sur le plan linguistique, les proverbes sont définis par leur caractère archaïque. En fait, ils contiennent des termes lexicaux anciens et des tournures très peu usitées. En est-il de même pour les représentations qu'ils véhiculent ? En d'autres termes, les images attribuées à la femme existent-elles de nos jours ? Ou bien sont-elles dépassées ? Le proverbe s'adapte-t-il aux changements culturels (mentalités et préjugés) comme il le fait quand il s'agit des changements linguistiques qui affectent le lexique, la morphologie et la syntaxe ? Ces questions, et bien d'autres, concernant la correspondance entre le proverbe et, partant, la culture populaire et la réalité d'aujourd'hui méritent bien une étude approfondie pour déceler le changement, si changement il y a, qu'ont connu les deux cultures.

Toutefois, avancer que l'image de la femme a changé et que la société ne lui attribue plus cette image négative relevée à partir des proverbes et des autres genres de la tradition orale ne paraît pas, à notre avis, bien fondé. La raison en est que si nous admettons que les proverbes suivent les changements qui s'opèrent au sein de la société, pourquoi nous n'avons aucune trace de cette nouvelle image dans les proverbes ? Rappelons que les corpus qui ont servi de base de travail sont récents (1990 pour le kabyle et 2000 pour le rifain). En plus, puisque les proverbes sont des dénominations et que leur existence n'est assurée que par l'usage et la fréquence d'emploi, nous en concluons qu'ils véhiculent des images et des représentations qui sont toujours actuelles.

Bibliographie

Barbara, R. (2013), « Les rapports sociaux de la femme dans les proverbes marocains », *Revue de la Faculté des lettres*, N°14, pp. 83-91.

- Bezzazi, A. (2001), « C'est dit et contredit par des expressions sentencieuses », *A la croisée des proverbes*, Publications de la Faculté des Lettres, Oujda, N° 50, Série : Etudes et séminaires N° 14.
- Buridant, CL. et Fr. Suard, (1984), *Richesse du proverbe*, Université de Lille III.
- Gross, M. (1988a), « Les limites de la phrase figée », *Langages* N° 90, pp. 7-22.
- Gross, M. (1988b), « Sur les phrases figées complexes du français », *Langue française* N° 77, pp. 47-70.
- Mejri, S. (1997), *Le figement lexical*, Tunisie, Publications de la faculté des lettres de La Manouba.
- Messaoudi, L. (2009), « Images de la femme à travers des proverbes marocains du nord ouest », *Culture orale et variété linguistique au Maroc*, Publications du laboratoire langage et société, Université Ibn Tofail, faculté des lettres, Kenitra, pp. 42-71.
- Moudian, S. (2000), *Syntaxe des proverbes rifains*, Thèse de Doctorat, Université Mohamed Ben Abdellah, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Fès.
- Moudian, S. (2003), « De quelques valeurs sémantiques des noms des parties du corps humain dans les proverbes rifains », *La langue du corps et le corps de la langue*, Publications de l'UFR des sciences du langage et du GREL, Faculté des Lettres, Fès, pp. 23-34.
- Moudian, S. (2004), *Mille et un proverbes rifains*, Rabat, Dar El Qalam.
- Nacib Y. (1990), *Proverbes et dictons kabyles*, Alger, Maison des livres.
- Taifi, M. (2000), *Sémantique linguistique*, Publication de la faculté des lettres, Fès.
- Zaid Z., (2012), « L'image de la femme dans les proverbes marocains et français », in *Femme en francophonie*, Vol. 2, *Cahiers du CIRHill*, Ed. UCO, L'Harmattan, Paris, pp. 89-104.

Tawargit d imikk de Mohamed Akounad : un récit fondateur

Mohamed Amarir
AREF – Souss-Massa

Tawargit d imikk لمحمد أكوناض نص بالأمازيغية، تم نشره سنة 2002. وهو يُعلن عن نفسه باعتباره 'ungal'، وكجنس روائي على غرار ما هو محدد في الفضاء الأدبي الغربي. بيد أن تلقيه يعيد النظر في هذه الهوية، إذ هل بمُكَنَّة أدبٍ ذي جوهر شفوي أن يكتسب هوية جديدة وهو يعتمد وسيلة للتعبير شكلا يجهره؟ يعيش الأدب الأمازيغي، اليوم، أزمة هوية طبيعية نظير تلك التي تحياها كل الآداب التي تعبر برزخ الانتقال من الشفوي إلى المكتوب. Tawargit d imikk يظل سردا شفويا، وإن تم تدوينه بسنن كتابي.

أما بالنسبة لموضوع الحكاية (في معناها الإغريقي الصرف)، يمثل Tawargit d imikk إسهام هذا الشكل المستجد في الأدب المكتوب. فالسرد الشفوي في asays يخضع بوجه عام، للارتجال، بينما يغدو في شكله المدون فعلا. قصديا وهكذا، تبدى في Tawargit d imikk شبكات سيمولوجية/ دلالية منظمة في نسق داخل النص. ويسخر محمد أكوناض مجموع هذه الشبكات لخدمة التزامه بالقضية الامازيغية من خلال أربعة حقول حافّة، تكشف عمق الصلات بين القوى اللسانية والثقافية: التعريب، والدين، وكذا السلطة والتمزغ. تهيئ خطبة السي ابراهيم، وزغرودة تايدرت أرضية الطلاق بين اللغة العربية والإسلام والسلطة. وينزع السرد، بذلك، عن التعريب والسلطة، باعتبارهما قوى هيمنة، كل شرعية، كما يميّط عن التمزغ، في الآن نفسه، كل وصاية.. يُدكّر المؤلف قارئه، رغم ذلك، أن الأمر يتعلق بمجرد حلم، مجرد Tawargit d imikk ، لكن الواقع السوسولوجي والسياسي يبين أن الأمر يتعلق بما هو مجاوز للحلم بأكثر من حلم.

Introduction

Tawargit d imikk est l'un des premiers récits écrits en amazighe moderne. La littérature amazighe étant de tradition orale, créer à travers l'écrit supposerait un nouveau mode de création et de réception littéraires. La graphie vient, en effet, remplacer la voix et devient une nouvelle forme expressive littéraire. Le passage d'une forme narrative orale à un récit écrit s'impose donc comme un double acte de création : à la fois formel et esthétique (poétique et fictionnel).

C'est là l'intérêt de ce récit de Mohamed Akounad, *Tawargit d imikk*, qui inaugure un canal original d'expression littéraire en amazighe.

Cette nouvelle approche dans la création romanesque amazighe soulève cependant une interrogation fondamentale pour le critique littéraire : à quel point la forme de l'écrit est-elle marquée par la forme de l'oralité ? Autrement dit, s'agit-il vraiment d'une nouvelle forme littéraire ou d'une transposition de l'esthétique orale à l'écrit ? S'agit-il d'une littérature écrite en amazighe ou de la littérature amazighe écrite ?

Cette problématique soulevée par *Tawargit d imikk* semble donc d'ordre épistémologique : y a-t-il une démarcation entre l'esthétique narrative orale et l'esthétique narrative écrite ? L'écriture et la parole sont-elles deux formes de la même création ?

L'amazighe, comme langue et culture, vit au Maroc depuis les années soixante-dix une renaissance qui le confronte à la modernité dans toutes ses formes : liberté, création, démocratie, rationalité, altérité... Tout l'enjeu pour l'amazighe est d'exprimer et de créer dans ces mouvances tout en gardant son originalité. Le passage de la littérature orale à la littérature écrite dans sa modernité est donc un risque. C'est une phase que toutes les langues et cultures ont vécue. Propp et Lévi Strauss, pour ne citer que leurs travaux, ont bien montré que le récit est la forme primitive et originelle de toute vision du monde et de toute création artistique : l'homme raconte avant de penser ou encore il pense en racontant ; il raconte pour communiquer son expérience, sa journée, son passé, ses rêves, ses projets..., sa vision du monde. Homère a raconté le monde avant que Socrate ou Platon ne le pense. Mais il s'agit bien, dans cette vision du monde, de l'art, de « la poétique » selon Aristote. Un récit relate un vécu ou un souhait, mais il n'est jamais ce vécu ni ce souhait, il en est une représentation. Un récit ne peut être qu'un choix narratif, il n'est pas le réel, même s'il s'en inspire ; le vécu est infiniment riche en événements, en nuances, en sensations, impossibles à traduire intégralement en mots ; les mots sont par essence pauvres par rapport au réel. D'ailleurs, il ne s'agit pas de transposer le réel, tel qu'il est, dans le récit, il s'agit plutôt d'un regard sur le réel.

Le défi posé à l'amazighe, c'est comment passer de la représentation du monde oralisée à la représentation écrite comme forme littéraire nouvelle : le roman, le récit écrit. C'est cet enjeu qui donne à *Tawargit d imikk* une importance littéraire. L'auteur, qui est à la fois un enseignant de littérature arabe dont il est imprégné de par sa formation et un connaisseur et fervent défenseur de la culture et langue amazighes, est sans doute conscient de cet enjeu. Cependant, seul son texte peut nous révéler son originalité et sa nouveauté littéraires. Le récit est un système de signes qui renferme sa spécificité, sa propre vérité ; notre approche sera donc immanente ; le regard de l'auteur sur son récit nous intéresse moins.

Ainsi, cette nouvelle forme littéraire en amazighe, qu'illustre *Tawargit d imikk*, soulève avant tout la question de son identité comme genre littéraire. C'est à travers la nature et l'organisation des signes linguistiques amazighes, à travers leurs échos dans l'économie du texte que nous tenterons de saisir l'identité, la spécificité littéraires et le caractère fondateur, dans l'espace littéraire, de *Tawargit d imikk*.

1. Un fabliau amazighe

Tawargit d imikk s'affiche avant tout comme un texte problématique quant à son identité littéraire : est-il un roman ? une nouvelle ? un conte ? un mythe ? Il répond certes et sans ambiguïté à un seul genre fondamental : le récit. Il s'agit bien d'une histoire relatée par un narrateur omniscient qui connaît tout sur son personnage principal, Ssi Brahim Tachenyart, sur les autres personnages, leurs actions, leurs intentions, leurs vécus, leurs temps et leurs espaces. C'est un récit relativement court (157 pages de 19 cm sur 12,5 cm, *Edition BOUREGREG*), une intrigue simple, pauvre en description et en action ; il ne peut donc être un roman, ni d'ailleurs une nouvelle.

Nous constatons cependant que certains événements sont répétitifs, comme le prêche du vendredi et ses impacts sur la Jemaa, également que le temps comme dimension où évoluent les personnages n'est pas toujours déterminé ni précisé. Si le récit évoque la période coloniale comme repère historique identifiable et vendredi comme repère du temps religieux, la référence au temps reste imprécise : elle est réduite souvent à des mots génériques tels : une nuit, un jour, un vendredi... Ces constats rapprochent le récit du conte, surtout que les personnages sont typiques, symboliques et représentatifs : Talb (le clerc), Amghar (bras de l'autorité locale), Caïd (autorité administrative et politique locale), Amarir (le poète)... Sommes-nous donc en présence d'un conte, un conte sans merveilleux ?

L'histoire littéraire occidentale renferme un genre littéraire qui peut s'apparenter au récit de Mohamed Akounad, c'est le fabliau : « *Petit récit en vers octosyllabes, plaisant ou édifiant, propre à la littérature des VII et XIV siècles* », lit-on dans *le Petit Robert*. La ressemblance n'est certes pas formelle, mais thématique et structurelle. En effet, la littérature amazighe d'expression orale se caractérise par des histoires de *tolbas* (clercs), d'*inflas* (hommes de lois) d'*imxxarn* (voleurs), des *isbbabn* (commerçants), d'*imarirn* (poètes), mais également par un certain bestiaire familier aux Amazighes tels *uccen* (chacal), *bumḥnd* (hérisson), *aydi* (chien) et surtout *ayyul* (âne). (Voir A. Leguil, 2000).

Toutefois, si la structure simple du récit, la typologie des personnages et la couleur locale de *Tawargit d imikk* s'apparentent aux caractéristiques du fabliau du Moyen-Âge occidental, le sujet édifiant est original : « *Un youyou dans la mosquée* », signe révélateur que l'excellente traduction française de Lahcen Nachef a mis en valeur en le choisissant comme « titre apéritif » du récit (R. Barthes).

Il s'agit donc d'une forme littéraire familière, puisée dans l'imaginaire amazighe et mise au service d'une idée engagée ; et c'est ce mariage de l'ancien et du moderne qui fait de ce récit une œuvre artistique originale.

Toutefois, un récit amazighe écrit ne peut acquérir son statut littéraire sans s'appuyer sur sa forme originelle, l'oralité.

2. Un palimpseste de l'oralité

Tawargit d imikk fait événement dans l'histoire littéraire amazighe (tachelhit) parce qu'il s'affiche d'abord comme un récit écrit, comme « roman », genre étranger à la

création littéraire en amazighe. La vie contemporaine amazighe instaure donc une nouvelle situation de communication littéraire : on peut fixer une histoire par l'écrit pour que les autres la lisent, ceux qui maîtrisent le code scriptural amazighe. Comme les autres langues, l'amazighe devient ainsi une langue de création à l'écrit et non seulement à l'oral. Le livre devient dès lors un nouveau vecteur de la diffusion et du partage littéraires. Par conséquent, l'impact serait plus important puisque le livre circule dans l'espace, traverse les temps et résiste à l'érosion de l'oubli. Cependant, dans l'absence d'une étude scientifique du phénomène, la réception de ce genre de littérature en amazighe reste problématique, une problématique relative à la lecture du code écrit amazighe que ce soit les caractères latin et arabe ou tifinaghe, problématique que nous soulignons mais qui n'est pas l'objet de notre propos. On pourrait également souligner le choix délibéré de l'auteur d'emprunter aux autres variantes de l'amazighe beaucoup de termes peu usités en tachelhit, idem pour certaines structures syntaxiques. Cela donne à ces emprunts un aspect néologique, parfois rebutant qui peut constituer parfois un obstacle à la lecture, même pour les initiés.

Cette forme écrite du récit amazighe reste finalement par essence orale. C'est le paradoxe de *Tawargit d imikk*. Le récit écrit de Mohamed Akounad est marqué par l'oralité dans sa structure, dans ses motifs, dans sa thématique et dans sa rhétorique.

En effet, le discours direct qui constitue la marque par excellence de l'oralité domine dans le récit. Le personnage principal, Ssi Brahim, est souvent en dialogue avec des éléments de sa *jema* qui l'encouragent à prêcher en amazighe tels Azrur N'Igouzouln ou encore Itto n'Aït Bella, mais également avec ses opposants comme Amghar et le Caïd, les représentants du fantomatique Makhzen. C'est à travers la parole de Ssi Brahim que le lecteur constate son évolution ; son essence est dans sa voix. D'ailleurs, son histoire est celle de sa parole qui a changé de code : du prêche en arabe au prêche en amazighe. C'est cette révolution linguistique qui a motivé le youyou de *Taydert* dans la mosquée, un youyou de nature expressive et acoustique : une onomatopée qui exprime une joie profane dans un espace sacré. Le récit écrit n'existe donc qu'à travers la parole, qu'à travers le code oral habillé du code écrit.

La nouveauté littéraire du récit est dans la transcription et non dans le fond. Tous les personnages sont incarnés à leurs voix : ils parlent, donc ils existent, pour parodier Descartes. *Tawargit d imikk* tend ainsi vers le texte théâtral ; le récit est réduit à des actions insignifiantes comme monter sur le toit de la mosquée ou encore écrire le prêche du vendredi ; l'essentiel de ce dernier est dans sa lecture devant les autres à la mosquée. La seule action significative reste la gifle donnée par Azrur au Caïd, une gifle qui acquiert dans l'économie du récit le statut d'un message politique (que nous expliciterons par la suite). D'autre part, les soucis et les rêves qui habitent Ssi Brahim se traduisent par le discours manifeste, mais aussi par le discours intérieur qui prend la forme du discours indirect libre : (*mani yas kkant twargiwin ann? Ugint ad t id llilnt. ass ad lli y tnt ira laḥ as tnt s usafar*, p. 4), « Mais où étaient donc passés ses rêves cette nuit-là ? Pourquoi ne lui étaient-ils pas venues à la rescousse comme à l'accoutumée ? p. 6 », lit-on au début du récit quand l'idée du nouveau prêche commence à habiter le *talb*.

L'oralité se manifeste également dans le recours à la mémoire collective pour justifier et argumenter. La rhétorique de Ssi Brahim, des autres personnages et

même celle du narrateur s'appuie souvent sur des proverbes et des dictons pour persuader de la justesse de l'idée défendue.

Le récit foisonne d'adages et de phraséologie renfermant des idées reçues caractérisant l'espace culturel amazighe soussi, des idées qui ont acquis leur véracité par l'épreuve du temps et par leur appartenance à la mémoire partagée. Pour traduire la volonté de Ssi Brahim à faire connaître sa véritable valeur auprès de sa jema'a, le narrateur recourt à cet adage amazighe : (*acku ar ttinin middn : " ur d taynsit ad ittinin jjiy, willi issnn tujjut ns, tssusm tn, ad t ittinin!"* p. 5-6), « *Ce n'est pas au basilic de vanter les mérites de ses effluves parfumés, mais à ceux qui, le sentant, sont épris de sa fragrance* p. 7 ». Par cette belle analogie, le lecteur comprend que Ssi Brahim aimerait bien que sa jema'a reconnaisse sa valeur à travers son acte révolutionnaire en prêchant en amazighe. De même Azrur résume sa lecture de la politique contemporaine par une image puisée dans la mémoire collective : (*afus n tglzzimt ka ad immsskln, imma taglzzimt ta lli bdda!* p. 44) « *Seule le manche de la pioche a été ébranlé ; la pioche, elle, n'a pas bougé* (p. 33) ». « *Cette parole a marqué à jamais les esprits* », précise le narrateur.

La mémoire collective où puisent les différents personnages ainsi que le narrateur leurs adages et proverbes traduit manifestement une vision du monde relativement « primitive » et originelle. Leurs thématiques et leurs champs lexicaux dénotent un monde marqué par la nature, l'agriculture mais aussi par le bétail : le chat, le chien, l'oiseau, l'abeille entre autres sont souvent au cœur de certains adages et proverbes : (*ar gis ikkat ucu'd amucc!* p. 83) « *Même un chat ne pourrait s'y tenir debout !* » p. 63 ; c'est ainsi que le narrateur souligne le malaise dans lequel se trouve Ssi Brahim en osant sa révolution linguistique.

Toutefois, c'est l'expérience humaine qui constitue le matériau le plus significatif de la mémoire collective dominante dans le récit. L'expérience politique semble la plus manifeste dans la mémoire sociale amazighe évoquée par le narrateur. La parole politique relative au Makhzen semble traduire un traumatisme chronique chez les Amazighes :

- *argaz ur ar ittga ismg y tmazirt ns, i y d iqqan ad t ig, yuf as ad immt.* p. 42 « *un homme ne doit pas être esclave chez lui. S'il devait l'être autant mourir* » p. 32, répète souvent Azrur pour souligner l'aliénation que subissent les Amazighes par le Makhzen dans leur propre espace culturel et politique, du moins ce que semble refléter un certain discours poétique et social. Le chapitre « *La fièvre* », renferme une série de proverbes et de citations populaires au sujet de la représentation négative du Makhzen par une mémoire collective historique et politique :
- *asif d lmxzn ur ar nn disn iznazay yan sul iran tudrt nes !* p.79 « *Ne s'approche du fleuve et du Makhzen qui tient à la vie.* » p. 60.
- *wanna icca lmxzn d wanna tcca tmmuryi, ur idfar amya!* p. 79, « *Qui doit au Makhzen ou aux criquets pèlerins ne doit rien.* », p. 60

- *iy nn illa lmxzn v tsraft ad nn dis ittili yan, ur d iy d yad gis iyli!* p. 80, « *Occupez-vous du Makhzen lorsqu'il est dans le trou et non lorsqu'il en ressort* » p. 60
- *ur ar nn ittaggug yan y lmxzn, ur ar nn sis ittaaz!* p. 80, « *Ne vous éloignez pas du Makhzen ; ne vous en rapprochez pas non plus.* » p. 60.

Dans toute parole, le mot « *makhzen* » est connoté négativement ; il renvoie à la source par excellence du mal politique et social. Il cristallise l'oppression politique et culturelle que semble subir historiquement les Amazighes au Maroc. Par cet emploi, le narrateur ne fait que traduire une certaine réalité de la mémoire collective.

La littérature écrite ose exprimer à haute voix ce qui se dit en communauté restreinte, voire intime. Il est vrai qu'imarirn (les poètes), critiquent publiquement le makhzen, mais leur voix reste limitée à un espace où la réception est réduite à la communauté. De plus, il s'agit presque toujours d'une parole métaphorique et imagée qui se prête à une double signification : dénotative et connotative.

Depuis que le vent de la liberté souffle sur le Maroc (depuis les années quarante-dix), les écrivains amazighes osent fixer par l'écrit la parole politique refoulée, une parole à la portée de tout le monde y compris le Makhzen. L'enjeu majeur du récit de Mohamed Akounad, c'est de revendiquer explicitement cette parole politique. Il ne se contente pas seulement d'insinuer mais de dire « à haute voix » le mal politique et culturel en recourant à la force des images familières : « *Seule le manche de la pioche a été ébranlé ; la pioche, elle, n'a pas bougé* » p33 ; c'est ainsi, par exemple, que certains Amazighes comparaient (comparent toujours !) le Makhzen au colonialisme français. Dans le dicton « *Ne s'approche du fleuve et du Makhzen qui tient à la vie.* », se manifeste une conscience narrative libérée de la peur : le danger de mort que représente le Makhzen est explicité, la comparaison est au service de la dénonciation de l'arbitraire politique. Il s'agit là d'un trait distinctif de la littérature amazighe écrite : elle puise dans la littérature orale un matériau qu'elle rend plus direct et explicite.

Le récit d'Akounad illustre bien la phase transitoire par laquelle passe toute littérature écrite. A l'origine, dans l'absence du code écrit, seule la forme orale de la création littéraire existait. Le plus grand des poètes occidentaux, Homère, est un aède (ce qui correspondrait chez les Amazighes à anddam) qui évolue ensuite en poète-écrivain et fixe à jamais les mythes grecs fondateurs de la culture occidentale dans *l'Illiade* et *l'Odyssée*. Le récit de Mohamed Akounad est de même un texte illustrant bien cette phase transitoire de la littérature écrite qui exploite l'esthétique et la thématique de l'oralité et les transpose dans le code écrit, défiant ainsi la culture dominante et donnant plus de visibilité à la cause amazighe en usant d'une sémiologie linguistique et culturelle révolutionnaire et persuasive.

3. Un empire de signes

Une fois écrit et publié, une production littéraire et artistique en général acquiert son autonomie. En effet, la signification d'une œuvre doit émaner du texte lui-

même et non déduite d'une quelconque projection d'éléments autobiographiques ou d'histoire littéraire extérieurs. Depuis la révolution saussurienne, tout texte est d'abord considéré comme un système de signes : tout mot prend sens dans et par le texte lui-même. C'est dans la perspective de ce postulat sémiologique fondamental que nous pouvons approcher *Tawargit d imikk*, c'est-à-dire en tant que système de signes dont dépendent sa ou ses signification(s).

Au-delà de l'intrigue d'un talb qui innove son prêche de vendredi, en le disant en amazighe pour le rendre plus compréhensible à ses auditeurs, le récit, *Tawargit d imikk*, foisonne de signes lexicaux révélateurs de champs et de réseaux thématiques significatifs. Le récit est, en fait, un champ de tensions linguistiques, culturelles, politiques et religieuses opposés.

Ces tensions sont contemporaines, datent de la renaissance récente que vit toujours l'amazighe : langue et culture ; tensions qui habitent un narrateur partisan et partial. En effet, l'auteur-narrateur semble déléguer ses idées et son engagement à deux personnages-symboles : Ssi Brahim et Azrur. C'est par procuration qu'il exprime ses partis pris linguistiques et politiques. La littérature est investie d'idéologie et de valeurs sous forme de signes et de symboles. Ssi Brahim est, en effet, le flambeau, comme le signifie son nom « Tachenyard », qui éclaire le chemin aux autres, à sa jema ; "*ahh ukan! Wad ad igan atrs n ssi brahim tacnyart lli mu iggummi asafar. Middn lli dis illan ur ssnn atig ns*" p. 6, « Hélas ! regrette le narrateur, Son entourage n'appréciait pas à sa juste valeur Ssi Brahim Tachenyard » p. 7. Le personnage principal devient la voix revendicatrice d'une instance narrative supérieure et consciente des enjeux linguistiques et politiques du Maroc moderne. Ce narrateur omniscient, qui sait tout, prête au simple talb des propos qui supposent un savoir et une philosophie du langage qui le dépassent : "*ufiy nn awal imqqr ... imqqr bahra ... irwas iyi is yugr afgan! Ur yaly is iga yas timlsa n iswingimn nny*" p. 103, « La langue dépasse même l'homme qui la parle ! Je ne crois pas qu'elle ne soit rien qu'un support à nos pensées ! » ou encore "...ur d nkki ad ittinin, nnta (awal n terabt) ad si ittinin..." p. 104 « Ce n'est plus moi qui commande mes propos, c'est lui, l'arabe, qui me fait dire ce que j'ai à dire » p. 78-79. Ces propos profonds sur le rapport entre la pensée et la langue ne peuvent émaner d'une personne dont l'horizon culturel est limité au fikh (science religieuse). Il s'agit bien d'une sociolinguistique engagée, au service d'une cause. Ssi Brahim est investi d'une fonction communicative, au service d'une voix latente, avertie des enjeux sociolinguistiques que vit le Maroc d'aujourd'hui.

Ainsi ce genre de discours devient révolutionnaire émanant d'un individu familier au public amazighe, aliéné par la culture ambiante et traditionnelle. Ssi Brahim est l'instance narrative qui permet au narrateur de motiver son engagement de militant amazighe par des arguments pragmatiques, inscrits dans la vie quotidienne des Amazighes : comprendre leur religion à travers leur langue maternelle: "*Kkiy tt inn ar awn akkay tugtt n tussna s wawal lli ur tssnm! Mac zzy assa, rad awn sslkamy tussna n rbbi s wawal nuun lli yawn yadlli isti lliy kun iskr.*" p. 20, « D'habitude, je vous assommais de connaissances en une langue que vous ne compreniez point (...) Aujourd'hui, j'ai décidé de vous transmettre la connaissance de votre Dieu au moyen de la langue qu'il avait élue pour vous lorsqu'il vous créa » (p. 16-17), explique le *clerc* à ses fidèles.

C'est par une autre instance narrative que le narrateur-militant souligne la version politique qui échappe à Ssi brahim. Azrur n Iguzulen est, en effet, un personnage-symbole qui situe la problématique amazighe dans la sphère profane et laïque. D'ailleurs un chapitre, le plus long du récit, lui est consacré (*Azrur n Iguzulen*). Le personnage est lié à un espace laïc, l'assaïs, car c'est un amarir. Il a lutté contre les colons français, il a fait de la prison, il lutte à présent contre « *les nouveaux français* » que représente le Makhzen. C'est le véritable héros du récit à en juger par le destin que la narration lui a consacré : contrairement au déchu Ssi Brahim qui a quitté le village, Azrur, à la fin du récit, a de nouveau chanté dans l'assaïs avec la femme qui a profané la mosquée : Taydert. Il a réussi à hisser le militantisme amazighe sur le plan collectif et sur le plan laïc : "*assaïs rad iyama, Azrur nkkwnin ayann*" p. 157-158, « *assaïs restera, Azrour restera !*" p. 120, telles sont les dernières paroles de la foule réunie dans l'assaïs, des paroles qui ont chassé le Caïd du village.

Ssi Brahim et Azrur sont donc des signes invertis de discours militants ; le premier répond à une révolution linguistique en prêchant en amazighe et le second répond à une revendication politique qu'incarne la vie culturelle. Les deux personnages sont, en fait, réduits à des portes paroles idéologiques, à deux voix au service d'une cause.

Au-delà de ces deux personnages que la structure narrative transforme en symboles à la fois opposés et complémentaires, le récit est riche en d'autres codes sémiologiques engendrant des réseaux significatifs qui convergent vers la même thématique et à la même cause.

En effet, l'espace est également investi dans le récit de fonction symbolique. La narration met en scène trois sphères en conflit : la religion, la culture et le pouvoir ; trois espaces représentent respectivement ces sphères : la mosquée, l'assaïs et l'école. L'enjeu pour le narrateur, c'est de montrer comment la culture amazighe retrouve son espace de prédilection : l'assaïs. Ainsi, le récit s'achève sur le triomphe de l'école fondamentale et originelle où l'amazighe transmet et apprend son amazighité. Répondant au Caïd qui fait l'éloge d'une école moderne qu'il projette de faire construire sur l'assaïs, Azrur lui dit avec fierté : "*yid iga yad assays, assays ayrbaz nit ayann a lqayd*" p. 155, « *Ici, c'est notre assaïs et l'assaïs, cher caïd, c'est déjà une école*, p. 118». Ce qui oppose les deux écoles, c'est que l'une est l'instrument de l'aliénation et du pouvoir, et l'autre le vecteur qui alimente la mémoire assurant la pérennité de la culture amazighe ; l'assaïs est l'espace par excellence où toutes les générations se côtoient. La langue amazighe que Ssi Brahim a introduite dans la mosquée du village et le youyou que cela a provoqué sont deux tentatives pour réconcilier le religieux et le profane, deux tentatives des Amazighes pour s'appropriier le religieux. Quant au Caïd, il tente d'assurer la continuité de l'acculturation des Amazighes en construisant une nouvelle mosquée et en projetant l'implantation d'une école moderne à côté.

D'ailleurs, sur le plan formel, l'assaïs est un espace ouvert et circulaire, formes compatibles avec l'esprit de liberté que signifie le nom même que porte la population qui le fréquente. Par contre, le clos est la caractéristique de la mosquée et de l'école, une forme angulaire fermée favorisant à la fois l'enfermement (l'aliénation) et l'exclusion. D'ailleurs les dimensions des mosquées modernes

renvoient les fidèles à leur petitesse, elles les « écrasent » par leur gigantisme. L'architecture n'est jamais innocente, elle est idéologique. Le Versailles de Louis IV impressionne ses visiteurs avant même de « rencontrer » son locataire.

L'auteur de *Tawargit d imikk* a bien investi l'espace d'une fonction symbolique à la fois sur le plan formelle et fonctionnel. Le traitement de l'espace physique dans le récit renvoie à la tension entre les espaces culturel, politique et amazighe que connaît le Maroc moderne.

Le système des personnages tel qu'il est construit par la narration reflète également cette tension. En effet, la majorité des personnages portent des noms marqués par l'amazighité, ce qui est normal puisque l'histoire se déroule dans une aire amazighe. Cependant, il y a des personnages dont les noms sont composés d'éléments arabes ou d'origine arabe et associés souvent à des éléments amazighes authentiques tels Saïd Ibiw, M'Bark n'Aït Addi ou encore M'hand n Chala. Ce type d'identité illustre la double personnalité de l'amazighe musulman. L'assimilation des noms d'origine arabe souligne la volonté de débarrasser la religion de son support linguistique. Le nom de Ssi Brahim Tachenyart, par qui la révolution linguistique est arrivée, est composé de trois éléments significatifs : le « Ssi », élément arabe, forme assimilée par l'amazighe de « sidi ; il signifie le détenteur du savoir notamment religieux (cet élément est ignoré cependant au Moyen Orient !); « Brahim » connote une identité musulmane et enfin « Tachenyart », qui signifie en amazighe « le flambeau », traduit le rôle de guide que joue ce personnage au sein de sa jema. Déjà par son nom, Ssi Brahim Tachenyart est un personnage qui n'arrive pas à vivre sereinement sa triple identité : religieuse, arabe et amazighe.

Il existe, cependant, dans le récit des personnages dont l'identité est réduite à l'amazighité. C'est le cas Taydert (l'épi), celle qui a profané la mosquée par son youyou et qui clôt le récit par son chant à l'assais avec Azrur n'Igouzouln. Celui-ci reste le personnage qui incarne le plus par son nom l'action et la parole qu'il met au service d'une amazighité libérée de l'arabe et de la religion officielle, puisque son nom est exclusivement amazighe. Les noms des personnages ne sont donc pas innocents, ils sont investis de valeurs sémiologiques.

Les tableaux ci-dessus visualisent et synthétisent les valeurs sémiologiques de certains éléments du récit : certains personnages par leurs identités, certains espaces par leurs fonctions et surtout certains « youyous » disséminés dans le récit.

Tableau 1 : Sémiologie des noms des personnages dans le récit.

Nom du personnage	Sphère d'appartenance	Connotation
--------------------------	------------------------------	--------------------

<p>Ssi Tachenyart</p> <p>Brahim</p>	<p>Religion / Arabité / Amazighité</p>	<p>Personnage principal qui incarne à la fois l'amazighité et les idéologies historiques dont elle cherche à se libérer. Il est le foyer des tensions entre l'amazighité, l'arabité et la religion. Il ose prêcher à la mosquée en amazighe pour des raisons pragmatiques : comprendre la parole de Dieu.</p>
<p>Azrur n'Igouzouln</p>	<p>Amazighité culturelle</p>	<p>Personnage illustrant l'amazighe fidèle à sa sphère culturelle et militant pour transposer sa cause sur le plan politique. Il ose dire non aux Français et au Makhzen ; il est même passé à l'action en giflant le Caïd. C'est un personnage sur lequel le narrateur projette le militantisme exemplaire.</p>
<p>Itto n'Aït Bella Taydert.</p>	<p>Amazighité culturelle</p>	<p>Version féminine d'Azrur. Une femme âgée, Itto, ose discuter avec l'Imam, Ssi Brahim, du statut de la femme dans l'Islam ; elle revendique la liberté dont jouissait la femme amazighe de jadis. La jeune Taydert passe à l'action en profanant la mosquée par son youyou et en reprenant son rôle de tamarirt à l'assais à côté d'Azrur malgré les menaces du Caïd.</p>
<p>Saïd Ibiw Saïd n Ikiobod Mhand n Chala M'Bark n'Aït Addi Hammou N'Aït Ali Boutguenza</p>	<p>Arabité / Amazighité/ Conscience populaire</p>	<p>Personnages représentant l'intelligence populaire qui s'interroge sur l'absurdité du prêche en arabe pour des gens qui ne comprennent pas cette langue. Personnages incarnant également l'acculturation que vivent les Amazighes au Maroc ; ils portent une triple identité : arabo-musulmane et amazighe.</p>
<p>Abaaloul (Amghar)</p>	<p>Amazighité / Pouvoir</p>	<p>Personnage récupéré par le pouvoir hégémonique ; il est le pendant d'Azrur : il a été au service des Français, puis devient un Amghar</p>

		illégitime puisqu'il n'est pas élu ; il a droit à un sobriquet amazighe ironique qui signifie « intestin », le mouchard.
Caïd	Arabité / Pouvoir	Personnage dont on ignore le nom et l'identité ; il est désigné par sa fonction : il représente le Makhzen, le pouvoir dominant insaisissable ; il n'existe qu'à travers le mal qu'il engendre. La gifle qu'il a reçue d'Azrur signifie le début de « la désaliénation » et de la libération du joug culturel et politique.
La jemaâ	Arabité	Terme d'origine arabe qui renvoie à une entité collective religieuse. Ssi Brahim s'adresse à sa jemaâ ; terme appartenant au même champ sémantique que joumouaa (vendredi), jour de la prière collective hebdomadaire. Le lien des individus qui forment la jemaâ est de nature religieuse. L'enjeu du récit c'est de transformer la jemaâ en tribu ancestrale qui assure la pérennité de l'amazighité.
Aït Oussoul	Amazighité	Terme amazighe désignant l'appartenance tribale d'une population : le lien entre les gens doit rester culturel, voire sanguin : un lien antérieur au lien religieux.

Tableau 2 : Sémiologie de l'espace dans le récit :

Nature	Sphère d'appartenance	Connotation et signification
--------	-----------------------	------------------------------

<p>Mosquée</p>	<p>Espace lié à la religion, à l'arabité et au pouvoir</p>	<p>Lieu sacré qui véhicule les valeurs et les dogmes religieux en langue arabe. Lieu qui exclut la culture et la langue amazighes.</p> <p>L'impact de ce lieu reste formel sur le plan religieux ; la communication avec les fidèles reste limitée et superficielle.</p> <p>C'est un lieu qui illustre l'absurdité énonciative : un discours en arabe incompréhensible des fidèles. La mosquée ne peut assurer sa véritable fonction religieuse.</p> <p>C'est pour remédier à cette situation absurde que Ssi Brahim prêche en amazighe. Il s'agit bien d'une tentative de réconcilier le religieux avec la culture locale et non de les dissocier.</p>
<p>Ecole</p>	<p>Espace incarnant en apparence la culture moderne à l'occidentale</p>	<p>Autre lieu de menace pour l'identité amazighe, car l'école moderne est au service du pouvoir qui ignore la langue maternelle des élèves. La modernité que cet espace affiche reste formelle. C'est un espace au service de l'arabité, de la réaction et de l'acculturation des Amazighes.</p>
<p>Assaïs</p>	<p>Espace culturel amazighe local.</p>	<p>Lieu de prédilection de la culture amazighe ; espace profane et laïc de la transmission des valeurs ancestrales ; lieu d'information sur l'actualité politique et sociale, « une école » selon Azzur qui « fait partie de notre existence, notre essence profonde » p.118, "mayad izdi d talla ny...tumast ann n ugn's p. 155.</p>
<p>Agadir</p>	<p>Espace collectif</p>	<p>Lieu tribal où le collectif</p>

	économique et culturel.	conserve ses récoltes, ses titres fonciers, ses biens...Sa gestion illustre une facette de la démocratie amazighe
Arganeraie	Espace naturel lié à l'identité et à l'amazighité	Espace naturel qui caractérise l'espace amazighe. L'arganier joue un rôle déterminant dans vie économique du village amazighe. A l'instar de la langue et de la culture, l'arganeraie est objet de tension entre le Makhzen et les militants amazighes : Azrur reproche à Ssi Brahim de rester silencieux sur « ceux qui nous ont volé nos terres, notre arganeraie" p 22,» " <i>max alliy av ur tsawlt f willi ay yukrn tamazirt, awin taganin a ssi Brahim?!</i> " p 28

Tableau 3 : Sémiologie du « youyou »

Le youyou	Sphère d'évocation	Connotation et signification
« <i>afnt tillas tawhalt, skrnt abrdakk, swritnt</i> » p. 3, «Alors profitant de l'occasion, les ténèbres dansaient et lançaient d'imperceptibles youyous. » p. 5	Emploi poétique et métaphorique appliqué au non humain.	Un youyou prémonitoire inaugural du récit. Expression euphorique relative à la nuit, contraste avec l'obscurité. Elément mélodique complétant l'harmonie du mouvement exprimée par le verbe « danser ». Tableau nocturne préparant la décision de Ssi Brahim à prêcher en amazighe, prêche qui provoquera le youyou blasphématoire.
« De bout en bout, le pays fête l'événement : les	Un youyou collectif exprimé dans sa sphère	Emploi profane du youyou dans sa fonction sociale et

<p>yoyous scandèrent, les chants tombèrent comme des averses » p. 32, <i>"umznt tmyrwiniin zzy ixf n tmazirt ar ixf, tbbi tvwrit v ultmas iffî d umarg n tdrifit zund anzar "</i> p. 43</p>	<p>« naturelle » : la fête dans l'assaïs.</p>	<p>collective. Le pluriel souligne par contraste la singularité du yoyou de Taydert dans la mosquée</p>
<p>« Observez la femme et pensez à l'abeille dans sa ruche(...) Bracelets à la cheville et yoyou aux lèvres ! » p. 84, <i>"zrat tamtut tswngmm y tazzwit n taddart ns. ... tak^wmist zund ibzgan n tðarin, tiy^writin y imi."</i> P. 109</p>	<p>Un yoyou sensuel lié à la femme.</p>	<p>Emploi poétique exprimant la féminité. Expression d'approbation et de la joie de la femme. Langage naturel non linguistique.</p>
<p>« nul ne s'attendait à ce que, aussitôt, un vibrant yoyou jaillisse en plein milieu de la mosquée p. 84 », <i>"mac, urgisn yan hlli nn itamn is rad issfld i ty^writ akud ann, y tuzzumt n tmzgida"</i> p. 109</p>	<p>Un yoyou insolite : exprimé dans un lieu inhabituel, sacré : la mosquée.</p>	<p>Transposition du profane dans le sacré. Le féminin ose s'exprimer dans un lieu masculin. Remise en question de la prédilection du discours religieux et phallogratique : le yoyou change de connotation : l'expression de la joie devient l'expression de la profanation et de la malédiction.</p>
<p>« J'ai beaucoup apprécié ton discours sur la femme ; alors, j'ai senti comme... comme une douce flamme me pénétrer... et c'était elle qui s'était transformée en ce maudit yoyou » p. 85, <i>"issusm iyi aylli tnnit f tmyart, syafay skra zund...zund irird ilggwavn ikka iyi akk, nta ad d yurriin ig tacc ann n ty^writin!"</i> p. 111</p>	<p>Origine émotionnelle du yoyou révolutionnaire.</p>	<p>Paradoxalement, c'est la prise de conscience de la femme de son véritable statut religieux due au discours de Ssi Brahim en amazighe qui a provoqué le yoyou spontané. Le <i>talb</i> éclairé a su charger la langue amazighe de l'authenticité religieuse, ce qui est reçu comme une profanation.</p>
<p>« on ne parlait plus que du</p>	<p>Le yoyou insolite se</p>	<p>Le yoyou devient un</p>

<p>youyou en pleine mosquée ! p 86», "<i>ur ar tinin yila yas timzgida n ty^writ</i>" p. 116</p>	<p>transforme en scandale social.</p>	<p>moyen efficace pour poser les problématiques religion-langue, arabité-amazighité</p>
<p>« Ayant entendu ce youyou, Hammou n'Aït Ali...finit par dire à Ssi Brahim, non sans ironie :</p> <p>– Pourquoi ne nous as-tu pas dit d'apporter des <i>bendirs</i> puisqu'il y a des youyous ! C'est tout ce qu'il fallait pour faire un bon spectacle d'ahouach !» p 86, "<i>ur ay yadlli tnnit a ssi Brahim ad d nawi tilluna, acku taywrit tlla; nettnti ka d nn iyaman ad ibidd uhwac.</i>" p. 112-113</p>	<p>Le youyou souligne l'opposition entre l'assaïs et la mosquée.</p>	<p>Certaines voix cherchent à détacher l'amazighe du religieux, revendiquent la laïcité et refusent une langue amazighe au service de la religion.</p> <p>Le youyou souligne la frontière entre le profane et le sacré.</p>
<p>« il se tut parce qu'il avait trouvé que ce youyou-là était pour lui un message d'avertissement venu d'un lointain au-delà » p. 88, "<i>ifiss acku iyal tay^writ ann tga uggar n ty^writ, tga d sis tabratt n usnk d</i> p. 114</p>	<p>Origine prémonitoire du youyou, un youyou d'avant-garde, révolutionnaire.</p>	<p>Expression d'une vision littéraire optimiste sur l'avenir de l'amazighe, sur la fatalité de son émergence comme expression de la modernité.</p>
<p>« Par ailleurs, les émules parmi ses amis avaient bien ri lorsqu'ils avaient entendu parler du youyou de la mosquée ! » p. 88 "<i>y tsga yadn, ttsan imddukk^wal n ssi brahim alliy jjawnn lliy ssfldn is akk^w tmmouss ty^writ y tmzgida.</i>" p. 116</p>	<p>Le youyou blasphématoire est stigmatisé par son lieu d'énonciation.</p>	<p>Résistance des religieux face à l'initiative de Ssi Brahim.</p> <p>La réception du youyou varie en fonction des tranches sociales : il devient comique chez les tolbas (hommes religieux)</p>
<p>« Ssi Brahim s'attendait à voir arriver le cheikh aussitôt que la rumeur du youyou lui serait parvenue » p. 91, "<i>iqql ssi brahim ad t id ilkm umyar</i></p>	<p>Transposition du youyou dans la sphère politique.</p>	<p>De la conséquence religieuse à la conséquence politique du youyou.</p> <p>Le scandale s'amplifie en devenant une affaire</p>

<p><i>mnnaw imalassn, macc ur t id ilkm ma yad tella ty^writ y tmzgida.</i>" p. 118</p>		
<p>« Un youyou dans l'enceinte de la mosquée, talb, voilà une profanation jamais commise durant ma carrière ! » p. 92, <i>"tay^writ y ugns n tmzgida a tialb? Tasfsawit ad ur jju tsar y tummyra inw !!!"</i> p. 119</p>	<p>Le politique s'aligne sur le religieux</p>	<p>Le youyou révèle la complicité historique de la religion et du pouvoir contre l'amazighité. Sanction du youyou par la loi morale ambiante.</p>
<p>« En réalité, ce youyou-là c'est moi. Mon être le plus profond n'est autre que ce youyou-là ! (...) Je ne sais pourquoi l'évocation de ce youyou-là s'accompagne toujours de verdure et de fleurs épanouies... Serait-ce l'œuvre de Satan ? » p. 109, <i>"s tidt, nkki tay^writ ann ad giy, tumast inu lli bahra idran ur tgi kra tt ur igan... ur ssny max alliy bdda tzdi tywrit ann d tgzut d ijji gn lzanin... yak ur d aqqasis ad yinn iskrn tawuri nns?"</i> p. 144.</p>	<p>Révélation de l'espace intérieur (la conscience)</p>	<p>La revendication du youyou ne peut être seulement féminine mais masculine : l'amazighité, l'humanité s'incarnent dans le youyou. Sa nature originelle est « divine », sacrée. La religion, l'homme, reconnaît en lui la légitimité et la signification du youyou dans la mosquée.</p>
<p>« Il se souvient aussi du youyou angélique de sa mère, un youyou plein de fraîcheur qui transperçait le petit bambin qu'il était ; tout son petit corps en vibrerait mais il sentait une espèce de volupté que seule notre soif du sein maternel, lorsqu'on s'y agrippe, peut égaler. » p. 110, <i>"ar d day iktti tskr mas akud ann yat tywrit, yat ty^writ ilZan, ibluyddan, tay^writ ann</i></p>	<p>La source originelle du youyou est la mère amazighe, comme le sont la langue et la culture.</p>	<p>Le youyou est l'expression du bonheur vécu auprès de la mère : la langue maternelle par laquelle Ssi Brahim s'est exprimé a réveillé en Taydert l'émotion originelle liée à la mère.</p>

<p><i>tzgr akk^w azzan lli ttin ikka igat. Tga sis zund kra n trgagit lli t akk^w ikkan, macc tmmim, tamimt ann ur trwas yas tin tibbit n mas iy t sis tay trufi" p. 146</i></p>		
<p>« Elle s'appelait Taydert (l'épi). C'était elle l'auteure du fameux youyou en pleine mosquée. » p. 114, <i>"ar as ttinin taydr. nttat ad iskrn tay^writ y tmzgida..." p. 150</i></p>	<p>Le youyou est produit par une femme dont l'identité renvoie à la sphère agricole.</p>	<p>Le youyou rétablit le lien entre l'amazighe et sa terre à travers le nom de la femme qui l'a produit : « Taydert » (l'épi) renvoie par métonymie à la terre, une autre « mère » liée à l'amazighité.</p>
<p>« Ce youyou là qu'avait lâché Taydert n'était pas le sien, c'était le nôtre, celui de la tribu des Aït Oussoul... ! » p 120, <i>"tay^writ ann lli d insrn i taydr, ur tgi yas tins, tga tinny akk^w nkk^wni ayt usul." P. 157</i></p>	<p>Le youyou passe de l'individu au groupe</p>	<p>Le collectif assume et s'approprie la revendication de l'héroïne.</p> <p>Mohamad Akounad « produit » un youyou par son récit, dans son rêve : serait-il apprivoisé par sa communauté ?</p>

4. Pour une synthèse

Les trois tableaux précédents manifestent bien l'intention d'une instance narrative qui s'affiche comme nouvelle conscience amazighe émergente ; une conscience qui revendique une identité linguistique et culturelle autonome, libérée de l'aliénation historique de l'arabité et du pouvoir. Le récit se transforme ainsi en quatre réseaux de signes connotatifs appartenant aux quatre sphères en tension au Maroc : l'arabité, la religion, le pouvoir et l'amazighité. Les frontières entre les trois premiers champs ne sont pas toujours nettes ; en effet la langue arabe trouve dans l'islam un support pour imposer sa légitimité, de même le pouvoir par son essence historique est de langue et culture arabes, il ne peut tolérer l'émergence de l'amazighe qui cherche à échapper à la fois à l'hégémonie linguistique et politique du Makhzen.

L'initiative de Ssi Brahim à prêcher en amazighe est une forme de révolution culturelle qui signifie qu'on peut être musulman en amazighe, révolution que consacre le youyou de Taydert. Le talb provoque ainsi un divorce entre l'arabe et l'islam en argumentant par la religion même : *"afgan ur iga yas yan dar rbbi"* p. 24, « Nous sommes tous égaux devant Dieu » p. 20, répond-il à des femmes s'interrogeant sur la parité homme-femme. Il instaure ainsi une limite entre la

religion musulmane et la langue arabe. Le deuxième divorce est opéré par la position d'Azrur ; la gifle qu'il a donnée au Caïd « décrystallise » la peur ancestrale stigmatisée par le Makhzen et permet par la suite à l'assaïs de retrouver sa fonction originelle. Le récit montre une culture amazighe qui sort victorieuse de ces rapports de forces.

Toutefois la réalité extralittéraire dément cette représentation ; il s'agit bien de « Tawargit d imikk », de « plus qu'un rêve ! », d'un au-delà d'un rêve. Le mérite du romancier, c'est d'exprimer par son récit une vision mettant en évidence la complexité de la situation linguistique et culturelle au Maroc, contribuant ainsi à rendre le rêve envisageable, car la difficulté, toute la difficulté, réside dans les représentations et non dans la réalité. Le changement de celle-ci est tributaire du changement de celles-là. Le rêve n'est jamais étranger au réel, il en est soit le reflet soit la négation. Le récit de Mohamed Akounad a le mérite de faire rêver...d'envisager le possible. La réalité politico-culturelle récente au Maroc donne raison au rêveur... au prophète.

Bibliographie sélective :

Adam, J.-M. (1996), *Le récit*, « Que-sais-je ».

Akounad, M. (2002), *Tawargit d imik*, Bouregreg Communication.

Akounad, M. (2011), *Un youyou dans la mosquée*, Edilivre, Traduction de l'amazighe par Lahcen Nacheff.

Apulée, (2008), *L'âne d'or (les métamorphoses)*, traduit du latin par Géraldine Puccini, Arléa.

Aristote, (2014), *Œuvres*, Paris, La Pléiade.

Barthes, R. et al., (1981), *L'analyse structurale du récit*, Communication 8, Point.

Barthes, R. (1964), *Essais critiques*, Paris, Seuil.

Dumezi ; G. (1969-1973), *Mythe et épopée*, Paris, Gallimard.

Homère, (1955) *Illiade – Odyssée*, Paris, La Pléiade.

Leguil, A. (2000), *Contes berbères de l'Atlas de Marrakech*, Paris, L'Harmattan.

Lévi-Strauss, C. (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.

Lévi-Strauss, C. (1962), *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.

Propp, V. (1965), *Morphologie du conte*, Paris, Seuil.

Les chants amoureux traditionnels à caractère réfractaire dans la tradition orale kabyle

Nora Belgasmia

Université Mouloud Mammeri, Tizi Ouzou

يتناول هذا المقال تعبير المرأة القبائلية الذي يعالج طابوهات الحب من خلال قصائد شفوية مدونة بالقبائلية ومترجمة إلى الفرنسية. وتكمن أهمية هذه المساهمة في سعيها إلى كشف المضمر عبر التلميح والضمنية، في علاقات الرجل والمرأة خاصة، والدور المتجذّر لكل واحد منهما وكذا مكانتهما في مجتمع يُهيمن فيه الأول. ففي هذا الوسط الذي تحكمه عادات الأسلاف، يجرى الشعر المرأة، فيمكنها من الكشف عن مشاعرها وفرض نفسها. وقد أدّت مساهمة المرأة في التعبير عن الحب بواسطة الشعر إلى إمالة اللثام عن هذه العاطفة لدى الرجل أيضا، وجعلته، من ثم، بصفة مفارقة على قدم المساواة مع المرأة؛ تُجَرِّده تارة من "الأنا" الذكورية، وتمتلك روحه المليئة بالمعاناة تارة أخرى. وهكذا يأتي الشعر عبر خطاب ضمني غني بالمضمرات والتلميحات ليغزو عالم الرجل ويدعوه إلى إعادة النظر في مكانة المرأة في المجتمع واعتبارها شريكا حقيقيا.

Introduction

Le recueil de poésies d'où sont tirées les quelques pièces utilisées dans cet article, en guise d'illustration, appartient à des femmes qui sont toutes du même lieu d'origine, à savoir le village de Timeyras, dans la région des Ouacifs dans la Kabylie du Djurdjura. La collecte de ces chants féminins a motivé un travail de longue haleine sur le terrain, qui au départ nous était méconnu. La pratique du porte à porte au début, nous mettait dans la gêne, car il fallait à chaque fois justifier notre présence puis à mesure que nous avançons dans notre investigation nous recevions une *feed-back* favorable de la part des habitants. Un terrain qui a nécessité des déplacements multiples du village vers la ville, et vice-versa. Le processus de *bouche à oreille*, notamment dans le milieu villageois, a fini par l'emporter ce qui a joué en notre faveur, alors les femmes se dévoilaient et s'exprimaient avec plus d'aisance, car elles considéraient que notre travail était pour « la bonne cause », puisque l'investigation visait la sauvegarde du patrimoine poétique immatériel féminin. Concernant les chants colportés dits anonymes, ils ont été pris sur le qui-vive, dans les fêtes de mariage ou dans des festivités occasionnelles, leur enregistrement relevait d'une grande prouesse technique à l'époque, en raison du manque de moyens mais aussi et surtout en raison de l'insécurité.

L'un des buts de ce travail est de mettre en évidence un type de discours formel kabyle, très vivace en milieu féminin, à travers quelques chants et poèmes oraux

transcrits en berbère (kabyle) et traduits. Il s'agit d'un thème où les non-dits qui, par l'insinuation ou le sous-entendu dont ils sont le vecteur, sont fortement chargés de sens. Ce thème est fort instructif sur la relation homme/femme, dont les rôles sont socialement définis, au sein de la société traditionnelle où s'illustre la « domination masculine » (Bourdieu, 1990).

D'abord, ce qu'il faut souligner est que l'amour reste un sujet tabou dans la culture kabyle¹. Son expression sociale explicite et directe est rare, voire inexistante, d'autant que les rapports homme/femme dans la société ne sont pas toujours fluides : les tabous, les interdits et la religion sont autant d'éléments qui déterminent ces rapports aussi difficiles que complexes. Le tabou qui entoure l'expression du sentiment amoureux dans la culture kabyle pourrait s'expliquer par le fait que l'organisation sociale kabyle s'élabore en fonction d'un ordre établi et dominé par l'homme, détenteur du pouvoir décisif et exécutif, et mû par des considérations liées à un code d'honneur dont la qualité cardinale est la virilité (*tirrugza*), qui exclue toute expression des sentiments intimistes. Toutefois, dans cet ordre social et cosmique fondé, selon Pierre Bourdieu (1990 : 4), sur « l'affirmation ultra-conséquence du primat de la masculinité », le sentiment amoureux échappe à « la juridiction du pouvoir mis en place par l'homme kabyle et de sa cosmologie phallonnarcissique » (*ibid.* : 4). Dans ce même ordre d'idées, « les hommes pouvaient programmer tous les gestes de la vie : les fêtes, les labours, les moissons, le commerce... un seul domaine leur échappait entièrement : celui des sentiments » (Yacine-Titouh, 2006 : 19). La licence poétique, représentée particulièrement par le genre des chants d'idylle, est le moyen par lequel la femme kabyle se permet non seulement de transgresser l'interdit et de briser les tabous liés à l'expression des sentiments amoureux, mais aussi de remettre en cause certaines structures objectives et cognitives de la domination masculine et de ses représentations symboliques. Les chants d'idylle sont regroupés dans le genre poétique appelé *izli* lequel, par définition, n'est pas un *asefru* c'est-à-dire un genre poétique conventionnel : « contrairement à l'*asefru*, qui peut désigner les genres les plus divers à la fois dans l'inspiration et dans la forme, l'*izli* est spécifiquement un poème court, à dominante sentimentale ou érotique... l'universalité des sentiments que le genre évoque fait que tout un chacun peut s'y reconnaître et s'y intéresser, voire s'y adonner. Sa brièveté le rend accessible à la mémoire. » (*ibid.* : 21).

Les poèmes de l'*izli* sont chantés ou récités avec quelques précautions (absence des hommes dans les alentours) par les femmes dans des circonstances de fêtes de mariage ou bien au cours des travaux quotidiens, l'*éros* c'est-à-dire l'amour romantique ou érotique, semble représenter un danger potentiel au maintien de l'ordre au sein du groupe parce qu'il est une émotion insaisissable et incontrôlable qui échappe à l'emprise des règles sociales établies. « La passion amoureuse, dans

¹ Dans son *Dictionnaire de la culture berbère de Kabylie*, Camille Lacoste-Dujardin (2005 : 34) écrit au sujet de l'amour dans cette région d'Algérie : « Dans une société où les mariages sont essentiellement affaire de stratégie familiale, il n'y a guère de priorité pour les sentiments personnels, aussi l'amour est-il souvent redouté comme pouvant conduire à de graves désordres. En premier lieu, sa manifestation n'est guère autorisée d'expression, en vertu de cette retenue imposée à tous, une très grande pudeur, la *hchouma*, exception faite de l'amour maternel censé résider dans le foie, comme l'amour filial, ou fraternel. En revanche, la littérature permet d'en libérer l'expression. [...] ».

un groupe où les mœurs sont strictes, est plus qu'un non-sens, un danger. Elle balaie d'un geste, d'un mot, les certitudes les plus établies». (*ibid.* : 18) L'effet subversif du sentiment amoureux explique bien pourquoi la représentation de l'amour dans la littérature orale est si complexe dans la culture kabyle traditionnelle caractérisée par une division hiérarchique entre les sexes lesquels fonctionnent « comme un principe universel de vision et de division, comme un système de catégories de perception, de pensée et d'action ». (Bourdieu, 1990 : 6).

L'expression poétique de l'amour dans l'*izli* est portée par plusieurs facteurs sociaux qui travaillent le sens de la communication – facteurs liés aux tabous, aux interdits religieux, aux règles de la bienséance et de la décence – dont les effets sur la parole, et donc le chant, se traduisent par un recours presque systématique au non-dit, à l'insinuation et à la figuration... Par conséquent, outre l'approche socio-anthropologique, la théorie pragmatique du langage, en tant que science linguistique traitant « des relations des signes à leurs interprètes ou utilisateurs [et recouvrant] des phénomènes très vastes d'ordre psychologique et sociologique » (Garric et Calas, 2007 : 6), semble tout à fait indiquée pour l'analyse et la compréhension des représentations sociales, collectives et individuelles du thème de l'amour dans le verbe poétique de la femme kabyle.

En ce sens, le sentiment amoureux, notamment son expression verbale, passe indubitablement par un arsenal de mots et de termes insinués, imagés voire détournés pour atteindre son objectif. Une recherche non imprégnée de cette pratique linguistique, socialement ancrée dans le comportement collectif kabyle, serait incapable de saisir le sens profond des poèmes de la femme kabyle. Cela est d'autant plus vrai que les interdits qui entourent l'expression féminine sont plus forts et plus nombreux que ceux qui entourent l'expression masculine. Dans les dialogues insérés dans les poèmes soumis à notre analyse et à travers les négociations qui découlent de ces dialogues, les concepts pragmatiques de l'*implicite* et de *non-dit* prennent alors tout leur sens.

1. Le chant amoureux rétif à l'ordre social établi

Dans ce qui suit, nous tâcherons d'étudier quelques représentations sociales de l'amour dans la poésie traditionnelle féminine kabyle, par l'application de l'approche socio-anthropologique et de la théorie pragmatique. Le corpus est oral, constitué de chants d'idylle transmis dans des circonstances bien précises, et en circulation libre parmi les femmes de Timeyras, un village reculé de la commune des At Ouacif, elle-même située au cœur de la Kabylie. Les représentations que se font les femmes de l'expression du sentiment amoureux sont collectives et renferment des valeurs sociales partagées par la majorité des femmes de cette région. Toutefois, ceci ne veut nullement dire que l'imaginaire amoureux individuel de ces femmes soit dilué dans l'imaginaire collectif, ou qu'il n'y ait aucun apport personnel dans leurs chants. « La poésie de l'*izli*, bien que chantée par un groupe est d'abord la poésie de l'individu en ce qu'elle exprime des sentiments spécifiques ... » (Yacine-Titouh, 2006 : 35)

La femme kabyle semble consciente que l'*izli* est en quelque sorte son « espace personnel » ; son verbe l'exprime de différentes manières : il est libération et

exaltation du moi, il est aussi réalisation d'un fantasme et de la rêverie. Cependant, dans bien d'autres cas, il s'agit d'une dénonciation d'abus de pouvoir et d'une requête auprès d'une autorité, requête qui entraîne la négociation.

Le discours amoureux du chant de l'idylle est généralement associé à un espace pastorale : les champs, la fontaine... L'atmosphère de ce genre est généralement joyeuse, bucolique, quand bien même beaucoup de chants relatent des obstacles dressés à l'amour de l'être aimé et désiré. Ce sous-genre d'amour romantique, solitaire, débarrassé de toutes contraintes sociales est illustré par le poème qui suit :

t-dahr-iyi yef sđah
Neddhey a şellah
D kra yella-n d lwali
Taksunt-is am lmeşbah
D lweřd mara yefteħ
D lkayeđ id-yura llusi
Win yewwet-en deg-ney la smah
Ad yeqqwel d amjah
Ad i-jeřreb lemħani

Dameche Smina (*in Belgasmia, 2001*)¹

Je l'ai aperçue au haut de la terrasse
J'ai demandé aide à tous les saints
Sa peau est pareille à une lanterne
Fleurs quand elles éclosent
Document rédigé par l'huissier
Tout médisant vivra sans pardon
Deviendra exilé et errant
Et plein de malheurs endurent.

Ce poème enfreint allègrement la règle sociale qui n'autorise pas la femme, l'homme aussi d'ailleurs, à exprimer ce type de sentiments même si le discours amoureux est décrit métaphoriquement (comparaison avec la nature, les fleurs et la verdure) : « La nature des izlan est celle, tour à tour douce verte ou âpre, des vrais paysages de la montagne kabyle. Elle n'est pas seulement image onirique gorgée de plus de rêve que de sève ; elle vit. On peut derrière les mots, voir les choses et les sentir. » (Yacine-Titouh, 1990 : 32). En effet, nous pouvons affirmer que dans ce chant le genre de l'idylle exploite tous les motifs et toutes les images des éléments pastoraux. Cette référence, ou plutôt ce recours, à la nature et à ses éléments s'explique-t-elle par le fait que l'espace pastoral se situe en dehors des représentations sociales et symboliques qui structurent et opposent les pôles

¹ Tous les poèmes chantés, cités dans cet article, sont tirés de Belgasmia (2001).

masculin et féminin dans la vie sociale ? Et tout laisse à penser que la nature n'est pas un lieu neutre dans la culture kabyle; elle est un espace de transgression de l'ordre (masculin) établi, d'autant plus que, comme l'affirme Tassadit Yacine (2006 : 40), « C'est que la nature est, à la fois par définition et par convention (...) le lieu des sentiments profonds que la vie du village refoule avec vigueur. »

Les deux vers, *Sa peau est pareille à une lanterne* (Fleurs quand elles éclosent), décrivent la beauté selon l'imaginaire social l'énonciatrice : la blancheur de la peau sans défaut, qui est ici comparée à la luminosité de la lanterne ; la fraîcheur de la jeunesse qui est supposée se refléter dans l'éclosion des fleurs.

L'autre critère de beauté est la virginité de la fille; elle est *sous-entendue* dans le vers : « Document rédigé par l'huissier », le comparant étant *lkayev* qui signifie « papier » (blanc à l'origine), le comparé étant la virginité de la jeune fille signifiée par la blancheur du papier. L'interprétation donnée à ce vers est motivée par une expression kabyle connue, souvent utilisée dans ce contexte : *taqcict d lkayev amellal ciț kan ad tiseensex* (la fille est comme une feuille blanche un rien peut la salir). La réputation d'une jeune femme est à la fois sacrée et fragile, puisqu'un rien peut la compromettre. Si la blancheur symbolise sa virginité, l'évocation de « l'huissier », un représentant de l'institution judiciaire (une autorité), est pour symboliser l'ordre masculin dominant.

Une forme de transgression de l'ordre établi est sous-entendue dans ce poème par l'endroit où la femme se trouve et d'où elle est aperçue, en l'occurrence *svah* (la terrasse), qui est lieu le plus élevé d'une bâtisse. Cet espace élevé est exclusivement réservé à l'homme (Bourdieu, 1990), la femme occupant généralement l'espace du bas, l'acte copulatif étant la parfaite illustration de cette division/opposition. En inversant les positions de haut et de bas, ce poème transgresse une pratique bien objectivée dans l'habitus kabyle qui consiste à attribuer à l'homme la position dominante du haut.

2. Quand le «je» masculin/ féminin s'emmêle et s'entremêle

À travers l'usage de l'implicite dans la création poétique, la femme exprime des sentiments personnels d'amour, sans engager son *je* féminin. Pour cela, elle a recours à un autre *je*, celui du dominant mâle, puisque dans ce poème elle prend la place du fou amoureux épris de sa dulcinée et s'exprimant en son nom. À ce niveau là, la femme cède son droit d'auteur à l'homme, soit par pudeur soit par stratégie discursive dont le dessein est de mener à bien sa transgression des lois et des tabous sociaux liés à l'amour.

La femme, dans le poème précédemment cité, affirme deux fois le *je* de l'autre et ne trouve plus aucun embarras à décrire l'être aimé, car, sous ce *je* masculin, elle se sent protégée. Ainsi vêtue d'un *je* autre que le sien, le temps d'une déclamation poétique, elle ose révéler les sentiments du mâle dominant en mettant à nu ses sentiments. Puisque l'homme se refuse à divulguer ses émotions à l'égard de sa bien-aimée, par convenance et par « obligation sociale », comme le veut l'ordre établi, la femme le dévoile ainsi dans ses sensations les plus enfouies.

Dans le poème suivant, le premier vers (*T-dher-iyi* Je l'ai aperçue), le verbe utilisé, signifie que l'un observe l'autre à son insu ou par hasard, la vue de la bien-aimée n'étant donc pas intentionnelle, ce qui accentue le désir et l'attachement mais aussi et surtout la souffrance. Cette même souffrance est annoncée par le deuxième vers : *Neddhey a şellah* J'ai demandé aide à tous les saints), dans lequel elle sollicite l'aide des saints. La sollicitation des saints suppose un supplice après un tourment intérieur, non prononcé mais douloureusement ressenti. Cependant, il demeure implicitement entendu que même s'«**il**» est fou épris d'elle, et même si l'amoureux implore tous les saints, il ne peut révéler ouvertement son amour à sa dulcinée car « malheur à l'amoureux qui signe ainsi sa dépendance à l'égard d'une femme » (Françoise Heritier, cité par Yacine-Titouh, 2006 : 32).

3. L'amour entre échange et dialogue

Toujours dans l'ambiance amoureuse, les deux protagonistes s'impliquent et se heurtent à un autre type d'embûche qu'illustrent les chants de l'idylle qui vont suivre. Ils ont en commun le discours amoureux et les obstacles qui entravent la concrétisation de cet amour. La majorité de ces poèmes dramatisent un processus de négociation des valeurs de la communauté, liées non seulement à l'idéal amoureux, mais aussi à d'autres valeurs sociales comme l'argent, le statut social ou encore l'âge du prétendant. La négociation prend généralement la forme d'un dialogue avec, d'un côté les parents ou le juge, les amants d'un autre côté.

Le premier poème est très ancien, il provient de Dameche Smina, qui avait plus de 80 ans lorsqu'elle nous l'a communiqué, et qui, aujourd'hui, n'est plus de ce monde (qu'elle trouve ici notre reconnaissance et notre hommage). Ce poème qui lui a été transmis par sa mère, témoigne de l'ancienneté de cette poésie qui a traversé au minimum quatre générations. Il est difficile de remonter à sa source pour vérifier si l'histoire qu'il raconte s'est réellement produite. Comme nous le verrons plus loin, ces vers ont le mérite de confirmer que l'izli a toujours constitué une échappée plus ou moins explicite à l'habitus social dominé par les valeurs masculines.

C'est l'histoire d'amour entre une jeune fille et un troubadour (*ameddaê*) répondant au nom de Bachir. Ils furent mariés pendant quelques années jusqu'au jour où vint un vieux riche qui voulait prendre la jeune femme pour épouse. Le vieux richissime proposa beaucoup d'argent à la famille de la jeune femme afin qu'elle annule son mariage avec le *meddaê*, et qu'elle accepte de le prendre comme époux.

Il est vrai que cet état de fait semble invraisemblable, cependant ce genre de pratiques, selon la réponse de l'informatrice, existait autrefois, probablement durant une période de bouleversement socio-économiques induits par la rudesse de la vie provoquée par des fléaux tels que la sécheresse ou dus aux spoliations coloniales.

Les parents étant dans le besoin, ils réussirent à forcer leur fille à demander le divorce. Ceci fut très pénible pour elle car elle aimait son mari. La mort dans l'âme, elle se voyait dans l'obligation de quitter son mari, et sacrifier son amour dans l'intérêt de sa famille. Elle fit part de cette situation à son époux par le biais du poème suivant :

*A si lbacir ameddaḥ
Ma ṭ-xedmed leṣlah
Ak-ciwr̥ey deg sin lumur
Beṭtu d weeziz i jerrah
ur dixel iqerrah
Aqlih cbi □ azerzur
Aww-iyi-d kra n lmedḥa
Win tekka lmeena
Cci yussa-d d amedur*

Dameche Smina (*in Belgasmia, 2001*)

Ô ! Si L'Bachir le troubadour
Pourrais-tu venir à mon secours
Je voudrais te consulter sur deux sujets ≠
La séparation ouvre trop de plaies
Blessant l'âme en son fort intérieur ≠
Je suis pareille à l'étourneau
Chante-moi quelques-uns de tes mots
Des vers pleins de signification
Ce qui nous arrive est désolation.

Le Meddah comprit où voulait en venir sa bien-aimée ; aussi il lui suggéra qu'elle l'invite à son mariage pour qu'il anime la fête. Ce fut là sa seule condition ; condition difficile à accepter mais la jeune fille, après maints efforts, réussit à convaincre ses parents.

Une fois devant l'instance judiciaire on exposa les faits. Le juge comprit que la jeune femme désirait repartir avec son mari, qu'elle chérissait plus que tout et avec qui elle voulait vivre et que la pauvreté de son conjoint ne le diminuait pas à ses yeux. Vint alors le tour du troubadour, il argumenta dans le même sens que sa bien-aimée. Le juge, se trouvant devant une situation délicate, se demande comment pouvait-il séparer deux êtres qui s'aimaient et voulaient vivre ensemble ? Aussi décida-t-il de ne pas tenir compte des arguments des parents et du vieux richard, et ordonna aux deux jeunes gens de retourner dans leur foyer.

Le Meddah, comblé de l'heureuse issue que prit son histoire, dédia alors ces quelques vers à son épouse chérie :

*Qessam yur-i-d yestefa
Kfan-t tlufa
Berka taguni weḥd-i*

Dameche Smina (*in Belgasmia, 2001*)

Le bienfaiteur chez moi a pris pied
Les ennuis se sont estompés
À la solitude j'ai faussé compagnie
(Mes nuits seront accompagnées)

Le dialogue avec le juge, symbole de l'ordre établi, est fabriqué de toutes pièces afin d'aboutir au bonheur de l'époux, à son confort matériel et physique (*mes nuits seront accompagnées*) et mental (*les ennuis sont estompés*). Ce dialogue nécessite la présence de la femme, et l'amour qui unit les deux êtres. Ce poème allégorique articule la place effective de la femme qui revendique reconnaissance et amour. Il commence par la voix de la femme qui informe son époux des intentions malveillantes d'un riche vieillard. Elle lui demande d'agir et lui signifie *implicitement*, c'est à dire sans prononcer le mot tabou de l'amour, qu'elle l'aime et qu'elle ne voudrait pas se séparer de lui. L'affaire est signifiée au juge afin de trancher parce qu'il est la dernière instance habilitée à régler les conflits individuels et collectifs. Celui-ci donne son verdict : l'union doit être préservée.

En filigrane, on constate que le vieux riche est *connoté* péjorativement, même si concrètement sa méchanceté n'est pas prononcée. Il joue le rôle du rabat-joie et du trouble-fête dont la fonction principale est d'affirmer la règle sociale qui dénonce la loi du plus fort, exprimée ici par la prévalence de l'argent. Enfin, par le truchement du «*je*» qui renvoie à l'autre, en l'occurrence l'époux, s'exprime la joie de retrouver sa femme et les vertus que sa présence lui confère ainsi qu'à sa femme.

Le récit narré par ce poème ressemble à une mise en scène où la femme exprime, chante et célèbre l'amour conjugal, dans le but d'attiser les sentiments de son époux. L'homme kabyle, imbu de sa culture virile, refoule toujours ses émotions, qu'elles soient d'amour, de peur ou de joie. Par le subterfuge de la mise en scène, la femme le pousse à déclarer et à assumer son amour. Ce faisant, elle réussit à exalter le sentiment amoureux en triomphant de l'interdit social. Ce n'est pas un hasard, dans l'anecdote rapportée ci-haut, si le mari est troubadour, c'est-à-dire un artiste qui donne libre cours à ses émotions et à sa créativité.

Le dialogue entre deux personnes amoureuses est également présent dans le chant suivant dont la situation est plus complexe. Ce poème nous a été donné par notre mère (75 ans) vivant à Constantine ; elle a quitté le village de Timeghras depuis des décennies. Ce poème débute par la plainte d'un homme d'un certain âge, riche et amoureux d'une jeune fille qui le refuse à cause d'un autre homme qu'elle aime, un homme plus jeune mais pauvre et sans ressources. Il apparaît sous forme de dialogue entre un vieux riche et la belle Aziza ; le prénom même de la bien-aimée est significatif à cet égard. En langue arabe, *Aziza* signifie la fière mais dans l'usage kabyle il veut dire la chère, celle qui a une grande valeur. À travers le sens de ce prénom, on peut aisément déduire qu'il a été choisi à dessein ; à travers lui, la poétesse affirme la place de la femme en lui attestant de la reconnaissance.

4. L'argent : une valeur dépréciée

Ce qui est captivant dans le discours qui va suivre, c'est que le dialogue, donc l'échange, a lieu non pas entre la femme et son mari, comme dans le précédent

poème, mais entre une femme et son prétendant. En outre, dans cette histoire, il est nullement mentionné que la jeune femme est mariée, ce qui revient à dire que l'amour de Aziza est vraiment menacé et qu'elle doit user de tous les arguments possibles pour faire valoir son droit à se marier avec l'homme qu'elle aime, non pas celui que ses parents choisiraient pour elle. Le discours donne une *locution* entre les deux *interlocuteurs* qui supposerait ainsi une *perlocution*, donc une interprétation, qui *sous-entend* une dénonciation d'un état de fait social, celui de forcer la fille à épouser l'homme qui répond aux règles établies, non au choix personnel. Ce poème est transcrit tel qu'il nous a été donné, c'est-à-dire sous forme de dialogue entre le vieux riche et la belle Aziza. L'homme non nommé prend d'abord la parole :

Argaz : ziza a tin zizen
D isem-im ig fazen
Deg wenyir-im ig-gura cceqa
T-eğğ-iđ ikufan yerzen
Icbuyla fazen
T-erniđ lezayez imula
Ass mi i kem-yuy uețtar
Yess-em ig ț-mențar
Yerra-kem i wqeggel n tregwa

Kacimi Chabha (*in* Belgasmia, 2001)

L'homme:

Aziza ma bien aimée
Ton nom est des meilleurs
Peine et souffrance sont ta destinée
Tu as délaissé le bonheur
Les richesses et fermes fertiles
Pour épouser un mendiant
Dans les rues errant
Te réduisant ainsi à néant

Les caractéristiques d'un homme valeureux, telles qu'elles sont représentées dans l'imaginaire collectif et individuel, semblent se mesurer par la richesse. L'homme démuné est un *attar*¹ avec toutes les *connotations* péjoratives que ce mot véhicule dans la culture kabyle. Son manque d'aisance matérielle le diffame au plus profond de son existence. Il n'acquiert de virilité et de force que par la richesse.

¹ Relatif ou métier de *aettar* troubadour, qui consiste en la vente de produits de beauté pour la femme. Ce fut à une époque lointaine, une forme de commerce exercé par des arabes venant de l'ouest ou de l'est du pays.

Points positifs (l'homme riche)	Points négatifs (l'homme pauvre)
couffins bien remplis / de belles cruches / terres et fermes fertiles	le mendiant / errant / dormant dans les sentiers

À travers cette strophe, la poétesse véhicule par le *je* masculin quelques valeurs sociales de l'époque. A cause de la précarité de la majorité de la population dans le contexte du système colonial, la richesse était valorisée au plus haut point du fait qu'elle protégeait de la rudesse de la vie en montagne. Ceux qui n'avaient pas d'accès direct à la propriété terrienne, aux terres fertiles notamment, étaient condamnés à vivre de tâches difficiles qui leur permettaient à peine de subvenir aux besoins de leurs familles.

Quand le vieux condamne l'amoureux d'Aziza à la mendicité et l'errance, il exagère ses propos afin de créer un contraste à travers lequel il exhibe implicitement ses propres richesses qui sont autant d'atouts selon son raisonnement argumentatif tiré d'un état de fait socialement vérifiable, qui garantiront une vie d'aisance et d'opulence à la belle demoiselle. Mais que va-t-elle répondre ? Quels seront les contre-arguments susceptibles de réfuter la thèse du vieillard ? Va-t-elle céder à l'appât de l'aisance matérielle ou va-t-elle s'obstiner à suivre son cœur ? La réponse de Aziza ne se fait pas attendre. Elle est intéressante à plus d'un titre car elle met en valeur la place de l'amour romantique dans la société kabyle traditionnelle.

Quoiqu'apparemment célibataire, Aziza est vexée par l'offre du riche vieillard ; elle lui répond dans le même ton que celui à travers lequel il l'a abordée, c'est-à-dire en développant un *discours argumentatif* :

Iḥcayciyen n-at l'yerb
D widen i n-eryeb
Wid Yensan i wegris berra
Win yuyen zwağ bbul-is
D win i ɣawant-is
Fihel ma yessed u qeffa
Ucbih rran-t akw medden
Ur t-yerri hed n lfeṭṭa

Kacimi Chabha (*in* Belgasmia, 2001)

Aziza :

Les beaux jeunes hommes
 À l'ouest émigrant
 Ce sont eux que nous désirons

Dehors et dans le froid dormant.
Épouser la personne de son choix
Tel est le véritable bonheur
Que faire des richesses du monde
Tous les fours servent à la cuisson
Nul besoin qu'ils soient en argent.

Le discours d'Aziza est sans équivoque; dans son rapport de force avec le vieillard, elle refuse la soumission et la résignation. Malgré une structure sociale basée sur la domination masculine et l'argent, la jeune fille reste intransigeante. Il est clair pour elle que ni son statut de mâle dominant, ni l'argent et l'aisance matérielle du vieux prétendant ne l'intéressent. Ses arguments sont orientés vers les critères de l'homme de son choix, valeureux et unique à ses yeux. Ces critères sont l'apanage de beaux jeunes hommes virils qui gagnent leur vie par le labeur et le courage, qualités que le vieil homme ne peut prétendre posséder. Nous sommes ici en présence d'une illustration de la concordance presque parfaite entre la structure subjective de la femme et l'expression collective et publique de son univers social. Tout au long du poème qui abonde de sous-entendus, la jeune fille a recours à l'insinuation aux symboles, aux analogies, et aux descriptions. Ainsi l'usage d'un vocabulaire culinaire mais surtout l'analogie qui en est faite, est exceptionnel du point de vue de sa subtilité.

Aħcayci sous-entend certes la beauté de l'homme, mais surtout sa sympathie. Aziza préfère de loin le troubadour, *aettar*, qui vient de l'ouest, celui qui se fatigue au labeur et qui passe ses nuits dehors, dans le froid. L'effort est un symbole de virilité, laquelle est connotée de manière inattendue dans la réplique d'Aziza. Sans quelques indices de la poétesse, ce sous-entendu serait passé sous silence et n'aurait jamais divulgué le non-dit. Une dimension sexuelle est signifiée à travers un ustensile de cuisson : Tous les hommes ont un sexe, nul besoin de l'avoir en argent, tel est le sens caché du dernier vers. Pour signifier que la virilité ne rime pas avec la richesse.

Ucbih est une poterie de forme arrondie et plate, qui sert à la cuisson de la galette, appelée dans certaines régions de Kabylie *bufrah*, *adajin*, *ulemsir*... Pourquoi cette comparaison entre cet objet de cuisson et le phallus ? Le plat en terre cuite (nom masculin même en kabyle) ne peut accueillir la galette (nom féminin même en kabyle) que s'il est dans une extrême chaleur pour permettre la bonne cuisson de cette dernière. La chaleur d'*ucbih* est le garant de la bonne reproduction. La copulation homme-femme tourne ici autour de l'opposition *ucbih* (galette) qui symbolise l'union du plat et de la galette qui renvoie au mariage, à la fécondation, et à la reproduction. La réponse d'Aziza est sans équivoque : elle rejette sans hésitation la demande en mariage du vieillard. Pour légitimer sa décision, elle avance un second argument, l'âge du prétendant. Cet argument est exprimé ainsi en ces termes : *Les beaux jeunes hommes / à l'ouest émigrant (...)* / *Dehors au froid dormants*. Ici, la capacité à émigrer, à dormir dans le froid pour gagner sa subsistance sont invoqués comme les marques véritables de courage et de la virilité masculine. Celle-ci se mesure à l'effort, à l'endurance et au travail, non pas à l'aisance matérielle. À ce critère, le vieux prétendant ne peut se mesurer !

Le discours d'Aziza sur les valeurs viriles, la défense de son amour l'amènent à aborder le thème tabou de la virilité sexuelle. Usant d'un langage imagé, la locutrice rappelle au vieil interlocuteur que *Tous les fours servent à la cuisson / Nul besoin qu'ils soient en argent*. En d'autres termes, le non-dit signifié dans cette perlocution versifiée est que l'argent n'est pas une condition indispensable pour pouvoir procréer. La joie d'avoir des enfants et de produire une descendance n'est pas conditionnée à l'argent. Aussi, tout homme, aussi pauvre soit-il, peut s'accoupler à une femme. La richesse n'ajoute rien à cet acte, surtout quand l'homme qui l'accomplit est vieux et sénile : *Épouser l'élu de son cœur / Tel est le véritable bonheur / Que faire des richesses du monde !*

En rejetant la demande de mariage du riche vieillard, Aziza-démontre que l'amour romantique ne s'affranchit pas toujours de son habitus où les valeurs sont exclusivement phalo-narcissiques. Toutefois, elle réussit à s'affranchir de l'emprise exclusive de l'homme qui s'arroge le droit à de choisir la femme qu'il désire. Aziza démontre que le choix lui revient en premier, c'est son désir qui est exaucé, non l'inverse. Son objectivation de cette cosmologie masculine l'a, dans un premier temps, amenée à rejeter l'aisance et le statut social que l'argent procure, puis à user d'un langage élaboré afin de rabrouer l'influent vieux notable tout en chantant la virilité des jeunes prétendants. En refusant le pouvoir de l'argent et en parlant d'un sujet tabou, le sexe en l'occurrence, Aziza consacre l'idylle romanesque de la jeunesse kabyle d'antan. Pour elle, comme pour la communauté qui l'entoure et d'où elle puise représentations, idéaux et arguments, l'amour vaut le sacrifice de l'argent et du confort. Par l'amour, on supporte les aléas de la pauvreté et on acquiert une force suffisamment puissante afin de contrer les désirs insatiables du pouvoir de l'argent.

5. Le « je » amoureux entre le jeu et l'enjeu

Le renvoi à l'inefficacité de l'argent devant le sentiment d'amour est indéniable dans cette poésie qui tend à dire que « l'argent ne fait pas le bonheur », et que l'amour ne peut s'acheter ou se commercer. L'opposition *pouvoir de l'argent vs pouvoir de l'amour* apparaît comme une récurrence accrue dans l'izli. Afin de renforcer cette déduction, il faut signaler que le mariage dans la culture kabyle est considéré comme un acte social, un projet beaucoup plus collectif qu'individuel. Tassadit Yacine écrit à ce sujet :

« Le mariage est un acte social et n'est que cela. D'un côté il assure la continuité des lignées patriarcales,... et de l'autre il intervient comme un élément dans la stratégie des groupes élémentaires : on n'y apparie pas deux individus mais deux gens. La femme est souvent appelée non pas par son nom mais par celui de sa famille d'origine, dont effectivement elle continue d'être comme une projection [...] Ainsi le mariage réalise le télescopage de deux visées l'une personnelle ... (elle et lui) et l'autre est collective. Le projet personnel se double d'un projet collectif (...) mais il ne tient aucun compte des individus en tant que tels. » (2006 : 15-16)

Nous relevons cependant une contradiction entre le contenu de la citation ci-dessus et le poème d'Aziza, serions-nous en présence, dans le cas d'Aziza, d'une exception qui confirme la règle ?

En règle générale, il est établi que le mariage est l'affaire de tous, sauf de la concernée qui n'a souvent pas son mot à dire lorsqu'il s'agit d'une alliance arrangée. Elle n'a pas d'autre choix que de s'aligner sur la décision de son tuteur mâle. Toutefois, comme le mariage malheureux est difficilement vécu par la femme kabyle, la poésie orale féminine ne manque pas de dénoncer l'homme qui ne sait pas aimer son épouse. On parle de différents types d'hommes : « despotes mégalomanes ; le jaloux anxieux s'y rencontre également, mais des causes sociales multiples favorisent ces deux traits de caractère : et tout d'abord la valorisation démesurée de la virilité [...] » (Tillion, 1966). Pour cette raison, la poésie féminine met à nu les tares des hommes kabyles imbus de leur personne, qui se languissent dans une phallocratie sociale généralisée.

Le poème suivant crie le manque d'amour et d'affection, dont souffre silencieusement la plupart des femmes mal aimées par leurs hommes. Ces femmes en mal-être profond se réfugient dans l'amour qu'elles portent à leur progéniture notamment masculine. L'expression *bwwi-γ-d argaz seg wergaz ineal bu n wergaz* (j'ai enfanté un homme de l'homme, au diable l'homme) rend compte de cet état de fait. Dans cette expression, l'époux est désigné par l'article indéfini, ce qui le réduit à un étranger, car il n'a pas d'affinité avec son épouse. Cette dernière n'est pas considérée comme une épouse, encore moins comme une bien-aimée, elle n'est que la procréatrice. Cette situation fausse dès lors la relation femme/homme et, par voie de conséquence, la relation belle-mère/bru.

Un mariage malheureux engendre des relations déséquilibrées et erronées dont les stigmates sont alors portés par la poésie féminine. La femme ose ainsi porter son jugement sur l'homme qui, de par son statut de dominant, est censé être, du moins dans l'imaginaire collectif, l'exemple du rempart qui protège sa femme et sa famille et qui relève tous les défis, la déception de la femme malheureuse étant soulignée par le poème qui suit :

*A yemma yemma
Nekk yuyen bu wavu
Neppa isleb
Nek ye-bya ad i-ye-rnu
Nay a lquḍra n rebbi
Menn-ay cedda ad-tefru.*

Kacimi Chabha (in Belgasmia, 2001)

Mère ô ! Mère
Moi qui ai épousé un « vaurien »
C'est un fou à lier
Qui désire m'aliéner

Ô ! Volonté divine

Faites que les malheurs se débinent

Contrairement aux poèmes précédents où le *je* n'était pas assumé puisqu'il appartenait à un autre, dans ce cas précis le « **je** » utilisé est authentique car il s'assume. C'est celui de la poétesse : *nekk* (moi) est mis en avant, ce « moi » est dans son élément et s'implique en tant que tel, endosse sa responsabilité et assume enfin ses propos. Le poème commence par l'interpellation de l'être le plus cher vers qui on se tourne au moindre souci, en l'occurrence *yemma* (maman). L'interjection est d'une intimité telle qu'elle trahit l'implication effective et émotive de l'émettrice.

L'ampleur du malheur exprimé dans ce chant est illustrée par la prière adressée à Dieu. La femme l'implore de mettre fin à ses souffrances en provoquant quelque événement qui la délivrerait de son « vaurien » de mari. Le divorce étant quelque chose que la femme kabyle ne peut demander, elle invoque une quelconque intervention divine pour l'aider à dissiper son malheur. C'est peut être ce souci de réussir son mariage, cette conscience de l'importance de l'entente conjugale qui poussent la femme kabyle à chercher l'amour. Cependant, ceci ne doit pas être généralisé, les chants de l'idylle n'impliquent pas toujours une fin simple, fût-elle heureuse ou malheureuse.

Souvent les mariages malheureux conduisent à la trahison ou à l'adultère ; un sujet tabou que la poésie orale féminine traite dans toute son ampleur. Seulement, ce qui est à signaler, c'est que les femmes ne s'assument plus dans ce genre de poésie car le *je* utilisé redevient alors un autre. La femme va jusqu'à s'identifier à l'homme, pour exprimer ce qu'il ressent comme sentiments pervers, d'appréhensions et de craintes.

6. Le tabou et son expression

Dans d'autres poèmes, l'amour devient pulsion et folie qui transgressent l'ordre établi. C'est ce qui ressort de certaines pièces dont l'interprétation reste en réalité masculine car la femme se met à la place de l'homme pour exprimer ses émotions les plus réprouvées, qu'elle ne peut ni ne doit exprimer en temps normal. Dans le poème qui suit, il s'agit d'un sujet plus épineux que l'amour hiératique : celui de l'adultère. Le texte relate l'histoire d'une femme adultère ayant mari et amant ; une réalité somme toute difficile à admettre par les femmes, que la poésie dévoile dans toute sa nudité. Il s'agit à tout point de vue de la révélation des tabous et des secrets des femmes et des hommes, mais surtout des sentiments inavouables et de leur expression. La poésie, par le truchement du sujet qu'elle aborde, renvoie une image atypique de la transgression de la loi et de l'ordre établis. Le poème est dit par une femme, certes, mais celle-ci rentre dans la peau d'un homme, elle se substitue à lui en s'adressant à sa maîtresse répondant au nom de Dahbia :

Dahbiya tusbit n tiġ

A ċċina tajdit

Ad-t-ini dfer rn-iy letab-im

Times lhiy-as
Yezra wegdi surfey-as
Semman-iyi medden aenabi
Lxir im-xedmey t-zri-t
Fihel ma t-nni-t
D ayagi xedmen lehbab

Dameche Smina (in Belgasmia, 2001)

Dahbia aux yeux tout jolis
Oranges fraîchement cueillies
Me disant suis moi, endossant tes peines
J'ai enjambé l'enfer pour toi
Le chien de garde point n'en voit
Les gens me surnomment le Bônois
Tout le bien que je t'ai fait
Nul besoin de le révéler

Dans ce poème, il est question de :

2. la souffrance de l'amant : *J'ai enjambé l'enfer (le feu) pour toi*. Ici la comparaison est universelle car, dans toutes les cultures, l'amour est feu et l'amant est *tout feu tout flamme* ;
3. de ses sacrifices : faits par amour pour elle, malgré toutes les peines qui peuvent en découler. *Tout le bien que je t'ai fait / nul besoin de le révéler/ Car les amis pour cela ils sont faits /me disant suis moi, endossant tes peines* ;
4. de sa réputation : elle est bafouée pour l'amour de sa dulcinée. *Le chien de garde point n'en voit / Les gens me surnomment le Bônois*.

L'implicite dans ce poème est suggéré par la comparaison des commères et des médisants au chien qui est toujours aux aguets. Le chien, dans la culture kabyle, n'est pas aussi considéré comme dans la culture occidentale qui loue sa fidélité. Au contraire, l'image du chien n'est pas flatteuse : les calomnieux qui sont aux aguets à surveiller et à médire les autres sont comparés aux chiens. Un phénomène social qui n'est pas étranger à la vie villageoise où tout le monde se connaît. Cet état de fait véhicule, d'un côté, des aspects positifs pour la collectivité, mais de l'autre les retombées négatives sur le plan individuel.

Dans le long poème qui va suivre, on assiste à une histoire d'amour hiératique complexe dont le discours est porté sur des images érotiques qui attestent du désir sexuel et fusionnel qui s'ensuit. L'amour dont il est question est un amour à risques transgressant toutes les lois de la bienséance, et l'éthique morale, au point d'assumer tout ce qui peut en découler comme conséquences néfastes. C'est le récit d'un amant prenant des risques pour aller à la rencontre de sa bien-aimée ; tous ses

périples le conduisent à entraver les interdits et à pousser le cynisme aux limites du blasphème :

*Tura şub-ey d'alle-y
Zware-y seg-wafrasen
Zzewre-y at sidi lərbi
D nutni iy-d-iusen
Ad iyi-t-rrem d axeclaw
Ad as-yli-y s asagwem
Ad t-xleđ ad t-heggi i mensi
Ad c̄c̄en ieggalen
Ad t-heggi usu d usummet
S abeħri yesersir-en
a d nek rsey-d s lherfa
Akka id i-yura
Tey-as deg idmaren
T-nna-k acu-t wa
Nniy-as d nek susem
T-nna-k akka t-skaddebed
Xuđi keĉ seg araben
Wagi d lemmam n Rebbi
usiy-d ad egd-ey yur-em.*

Dameche Smina (*in Belgasmia, 2001*)

Jetant des coups d'œil je descends
Par les tas de poubelles en passant
Par les Ait Sidi Larbi saints
Eux du moins sur nous veillent
Transformez-moi en brindille
Tomber dans son seau d'eau dedans
Qu'elle mêlera dans le dîner préparant !
Que prendra la maisonnée !
Puis préparera lit et oreiller
Au grand air tout frais
Quant à moi en douce je me posais
C'est écrit ! Par les seins je la tenais

Elle a demandé qui c'était
C'est moi ! Aussi point de bruit
Elle a dit que j'étais menteur
Et des Arabes un des leurs
Ceci est un rêve du Bon Dieu
Je viens pour un Aïd entre nous deux.

L'Izli n'exclut pas pour autant l'amour charnel, l'amour érotique qui relève d'un registre proscrit. En effet, par moments, le poème d'amour kabyle est porté par un discours ouvertement érotique, transgressant les interdits liés à la sexualité, domaine tabou de l'intime et du banni dans l'imaginaire collectif kabyle. Dans ce poème, beaucoup de choses apparemment disparates se mélangent : l'élan vers l'être aimé et l'interdit social qui frappe l'amour, le désir de l'autre et la prière adressée à Dieu, la joie de la rencontre et la peur d'être découvert et débusqué.

Déclamé par les femmes et pourtant racontant une histoire à la manière des hommes, ce poème est un autre exemple de l'emploi du *j* féminin, un *jeu* où la femme comprend tous les enjeux, en l'occurrence le jusqu'aboutisme de l'homme prêt à tout pour approcher la femme convoitée. L'homme se dérobe aux regards des gens du village afin de rencontrer dans l'intimité et la discrétion l'être aimé. La poétesse dans ce cas précis pervertit son verbe afin de faire croire qu'il est chanté par un homme. En tant que tel, ce poème invite à une attention particulière afin d'élucider les valeurs collectives qu'il renferme.

Il va sans dire que le tabou, ici brisé le temps d'une poésie, n'est pas chose aisée à faire, l'implicite permet alors l'expression de sentiments pervers, qui relève du proscrit. Non seulement le recours à l'insinuation préserve la poétesse, mais aussi et surtout l'usage qu'elle fait du « *je* », au masculin et tout ce qu'il symbolise comme représentations phallogocratiques sociales, la préserve du qu'en dira-t-on. Dès lors tout lui est permis : l'extériorisation de ses sentiments tout comme la transgression des règles de l'habitus social, puisqu'elle revêt le *je* au masculin.

Toute une scène érotique est décrite : « *Elle préparera lit et oreiller [...] / quant à moi en douce je me posais [...] / par les seins je la tenais / elle a demandé qui c'était / C'est moi ! aussi point de bruit / Je viens pour un Aïd entre nous deux.* » A cette scène érotique est juxtaposée un discours religieux porté par des images relatives au sacré : « *par les Ait Sidi Larbi saints [...] / C'est écrit ! C'est ma destinée [...] / ceci est un rêve du Bon Dieu [...] / Je viens pour un Aïd entre nous deux.* ».

La juxtaposition de ces deux scènes produit une vision hiératique de l'amour qui bafoue les règles de l'ordre social et religieux et établit l'univers secret des représentations féminines kabyles, univers qui transgresse parfois non seulement des valeurs viriles portées par la communauté, mais aussi des principes sacrés portées par la religion. Cette transgression est insinuée par les éléments discursifs suivants :

- a. l'imploration des saints pour lui venir en aide pour accomplir son *forfait* ;

- b. l'invocation du destin, *ce qui est écrit* pour justifier son acte ;
- c. l'évocation d'un beau rêve, ce qui connote dans la culture kabyle un songe émanant du *bon Dieu* ;
- d. Enfin, la profanation d'un jour sacré, en l'occurrence *l'Aid*.

Conclusion

Tous les poèmes choisis et analysés dans cet article nous ont été donnés par des femmes sans pour autant qu'elles impliquent leur « *je* » féminin personnel. Elles s'octroient le droit de se mettre à la place de l'homme afin d'exprimer leurs propres sentiments, qu'ils soient nobles ou pervers. La question que nous nous posons est pourquoi les femmes ne s'assument-elles pas lorsqu'il s'agit de ce genre de poésie dite « malsaine » ? Peut-être est-ce dans ce genre de poésie que s'arrêteront l'identification et l'implication de la femme. Concubinage et trahison ne pourront être le lot féminin au risque de violer irrémédiablement les valeurs qui assurent la cohésion sociale et la pérennité de la communauté.

Cette poésie est produite et destinée aux femmes ; elles seules en connaissent les risques et les enjeux. Quand il y a transgression, elles savent l'octroyer à l'homme qui en devient l'acteur principal. Ainsi faisant, elles semblent le rassurer de sa suprématie et le conforter dans sa phallogocratie, mais seulement dans le but d'extérioriser ses propres désirs et pulsions. L'habitus social n'est donc pas si contraignant pour la poétesse puisqu'elle le détourne en sa faveur, dans ce cas précis il le fait son allié.

La réalité n'est pas toujours l'amour glorifié, rencontré, négocié, risqué, célébré ou caché, car la poésie n'est qu'une pause dans le quotidien des femmes. Cet écart *du droit chemin social*, engendré par ce sentiment insaisissable et redoutable qu'est l'amour, fait peur puisqu'il est source de contradiction, en ce sens il est autant à sanctionner qu'à canaliser.

L'amour, ce sentiment incontrôlable, vient chambouler un ordre séculaire ; il montre du doigt, à lui seul, les tares et les limites du dominant. Les hommes succombent souvent à leur désirs et à leur pulsions, et à un moment donné de leur vie transgressent l'ordre établi. Après tout, cet être dominant n'est pas parfait, il est tout simplement humain avec ses faiblesses et ses limites. Tout compte fait, il est lui-même prisonnier de cet *habitus* social qui le contraint à assumer une suprématie ancestrale, imposée par ses aïeux.

La poésie féminine ouvre une brèche et offre à l'homme de s'épanouir, car il faut croire que ni la femme ni l'homme ne sont pleinement épanouis dans leur société, fermée à toute communication entre les deux sexes. La femme, cet être dominé, faible et écrasée par le poids d'un ordre décrété par son dominant supérieur, a trouvé à travers la licence poétique un canal qui libère ses sentiments amoureux, l'allège et la soulage le temps d'un chant.

Références bibliographiques

Belgasmia, Nora (2001), *Persistance d'une poésie orale féminine en mutation chez at meghras. Étude thématique entre Timeyras et Constantine*. Thèse de Magister, Université de Tizi-Ouzou, Département de langue et culture amazighes.

Belgasmia, Nora (2016), *Le dit, le non-dit et l'imaginaire social à travers la poésie orale féminine d'At Meyras. Approches sociocognitive et pragmatique*, Thèse de doctorat, Tizi-Ouzou, UMMTO.

Belgasmia, Nora et Guendouzi, Amar (2015), « Représentation du sentiment amoureux dans la littérature orale Kabyle: extériorisation et transgression dans les chants d'idylle de Timeghras », *Humanities and Social Sciences Review*, 4 (3), p. 41-48.

Bourdieu, Pierre (1990), « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 84, septembre 1990, T. 2, p. 2-31.

Garric, Nathalie et Calas Frédéric (2007), *Introduction à la pragmatique*, Paris, Hachette.

Lacoste-Dujardin, Camille (2005), *Dictionnaire de la culture berbère de Kabylie*. Paris, La Découverte.

Tillion, Germaine (1966), *Le harem et les cousins*, Paris, Éditions du Seuil.

Yacine-Titouh, Tassadit (1990), *L'izli ou l'amour chanté en kabyle*. Alger, Edition Bouchéne/Awal.

Yacine-Titouh, Tassadit (2006), *Si tu m'aimes, guéris-moi. Études d'ethnologie des effets en Kabylie*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Comptes rendus

Karim Bensoukas (2014), *Featural Dissimilation in Tashlhit – Avoiding the Repetition of Labial and Round*, Publications of the Faculty of Letters and Human Sciences, Rabat, Serie: Theses and memoirs n° 72, 246 p.

The book *Featural Dissimilation in Tashlhit – Avoiding the Repetition of Labial and Round*, published in 2014 by Karim Bensoukas, may well be viewed as one of the rarest Amazigh phonology books that have tried to accommodate a specific phonological phenomenon on a thorough and comprehensive fashion. Crucially, the phenomenon of labial dissimilation in Amazigh, most notably in Tashlhit, has been contended with in a whole range of works such as (El Assri (1991), El Medlaoui (1992), Boukous (1987) and Selkirk (1993)). However, a thorough analysis of labial dissimilation along with the specification of its locus relative to the various dissimilation phenomena observed in Amazigh has never been achieved for a number of reasons. Foremost among these reasons is presumably the theoretical framework under which the previous works have been couched.

The book comprises an acknowledgement, an introduction, eight chapters, a conclusion, a comprehensive bibliography and an index. The first chapter of the book is devoted to a description of the dialect under study and its inventory, a sketch of the most important reasons underlying the writing of the book as well as the audience for which the work is headed. The second chapter sets out the core theoretical tenets adopted in the analysis together with a number of definitions of dissimilation. The third and fourth chapters draw heavily on the analysis of the domains [lab] and [round] trying to account for their behavior. Chapter five and six center around the salient phenomena that exhibit a resistance to the treatment adopted. The last chapter gets around some other types of dissimilation such as morphological, morpho-syntactic and diachronic dissimilation.

The central thrust of the book is to give a handle on the phenomenon of dissimilation of the two features [labial] and [round] in Tashlhit along the tenets of Optimality Theory developed in the putative works of McCarthy and Prince (1993) and Prince and Smolensky (1993). Foremost among the other theoretical underpinnings espoused in the explanation of the dissimilation of the two features [labial] and [round] in Tashlhit, there is the theory of identity avoidance, championed most influentially by Yip (1995, 2004), Alderete (1997) and Suzuki (1998) among others. In fact, the use of constraints banning the repetition of the features [labial] and [round] in the stem has been extensively made avail of to get around the different dissimilation phenomena addressed in the book. The writer has also deployed the theory of local conjunction as construed in (Smolensky (1993, 1995 and 1997)) in positing dissimilation-driving constraints that avoid two identical features.

Foremost among the theoretical grounds the author makes avail of to accommodate the dissimilation of [lab] and [round] in Tashlhit is identity avoidance as construed in Yip (1995, 2004), Alderete (1997) and Suzuki (1998) among others. Owing to the author's resort to identity avoidance, he has been able to contend with a composite of various dissimilation phenomena other than the putative dissimilation phenomena addressed by the traditional OCP constraint (Goldsmith (19976), McCarthy(1986) and others) reckoning only on phonological features and foiling the attempt to generalize over syllabic, morphological and syntactic units. The deployment of identity avoidance has enabled the author to get around a whole range of dissimilatory phenomena like bu-nouns, haplology as well as the coexistence of the imperfective affix *tt-* with the passive and causative affixes. Furthermore, we may well contend that the author's accommodation of the phenomenon has brought about an important range of consequences not only in terms of attaining a better understanding of the features [lab] and [round] but also in terms of reifying the relationship that holds between all these phenomena.

The work also derives much of its appeal from the use of two other sub-theories, the first dubbed Local Conjunction of Constraints (Smolensky (1999, 1995, 1997) and others), the second labelled Positional Faithfulness (Beckman (1997, 1998, 2004) among others). The use of Local Conjunction of Constraints to get around the dissimilatory phenomena addressed has been of prime importance and utility. The superiority of Local Conjunction of Constraints in providing a successful account of the various dissimilatory phenomena treated is ascribed to the attribute of violability that characterizes locally conjoined constraints, a specificity by virtue of which local conjunction outperforms the traditional inviolable OCP constraint. Indeed, the non-violability of the traditional OCP constraint yields a number of consequences, most pernicious of which is presumably the fact that the constraints become more powerful, a situation that may stand in fundamental conflict with linguistic reality, and may bring about generalizations which are at odds with the functioning of the language. The author's use of Positional Faithfulness underpinnings has also been of paramount importance in reifying the locus of dissimilation. It has been argued in the course of accounting for the different dissimilatory and assimilatory phenomena that roots foils the attempt to be affected by change while affixes are readily altered. Furthermore, Positional Faithfulness constraints derive much of their appeal and explanatory power from their ability to predict the direction of assimilation or dissimilation phenomena, left or right or both.

With all the advantages ensuing from the use of positional faithfulness as background, we amount to the conclusion that OT outweighs other non-linear approaches, by being able to predict the orientation of the alteration without appealing to further rules to attend to the direction of assimilation and dissimilation phenomena.

Another theoretical tenet, namely consonant transparency, has been illuminatingly pursued to account for words such as *issgni*, which foil the attempt to abide by the requirements of round dissimilation, although they meet all the requirements for the dissimilation of the feature [round] to obtain. The author provides compelling evidence in favour of the transparency of consonants occurring between two identical front unrounded vowels, an idea influentially developed by Nichiosain and Padgett (1997) and others under a phonetics-based-phonology approach. The constraint, No gap, owing to its ranking at the top of the hierarchy, has been able to rule out forms where such dissimilation obtains. Previous accounts (El Assri (1991), Boukous (1987) and El Medlaoui (1992)) have emphatically failed to contend with words such as *issgni* without appealing to further rules or to co-occurrence restrictions.

Of paramount importance among the advantages observed in this work is the ability of the constraints ranking posited by the author to explain the fact that it is consonants that lose their roundness and not vowels. To achieve this end, the author devises a roundness hierarchy that discriminates between vowels and consonants, and further explains that it is the constraint that bans roundness in consonants that dominates the constraint that bans roundness in vowels. Of prime importance among Bensoukas's findings, there is, also, the ability of the constraints hierarchy, most notably place markedness hierarchy, to predict the outcome of nasal dissimilation in agentive morphemes where labial nasals consistently hold as coronal nasals. This prediction cannot be achieved in previous accounts without resorting to rules whose *raison d'être* cannot be motivated.

Another point deserves mention. It is the accommodation of the dissimilatory phenomena exhibited by [round] and [labial] in Standard Amazigh, which, along the author's standpoint, stands in fine accord with the accommodation of the same phenomena in Tashlhit, both in terms of the constraints that operate in the two languages and in terms of the ranking of these constraints.

Notwithstanding the efforts invested by the author to get around the dissimilation of [lab] and [round] in Tashlhit, a comprehensive treatment of such phenomena emphatically necessitates a comparative analysis between Tashlhit and the composite of various Amazighlects observed in Morocco. The comparative analysis should draw heavily not only on primary labials but also on secondary labials. The author, for instance, contends that labio-velarized consonants foil the attempt to interact with labial consonants in dissimilation-driving contexts. However, close scrutiny of Amazigh exhibits that there are words such as *anggaru* where dissimilation obtains despite the absence of a primary labial in the root. There are presumably compelling arguments to consider the underlyingly labio-velarized /gg^w/ to be the reason behind the dissimilatory mapping of *am* into *an*. Interestingly, there is a good number of similar words which have been

accommodated by former Amazigh phonologists along previous theoretical frameworks.

Among the limitations observed in the work, there is the lack of an account for some words whose underlying labio-velarization surfaces unscathed in the surface form, in total aversion with the requirements of the dissimilation-driving-vowel harmony. The author does not offer an explanation to words such as *tizkk^wi* “sparrow”, and *ttagg^wa* “he is watching” and *tirgg^win* “stream” (see El Medlaoui (1992)) where the labiovelar *kk^wandgg^w* surface unaltered, though intercalated between two identical non-round vowels. Vowel harmony should, in principle, blunt the force that preserves labio-velarisation in *kk^wandgg^w*.

Our review would not be complete if we do not address a whole range of other problematic verbs such as *aws*, *awD* and *awi*. These verbs, in my conjecture, have not been thoroughly contended with. The mapping of *awi* into *iwi* rather than *uwi* in the perfective form necessitates an exhaustive analysis of secondary labiality in round vowels and round glides on the one hand, and on the free cohabitation of round vowels and round glides in roots, stems and words on the other. One may wonder how the untolerated sequence *uw* is mapped into *iw* in the perfective form of the verb *awi* in Tashlhit while there are verbs in the South Eastern Amazigh varieties that freely tolerate the cluster *uw* (for instance, *ssdwuws* “shake”). With the above as background, comparative work is sorely needed to get a better sense of how dissimilation of the features [lab] and [round] operates in Amazigh.

In closing, we may well do to reckon that, notwithstanding the limitations laid out above, Bensoukas’s work has enriched Amazigh linguistics in general and Amazigh phonology in particular. The work may also be construed as unprecedented not only in terms of the methodology adopted but also in addressing dissimilation in Amazigh in a comprehensive and complete fashion.

Khalid ANSAR
CAL - IRCAM

Résumés de thèses

Amouzay Lahoucine, (2015), *La proposition relative en amazighe marocain : approche comparative*, Thèse de doctorat, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat, Université Mohammed V, 332 pages.

Mots-clés : syntaxe propositionnelle, relatives avec antécédent, relatives sans antécédent, relatives adjointes, fonctions syntaxiques, valeur de l'antécédent, expansions prédicatoïdes.

L'objet de ce travail consiste en une approche comparative de la proposition relative en amazighe marocain. Elle s'articule autour de quatre chapitres qui correspondent à quatre axes de recherche.

Le premier chapitre porte sur les types d'expansion propositionnelle en amazighe. Il expose la méthodologie de la classification de la syntaxe propositionnelle et montre que les deux propositions entretiennent soit un rapport d'égalité (juxtaposition et coordination), soit un rapport de subordination, avec ou sans morphème. Il décrit ensuite les types de l'énoncé complexe en amazighe.

Le deuxième chapitre est consacré aux relatives avec antécédent. Il commence par la description des propriétés syntaxiques des marqueurs relatifs *lli*, *da*, *nna*, et *i* « *qui / que* ». Ensuite, il traite l'opération de relative, à savoir celle du marqueur relatif et du pronom affixe. Il montre par ailleurs comment ce type de relative agit en tant que modificateur d'un nominal et remplit des fonctions diverses. Ce chapitre se termine par la question de la différence entre les relatives avec antécédents et les relatives explicatives en fonction de leur antécédent.

Dans le troisième chapitre, sont abordées les relatives sans antécédent. Il porte d'abord sur la définition des relatives sans antécédent et expose ensuite la délimitation conceptuelle des pronoms supports de détermination (démonstratif *wa / ta / wi / ti*, en plus du marqueur relatif *lli / nna / da*). Dans une deuxième phase, la lumière est projetée sur les propriétés morphologiques des pronoms support de détermination comme étant une combinaison entre les démonstratifs et les marqueurs relatifs. L'analyse est basée sur l'identification des relatives sans antécédent, leurs contextes d'emploi, leurs valeurs circonstancielles ainsi que leurs fonctions syntaxiques et les phénomènes qui les caractérisent dans les différentes positions.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre est dédié à la syntaxe des relatives adjointes en amazighe (marquées par l'absence du marqueur relatif qui définit leur mode de construction). En premier lieu, il traite les propriétés syntaxiques des relatives adjointes. En second lieu, il aborde les critères formels de ce type de relatives. Nous avons poursuivi l'analyse par le traitement de leurs fonctions syntaxiques, d'une part, et de la valeur de leur antécédent d'autre part. En définitive, l'intérêt que présente l'analyse de ces aspects est qu'elle permet d'entrevoir les propriétés syntaxiques et sémantiques qui distinguent les relatives adjointes des autres types de relatives.

- Les figures et les images sont appelées dans le texte et numérotées par l'ordre d'appel en chiffres arabes. La légende sera donnée en dessous des figures.

Références bibliographiques et webographiques

- Les références bibliographiques ne sont pas citées en entier dans le corps du texte, ni dans les notes. Sont seulement indiqués, dans le corps du texte et entre parenthèses, le nom de/des auteurs suivi de la date de publication du texte auquel on se réfère et, le cas échéant, le(s) numéro(s) de la/des page(s) citée(s). Si les auteurs sont plus de deux, indiquer le nom du premier auteur, suivi de « et al. ».

Ex. : (Geertz, 2003) ; (Pommereau et Xavier, 1996) ; (Bertrand et al., 1986) ; (Bouzidi, 2002 : 20).

Dans le cas de plusieurs publications d'un auteur parues la même année, les distinguer à l'aide de lettres de l'alphabet en suivant l'ordre alphabétique (1997a, 1997b, etc.).

Ex. : (Khair-Eddine, 2006a) ; (Khair-Eddine, 2006b).

Lorsque plusieurs éditions d'une même référence sont utilisées, on signalera la première édition entre crochets à la fin de la référence dans la liste bibliographique.

- Les références bibliographiques complètes, classées par ordre alphabétique des auteurs, sont fournies à la fin de l'article (sans saut de page).

✓ Les titres des ouvrages sont présentés en italique.

Les références aux **ouvrages** comportent dans l'ordre : le nom de l'auteur et l'initiale de son prénom, l'année de parution entre parenthèses, suivie, s'il s'agit de l'éditeur, de la mention (éd.), le titre, le lieu d'édition, le nom de l'éditeur.

Toutes ces indications seront séparées par des virgules.

Ex. : Cadi, K. (1987), *Système verbal rifain, forme et sens*, Paris, SELAF.

✓ Les titres d'articles de revue, de chapitres d'ouvrages, etc. se placent entre guillemets.

Les références aux **articles de revue** comportent (dans l'ordre) : le nom et l'initiale du prénom de l'auteur, l'année d'édition, le titre de l'article entre guillemets, le titre de la revue en italique, le volume, le numéro et la pagination.

Toutes ces indications seront séparées par des virgules.

Ex. : Peyrières, C. (2005), « La recette de notre caractère », *Science & Vie Junior*, n° 195, p. 48-51.

✓ Les références aux **articles de presse** comportent seulement le titre entre guillemets, le nom du journal en italique, lieu d'édition, la date et le numéro de page.

Ex. : « Les premiers pas du supermarché virtuel », *l'Economiste*, Casablanca, 26 octobre 2007, p. 17.

✓ Les références aux **chapitres d'ouvrages collectifs** indiquent le nom et le prénom de l'auteur, le titre du chapitre, la référence à l'ouvrage entre crochets : [...].

✓ Les références aux **actes de colloques** ou **de séminaires** doivent comporter le nom et la date du colloque ou du séminaire.

Ex.: Boukous, A. (1989), « Les études de dialectologie berbère au Maroc », in *Langue et société au Maghreb. Bilan et perspectives*, Actes du colloque organisé par la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Rabat en octobre et décembre 1986, p. 119-134.

✓ Les références **aux thèses** : elles sont similaires aux références aux ouvrages, on ajoute l'indication qu'il s'agit d'une thèse, en précisant le régime (Doctorat d'Etat, Doctorat de 3^{ème} cycle...) et l'université.

Ex. : Hebbaz, B. (1979), *L'aspect en berbère tachelhiyt (Maroc)*, Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle, Université René Descartes, Paris V.

• Les références **webographiques** : il est nécessaire de mentionner l'URL (Uniform Resource Locator) et la date de la dernière consultation de la page web.

Ex. : http://fr.wikipedia.org/wiki/Langue_construite, octobre 2007.

Notes, citations et abréviations

• Dans le cas où des notes sont fournies, celles-ci sont en bas de page et non en fin d'article. Il faut adopter une numérotation suivie.

• Citations : les citations de moins de cinq lignes sont présentées entre guillemets « ... » dans le corps du texte. Pour les citations à l'intérieur des citations, utiliser des guillemets droits « ... "..." ... ». Les citations de plus de quatre lignes sont présentées sans guillemets, après une tabulation et avec un interligne simple.

• Toute modification d'une citation (omission, remplacement de mots ou de lettres, etc.) est signalée par des crochets [...].

Sous-titres : le texte peut être subdivisé par l'utilisation de sous-titres en caractères gras.

Italique : éviter de souligner les mots, utiliser plutôt des caractères en italique.

• Si l'auteur emploie des abréviations pour se référer à certains titres qui reviennent souvent dans l'article, il devra les expliciter dès leur premier usage.

Ex. : Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM).



REVUE **ⵎⴰⴳⵣⴰⵏ**- Asinag

Bulletin d'abonnement

Périodicité : 2 numéros par an

Bulletin à retourner à :

Institut Royal de la Culture Amazighe

Avenue Allal El fassi, Madinat al Irfane, Hay Riad. B.P. 2055 Rabat

Tél : (00212) 537 27 84 00 – Fax : (00212) 537 27-84-36

e-mail : abonnement@ircam.ma

Titre	*Maroc Prix /an	*Etranger Prix /an	Quantité	Total
ⵎⴰⴳⵣⴰⵏ - Asinag	100 Dh	30 €		

*Les frais d'expédition sont inclus dans ces tarifs (Maroc et étranger)

Nom, prénom :

Etablissement :

Adresse :

Pays :

Code postal : Ville :

Tél. : Fax :

Je désire souscrire un abonnement à la Revue **ⵎⴰⴳⵣⴰⵏ- Asinag de :**

1 an

2 ans

Mode de paiement :

Chèque bancaire à l'ordre de

Virement bancaire

Préciser les noms et adresse de l'abonné.

Banque.....N° de compte :

Date :

Signature



مجلة أسيناك-٢٠٤١٠٣

قسمة الاشتراك

تصدر هذه المجلة بمعدل عددين في السنة

ترسل قسمة الاشتراك بالبريد العادي الى العنوان التالي :

المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية

شارع علال الفاسي، مدينة العرفان، حي الرياض ص.ب. 2055 الرباط

الهاتف: 00 27 84 537 (00212) الفاكس: 36-84-27-537 (00212)

البريد الإلكتروني: abonnement@ircam.ma

العنوان	*المغرب الثلث / سنة	*باقي الدول الثلث / سنة	الكمية	المجموع
أسيناك-٢٠٤١٠٣	100 Dh	30 €		

* بما فيه مصاريف الإرسال (المغرب وباقي الدول)

الاسم و النسب:.....
المؤسسة : ..
العنوان :.....
البلد : ..
المدينة:.....: الرمز البريدي.....
الهاتف :.....: الفاكس.....

أريد الاشتراك في مجلة أسيناك-٢٠٤١٠٣ لمدة: سنة
 سنتين

طريقة الأداء:

شيك بنكي لفائدة ..
 التحويل البنكي
يجب تحديد اسم وعنوان المشترك.
المؤسسة البنكية.....رقم الحساب.....

التوقيع :

التاريخ :